

28

*Joseph Jombard*

LETTRES  
ANGLOISES.  

---

TOME CINQUIEME.

---

LETTRES  
ANGLOISES,  
OU  
HISTOIRE  
DE MISS  
CLARISSE HARLOVE.  
NOUVELLE EDITION,  
*Augmentée des Éloges de RICHARDSON,  
des Lettres posthumes & du Testament  
de CLARISSE.*  
AVEC FIGURES.  
TOME CINQUIÈME.



A PARIS,  
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS,

---

M. DCC. LXXVII.



174891

174892

V

M. P. 1748  
26/94/24



HISTOIRE  
DE  
CLARISSE  
HARLOVE.



LETTRE LXXXVII.

M<sup>lle</sup> CLARISSE HARLOVE, à  
M<sup>lle</sup> ROUS.

Dimanche, 5 d'Avril, 1719.

IL sembleroit que personne ne se proposât  
aujourd'hui d'aller à l'église. On s'en  
peut dire qu'il n'y a point de bénédiction  
du ciel à espérer, pour des vœux si profanes,  
& j'ose dire si cruelles.

A ij

Il se dessein que je rende quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes amours. Je lui trouvais dans cette occupation, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chère. Elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accusée de toutes sortes de crimes, & que, lui supposant des ordres, je la croyois aller juchée.

Elle m'a confié, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever, si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pensois point à fuir volontairement avec lui; & que, si j'avois ce dessein, je n'aurois pas accordé si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infalliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre; & si ce n'est par votre intercession, a continué

cette hardie créature, votre conduite, m'a paru étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé: « vous êtes allée si loin, m'a-t-elle dit, que votre embarras est de revenir honnêtement; mais je m'imagine que mercredi, en pleine assemblée, vous donnerez la main à M. Solmes; & suivant le texte du docteur Brande, dans son dernier sermon, la joie sera grande alors dans le ciel. »

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace: « que des raisons de la plus grande importance pour moi-même, & donc il sera facilité lorsque'il les connoitra, m'obligent de suspendre ma résolution; que j'ai quelques espérances de voir tourner heureusement les affaires, sans le secours d'une démarche qui ne peut être justifiée que par la dernière nécessité; mais qu'il doit composer que je souffrirai plutôt la mort que de consentir à me voir la femme de M. Solmes. »

Ainsi je me prépare à leur écrire le chose de ses exclamations. Mais à quelque réflexion que je doive m'occuper, je la redoute bien moins que les déclamations dont je fais monnaie mardi ou mercredi. Dels, de-la les craintes qui m'occupent

uniquement, & qui me font déjà trembler jusqu'au fond du cœur.

Dimanche, à quatre heures après midi.

MA lettre n'est pas encore partie ! Si malheureusement il ne pouvoit point à la prendre, & que, ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eût l'audace de venir ici, dans le danger de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrais-je, grand Dieu ! Ah ! cher ami, pour quoi n'is-je en quelque chose à débiter avec ce sexe ! moi qui menais une vie si heureuse avant que de l'avoir connu.

Dimanche, à sept heures du soir.

JE retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens qu'il pourroit employer. Se croit-il si sûr de moi qu'auprès un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution ? Il sait comment je suis allé-gé, il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être vuillé, ren-

feindre plus soigneusement. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vues. De nouveaux dangers peuvent m'arriver. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême dépitement. Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée ; elle m'apprendra la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, & de toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque temps qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date sera toi qu'il auroit pu l'avoir affez tôt ; & si le peu de temps qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.

Dimanche, à neuf heures.

ON est résolu, comme je l'apprends, de faire avertir madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entière avec moi.

Elle sera chargée d'employer d'abord tous les soins pour me persuader ; & lorsque la violence aura terminé les embas-

ras, son rôle fera de me consoler & de  
 m'inspirer de la patience pour mon sort  
 " On s'attend, me dit insidieusement Henry,  
 " à des évanouissemens, à des convul-  
 " sions, à des plaintes & des cris sans  
 " nombre. Mais tout le monde y sera  
 " préparé; & lorsque la fièvre sera finie,  
 " elle sera finie: je reviendrai de moi-  
 " même, lorsque j'aurai reconnu qu'il n'y  
 " a plus de remède."



*Lundi, à sept heures du matin.*

O ma chère! la lettre y est entée,  
 dans le même état où je l'ai laissée!

Eh! est possible qu'il se croie si sûr de  
 moi! Il se figure peut-être que je n'ai  
 pas la hardiesse de changer de résolution.  
 Je voudrais ne l'avoir jamais connu.  
 C'est à présent que je vois cette témé-  
 raire démarche dans le même jour où  
 tout le monde l'aurait vue, si je m'en  
 dois rendre coupable. Mais quel parti  
 prendre, s'il vient aujourd'hui à l'heure  
 marquée? S'il vient sans avoir reçu la  
 lettre, je suis obligé de le voir; sans  
 quoi, il ne manquera pas de juger qu'il  
 m'eût écrit quelque chose, & je suis  
 sûr qu'il entrera au lit: ou châtiait. Il

n'est pas moins certain qu'il y fera insulte:  
 & quelles feront les suites! D'ailleurs,  
 je me suis peut-être engagé, si je chan-  
 geois d'avis, à prendre la première oc-  
 casion pour le voir & pour lui expliquer  
 mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne  
 lui déplussent beaucoup.... Mais il vaut  
 mieux qu'il parte de mauvaise humeur,  
 après m'avoir vue, que de partir moi-  
 même, mécontent de moi, & de ma  
 impudente démarche.

Cependant, quoiqu'extrêmement pressé  
 par le temps, il peut envoyer encore &  
 recevoir la lettre. Qui sait s'il n'a pas été  
 retardé par quelque accident, qui le ren-  
 dra peut-être excusable? Comme j'ai  
 souvent plus d'une fois les espérances pour  
 une simple entrevue, il est impossible qu'il  
 n'ait pas en ce moment la curiosité de sa-  
 voir s'il n'est rien arrivé, & si je suis  
 fermée dans une occasion bien plus im-  
 portante. D'un autre côté, comme je  
 lui ai confirmé témérairement ma résolu-  
 tion par une seconde lettre, & si je suis  
 devenue à craindre qu'il n'en ait pas  
 reçu.



*À deux heures.*

Ma cousine Harvy s'est approchée de  
 A vj

mal, en me voyant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main, une lettre que je vous avois. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractère.

TRÈS-CHER COUSIN,

J'apprends d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être marié à M. Solmes mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence que pour me causer du chagrin ; car c'est de Betty Barnes que j'apprends, & je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues ; & n'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assuré que c'est M. Brandt, ce jeune ministre d'Osfort, qui doit faire la cérémonie. Le docteur Lewin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction, si vous n'y consentez. Il a déclaré qu'il n'approuve point la manière dont on s'est avec vous, & que vous ne mériterez pas d'être traité si cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoute qu'on lui a permis de faire la cérémonie.

Vous sçavez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lettres ; car je soupçonne Betty de me dire bien des

choses sur lesquelles elle me recontra de le silence, & dont elle s'armera néanmoins que je trouverai le moyen de vous indiquer. Elle fait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, & je suis bien aisé que personne ne s'ignore. C'est un bonheur pour moi d'aimer une chère cousine qui fait l'honneur de notre famille. Mais je vois que miss Harlowe & votre fille se parlent sans cesse à l'oreille ; & lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain, & s'est particulièrement ce qui me parle à vous de près ; mais je vous supplie de garder ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos lettres & de votre sacre ; parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne fais pas de quoi il est question ; mais on se propose d'en faire usage. Il n'y auroit qu'un méchant caractère qui pût s'être vanté de la honnêteté d'une femme à pour lui, & qui eût été capable de trahir son secret. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour des soupçons de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour



de jeunes & innocentes créatures telles que nous.

Ils ont une idée, qui leur vient, je crois, de cette faulx Betty: c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre malade, ou dans d'autres vues. Ils doivent chercher, dans tous vos traits, des signes, des poisons, & les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange! Quel malheur pour une jeune fille, d'avoir des parents si soupçonneux! Grâces au ciel, ma mère n'est pas à présent de ce caractère.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traité non plus doucement par votre papa, le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas! ma chère cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty passera, & je n'en doute plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soyez reconnue saine avec lui: ainsi, la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Il faut persuader qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne ferai pas, je vous assure, si je n'avois du goût pour mon mari, M. Solmes leur

répète sans cesse qu'il considéra votre amour à force de bijoux & de riches présents. Le vil flateur! je souhaiterois de le voir marié avec Betty Barrow, & qu'il pût la poiser de la barre chaque jour, jusqu'à ce qu'il fût rendu bonnet. Enfin, mené en lieu de sûreté avec ce que vous ne voulez pas laisser sous votre yeux; & brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chère cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie seroit inutile, & le danger en seroit terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre, &c. D. H.

Après avoir lu cette lettre, il n'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet; sur-tout, lorsque j'ai considéré que ma lettre de révoocation n'est point encore partie, & que mon refus va mécompter les disputes fort vives avec M. Lovelace: car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, ces discours auxquels je dois résister, &c. que j'aurai quitté le mariage de mon père, joint aux motifs encore plus puissans du devoir & de la réputation, m'ont déterminé encore une fois contre la rétrograder.

démèche. Quand mes agitations & mes larmes ne feroient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine; & mes espérances augmentent pour quelque délai, depuis que je fais de ma cousine, que ce bon docteur Levin refuse de se mêler à leur entreprise sans mon consentement, & qu'il sige qu'en me traitant avec une véritable cruauté. Il me vient à l'esprit une nouvelle ressource : sans faire connaître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes serpens de conscience, & je demanderai le temps de confabuler cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mère. Ma tante Hervey & madame Norton ne manqueraient pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, & je m'échappe au travers de l'aveu.

Mais s'ils sont déterminés à la violence, s'ils ne m'accèdent aucun délai ! si personne ne se laisse surprendre ! s'il est résolu que la fatale formalité sera lue sur ma main tremblante & forcée ! Alors... hélas ! que ferai-je alors ? Je ne puis que... mais que puis-je ? O ma chère ! Ce Solmes ne recevra jamais mes ser-

mens. J'y suis trop résolu. Je prononcerais, non, non, aussi long-temps que j'aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence ? Il est impossible qu'un père & une mère puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se résistent, & s'ils abandonnent l'exécution à mon frère & à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer.

Voici quelques petits articles, auxquels j'ai recouru ; le ciel fait avec quelle sévérité.

Je leur ai donné une sorte d'indice, par un bout de plume que j'ai laissé passer dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions secrètes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laissé, comme par négligence, deux ou trois effais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être aperçus.

J'ai abandonné aussi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous dans laquelle je me flaire que, malgré les apparences qui sont contre moi, mes amis se rallieront. Ils savent de votre mère, par mon oncle Amoris, que je reçois de temps en temps une lettre de vous. Je déclare, dans le même frag-

ment, ma ferme résolution de renoncer à l'honneur pour lequel ils ont tant de haine, lorsqu'ils m'auroient décerné des distinctions de l'autre.

Pès de ces réflexions, j'ai laissé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers arguments convenables à ma situation. Peut-être que, les lisant ainsi par hasard, ils y trouveront quelques motifs de faveur & d'indulgence.

Je me suis résolu, comme vous pouvez le croire, assez d'encre & de plumes pour mon usage; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement, où je les ferai servir, si je le puis, des idées pour me distraire, & de tant de craintes qui m'obsèdent, & de tant de soucis qui ne peuvent qu'augmenter jusqu'à grand jour.

CL. HARLOVE.



— — — — —  
LETTRE LXXXVIII

M<sup>lle</sup> CLARISSE HARLOVE, à  
M<sup>lle</sup> HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à six heures.

IL n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'éviter mon officieuse pitié, pour me procurer les secours nécessaires à cette entreprise, ma tante est venue subitement, & m'a fait demander par sa visite. Elle m'a dit qu'elle m'avoit cherchée dans les allées du jardin; que bientôt elle n'auroit plus cet embarras pour me joindre; & qu'elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chère, que l'idée de voir M. Lovelace, & la crainte d'être découverte, jointes aux avis que j'avois eus de ma cousine, m'ont juché dans une grande & visible émotion. Elle s'en est apperçue: pourquoi ces soupçons? pourquoi vais-je soulever ce sein? m'a-telle dit, en mettant la main sur mon cou. Ah! ma chère sœur, qui se seroit

désir que tant de douces nouvelles fût si bien arrivées contre la persuasion ?

Je n'ai pu répondre. Elle a continué : la commission qui m'assés sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, & qui viennent de la bouche du plus débauché & du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre père & toute la famille que vous n'avez encore le moyen d'être au-delà. M. Lovelace est informé sur le champ de tout ce qui se passe ici. On appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mère a des craintes qui vous regardent personnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne sauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre & vos voisins. On vous fera un bon gré de me le voir volontairement toutes vos clés. Fespare, ma nièce, que vous ne lui disputeriez pas. On a résolu de faire appeler ici votre *diener*, pour vous épargner ce spectacle, & pour le donner le terme nécessaire.

Je me félicite fort de vous d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma

cousine. Cependant j'ai en la peine rare de marquer quelques serupules, & d'y joindre des plaintes assez amères ; après quoi, non seulement, j'ai donné mes clés, mais j'ai vuë officiellement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corsie, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frère & ma sœur en pourroient dire. Elle doit être que ma mère seroit charmée de l'occasion que je lui donnois de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait valoir contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns même du même, par la négligence qu'il avoit à les cacher, & par la vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desirs justes devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figurait, a-t-elle ajouté, mon frère l'étoit avant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres avis, comme l'avenir le feroit connaître.

Figurois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs, j'avois cru jusqu'alors que les mérites qu'elle paroît avoir méritoient à l'un & à l'autre mériteroient plus de respect que d'applaudissement. Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient ne pouvoient venir que de l'esprit supérieur de mon frère, & sans doute aussi du dévouement qu'il se rendoit à lui-même, que le traitement que j'ai essuyé m'assure à leur donner une juste occasion: qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frère: que je souhaitois néanmoins qu'il se contentât lui-même aussi patiemment que je crovois le connoître; qu'alors peut-être il seroit moins de vanité de ses talens, parce que j'étois persuadé qu'on en avoit beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étoient pas accompagnés du pouvoir de naître.

J'étois irrité. Je n'ai pu remémorer ces réflexions. Il fa méritoit, si vous consentez qu'il est probablement le dupé de l'autre, par son propre esprit. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses réflexions, que, si la perfection étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas



la perfidie de ce vil Joseph Leman sur son punition.

Il étoit fâché, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frère. C'étoit néanmoins jeune homme qui avoit du savoir & de fort bonnes qualités.

Allez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nos autres femmes: mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, & pour se rendre estimable à d'autres yeux que les siens?

Elle lui avoit souhaité, dans le fond, un peu plus de douceur & de bon naturel: mais elle craignoit que je n'eusse trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frère qu'une sœur y est obligée: parce qu'il y avoit entre eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause majeure de leur haine.

De la rivalité, madame: lui ai-je dit: j'ignore ce qu'on en doit croire; mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une éducation libérale: l'un & l'autre ne seroient pas glorieux de ce qui devoit leur coûter de honte.

Enfin, changeant de sujet, il n'étoit pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers,

me ou deux plumes, un peu d'encre, (et que je disais! ou plutôt fatale nécessité qui m'y contraignit!) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert; mais puisque'en ce genre de moi ce sacrifice, il fallut m'en consoler; de quelque sorte qu'on pût employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin l'ordre de remonter à ma pension. J'ai ajouté, avec la même ruse, que cette nouvelle violence ne se feroit apparemment qu'après le dîner des domestiques, parce que je ne donnois pas qu'on n'y employât Berry, qui connoissoit tous les besoins de mon appartement.

Il étoit à souhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons; parce qu'elle pouvoit m'affirmer que le motif de cette recherche, seroit de la part de ma mère, étoit de se procurer des lumières capables de me justifier; en payer mon père à ma voi demain au soir, ou mercredi matin, sans aucun empêtement; je devois dire, avec candeur, si-elle ajoutoit; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveaux sujets d'offense.

Ah madame! ai-je répondu, en s'écriant à la fois.

Pourquoi

Pourquoi est-elle madame, accompagnée d'une marque de doute?

Je souhaite, madame, de n'avoir pas plus à craindre la continuation du mécontentement de mon père, que le retour de sa tendresse.

C'est, ma chère, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour. Peut-être ne vous-elles pas aussi mal que vous le croyez.

Tout-à-propos madame! avez-vous quelque chose de consolant à m'apprendre?

Il peut arriver, ma chère, que vous devriez plus complaire.

Voilà donc, madame, les espérances que vous me donnez! Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle pour une nièce qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche vous ne favorablement pour vous. Croyez-vous qu'en mesure quelque chose à votre désavantage?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers; mais je suis déjà résignée à tout ce qu'il faut. Mon frère & ma sœur s'épargneront pas leur charitable impertinence.

Tout K.

B

vous. Dans le désespoir où je suis, rien n'est capable de m'abuser.

Elle espéroit, & très-ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma défection. Alors... mais elle craignoit de s'expliquer trop.

Elle m'a quitté d'un air aussi mystérieux que ses termes, & qui ne m'a causé qu'un bruyant d'incertitude.

Ce qui m'occupe à présent, ma chère amie, c'est l'approche de cette entrevue. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plus au ciel, que cette scène s'ir passe! Se voir pour le querelle! Mais, s'il n'est pas tout-à-fait calme & résigné, je ne devancrai pas un instant avec lui, quelques consolations qu'il puisse pesander.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tachées, & qu'une partie de mes caractères viennent d'une main tremblante? C'est ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplit de cette entrevue que de mon sujet.

Mais, après tout, pourquoi le voir? Comment me suis-je persuadée que j'y suis obligée? Je voudrois que le tiers me permit de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expli-

quer! Je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

Pourrois-je vous dire que, dans le cours de cette conférence, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie; de balancer un mot en ma faveur, le jour de l'épreuve, & d'absentir quelque temps pour mes réflexions, si c'est l'unique grâce qu'on soit disposé à m'accorder.

Elle m'a répondu qu'à peine la cérémonie, j'aurois tous les tems que je pourrois desirer pour m'acquiescer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes: adieu confirmation de l'avis que j'ai reçu de miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grâce de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une tranquillité tranquille & les sentimens d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille doit être mon motif; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon père, ma mère, mes oncles, mon frère, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me serrer tout à leur tour leurs bras, & se féliciter mutuellement du retour de la paix de du bonheur commun? Le ravissement de leur cœur ne

peuvent manquer d'abord de lui être le mouvement de la parole ; de la pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avait attiré des reproches assez aigus, venait aussi dans les bonnes grâces de tout le monde.

Douterez-vous, ma chère amie, que cette épave ne fût la plus redoutable que j'ai encore effrayée ?

Ma tante m'a fait cette peine avec des couleurs si vives, que, malgré toute l'impatience où j'étais auparavant, je n'ai pu me défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant, je n'ai pu lui faire entendre que par mes larmes & par mes prières, combien je désirais ces heures éternelles, n'importe à quelles conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.



Je vois venir deux de nos gens, qui m'apportent mon dîner.

Où me laisse-t-elle. Je touche au moment de l'arrivée. Le ciel, par bonté pour moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace ? Ah ! puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je en ne dois-je pas le voir ? Que fais-je ? Ma chère, je vous interroge, comme si je pouvois espérer votre réponse.





Bony, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devoit être employée entre après-midi; qu'elle auroit beaucoup de regret qu'on découvrit quelque chose; mais qu'on n'avoit en vue que mes véritables intérêts, & qu'avant mercredi il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'affranchise, pour s'empêcher de rirc, s'est mis alors un pain de son tablier dans la bouche, & s'est hâté de se retirer. A son retour pour deffendre, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses; mais, . . . mais, . . . ( recommençant à rirc ) elle ne pouvoit le renier, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle avoit reçu ordre de me faire approuver mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon frère étoit admirable pour l'invention. M. Lovelace même, qui passoit pour avoir sans d'excès, ne l'avoit pas si vil & si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses dessein devant ses domestiques. Pour-étre a-t-il ce défaut. Mais,

pour mon frère, il s'est toujours fait une gloire de paroître homme de mérite & de l'avoir aux yeux des autres. L'ai souvent pensé qu'on pour dire de l'orgueil & de la bassesse, coëtre de l'esprit & de la sagesse, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'amour, dans des momens où j'ai l'esprit si plein d'une véritable inquiétude? Cependant je voudrois, s'il étoit possible, oublier cette entrevue, qui est le plus proche de mes vœux. Je crains que, m'en étant trop occupé d'avance, je ne sois moins propre à la soutenir, & que mon embarras ne doive sur moi d'autant plus d'avantage, qu'on aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'insensibilité dans mes réflexions.

Vous savez, ma chère, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité à celui qui peut l'exercer; tandis que le témoignage d'une confiance embarrassée jette le coupable dans l'abattement.

Néanmoins pas que cet esprit fier & hardi ne se rende, s'il le peut, à son juge & le mése. Il ne résistera pas facile-

ment à m'en imposer; mais je prévois que toute conversation ne sera pas tranquille. Après tout, je m'en prébarrasse peu. Il seroit bien étrange qu'après avoir eu la hardiesse de siffler à ma famille, qu'ensuivra-je! Il est à la porte du jardin...

Je me suis trompée. Que la crainte a de pouvoir pour résister contre les chimères! Pourquoi donc suis-je si peu maîtresse de moi?

Je vais porter cette lettre au dépôt. D'ailleurs, j'ai vu, pour la dernière fois, si celle qu'il devoit avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne la verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai; pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quarantié de dévotion & d'insultes raisonnemens; & je n'aurai qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car si j'avois le malheur d'être aperçue, ce seroit un nouveau prétexte pour les

rigueurs dont je suis menacé après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûr même de l'avoir, avant que d'être livré pour-toujours à ce misérable Solmes ? Mais non, non ; c'est ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me verra quelque usage de mes sens.

Si votre malheur ne trouve rien au-delà mercredi matin, vous pouvez compter alors qu'il me sera impossible de ce vous écrire & de recevoir de vous les mêmes secours.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi ; & confondez-moi, dans votre affliction, ce rang qui fait la gloire de ma vie, & mon unique consolation.

CL. HARLOVE.



LETTRE LXXXIX.

M<sup>lle</sup> CLARISSE HARLOVE, à M<sup>lle</sup> HOWE.

À Sains-Albury, mardi 11 au matin 1719.

O Ma très-chère amie ! après toutes les réflexions dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre, que dois-je ou que puis-je vous écrire ? De quel front approcher de vous, par l'entremise même d'une lettre ? Vous êtes bien-tôt informée, si vous ne l'êtes déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme ?

Je n'ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, & de chaque jour, serons employées à cette grande entreprise, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement finie ; j'envisage les heures que cet important me laissera libres, à présent que je me suis jetée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le conseil a fait diversité avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un bien si nécessaire

pour adoucir les plaies de mon ame Airin, pendant les heures qu'il devoit occuper, vous averti, sitôt qu'après, le soir de ma famille avoit été.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous fera-t-il permis de recevoir mes lettres ?

O ma chère amie ! souffrez que je respire, *adieu* !

Il se me velle qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espère qu'il ne sera point décevant. Cependant je n'en suis pas moins convaincu que l'existence est une épreuve sévère & qui ne peut être excusée. Tous les tendresse, tous les serments, ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de votre impudence.

Le porteur, ma chère, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures & de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge ; à moins que vous ne soyez disposé à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, & que vous suspendez votre colère jusqu'à l'explication que je vous promet. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire ;

afin que, si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâties de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu, mon unique amie ! Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas ! que dira votre mère ? que dira la tante ? Que dira-t-on de vos proches ? & que va dire ma chère madame Norton ? Quel sera le triomphe de mon frère & de ma sœur !

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espère vous donner de mes nouvelles, & recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici (\*) de grand matin, & merveilleusement fatigué. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié & vos prières.

CL. HARLOWE.



LETTRE XC.

Mrs BOURNE à Mrs CLARISSA HARLOWE.

Mardi à neuf heures du matin.

SI je vous aime encore ! M'est-il possible de ne vous pas aimer, quand je le voudrois ! Vous pouvez vous figurer comment je suis devenu de même en arrivant

(\*) John-A. Harlowe est une petite ville à sept lieues au nord de Londres.

voire lettre, qui m'apprend la première nouvelle. . . . Grand Dieu du ciel & de la terre ! Mais... mais que puis-je dire ? Je mourrai d'impatience, si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le ciel ait pitié de moi ! Mais est-il possible...

Ma mere sera sans doute bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement ? Hier au soir, à l'occasion de quelques défiances que votre intérêt d'oncle lui avait inspirées, je l'asserois encore, fondée sur vos propres déclarations, que ni homme ni diable ne vous seroit jamais faire un pas qui ne fût conforme aux plus scrupuleuses lois de l'honnêteté.

Mais, encore une fois, est-il possible... Quelle femme, à ce compte... mais je peis le ciel qu'il vous confesse.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adressez-les-moi néanmoins chez M. Krollin, jusqu'au premier éclaircissement.

Observez, ma chère, que toutes mes exclamations ne sont point une manière de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos amis. Cependant je ne conçois point comment vous avec pu changer de résolution.

Mes embarras est encore peut-être cette ouverture à ses yeux. Cependant, si je lui laisse le soin d'être informée par un autre, & qu'elle apprenne ensuite que je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui pardonnerai jamais que je n'aie pas eu de part à votre évasion. Que je meure, néanmoins, si je fais quelle voie prendre !

Mais c'est vous enlever de la peine, quoique assurément sans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon dernier conseil : si vous n'avez point encore décidé garder-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où sont les choses, je souhaiterois qu'on pût parler que vous étiez mariée secrètement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, & souviert pour notre malheur, le terme d'autorité lorsque nous sommes à eux, pourquasi n'en tireront-nous pas quelque avantage, dans un cas tel que le vôtre, pour le soutien de notre réputation, lorsqu'ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs ?

Ce qui me chagrine presque autant que tout le reste, c'est que votre frère & votre sœur sont au comble de leurs desirs. Je ne doute pas qu'à présent le vœu n'en soit atteint à leur gré, & que

le depuis ne produise d'autres effets de cette nature.

On m'avertit à ce moment, que miss Loyd & miss Biddulph demandent à me voir. On me dit que leur impatience est extrême. Vous jugez aisément du motif qui les anime. Je verrai ma mère avant que de leur parler. Le moyen de me justifier est de lui montrer votre lettre. Il me sera impossible de lui dire un mot, jusqu'à ce qu'elle se soit mise elle-même hors d'haleine. Pardieu, ma chère. C'est la surprise qui me dit tout ce que j'écris. Si votre messager étoit moins pressé, & si je n'avois pas les nos deux amis qui m'attendent, je ferois une autre lettre; dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je renvoie votre linges au messager. Si vous desirez quelque chose qui ne me soit pas absolument impossible, donnez-moi des ordres sans réserve à votre fidélité.

ANNE HOWE.



MISS CLARISSE HARLOWE, à miss HOWE.

QUELS remerciemens ne vous dois-je pas, ma chère miss Harlowe, pour la bonté qui vous m'écritte encore au foot d'une malheureuse fille, dont la conduite est devenue l'occasion d'un si grand scandale ? Je crois, en vérité, que cette considération m'inspire autant que le mal même.

Dites-moi... mais je crains de le faire. dites-moi néanmoins, ma chère, quelles ont été les premières marques de l'éloignement de votre mère.

Je n'ai pas moins d'impatience, & j'ai la même crainte, d'apprendre de quelques jeunes compagnes, qui peut être se font-elles plus jamais les unes, disent à présent de moi.

Elles n'en peuvent rien dire de pis que ce que je vous dirai moi-même. Je m'accuserois, n'en doutant pas, je me condamnerois à chaque ligne, sur tous les points où j'aurois quelque chose à me

reprocher. Si le ciel que j'ai à vous faire est capable de diminuer ma fureur, ou c'est l'unique prétexton d'une infamie, qui ne peut s'excuser à ses propres yeux, je fais ce que j'ai l'honneur de vous adresser; mais je n'ai pas les mêmes espérances de la charité des autres, dans un temps où je ne doute point que tout le monde n'ait la bouche ouverte contre moi, & que tous ceux qui connoissent *Clarisse Harlowe* ne condamnent la conduite.

Après avoir porté au dépôt la lettre qui étoit pour vous, & repris celle qui faisoit une partie de mes inquiétudes, je retournai au cabinet de verdure; & la réflexion me permettoit de me rappeler souvent les circonstances de l'entretien que j'avois eu avec ma tante. En les comparant avec quelques articles de la lettre de *miss Hervey*, je commençai à me flatter que le mercredi n'auroit pas eu lieu redoublé pour moi, que je l'avois cru; & voici comment je raisonnai avec moi-même:

« Mercredi ne sauroit être absolument le jour fixé pour mon mariage, puisqu'il est dans la vue de m'épouser, en puisse souhaiter que j'en profite avec

« idée. Le contrat n'est pas signé. Or  
 « ne m'a pas encore le voile de la lire en  
 « de l'entendre. Je puis refuser de le  
 « signer, malgré toute la difficulté que  
 « s'y prévoit, si c'est de la main de mon  
 « père qu'il m'a été présenté. D'ailleurs,  
 « mon père & ma mère ne se proposent  
 « de pas, lorsqu'on prendra le parti de  
 « la violence, de se rendre chez mon  
 « oncle *Ashton*, pour s'épargner le  
 « chagrin d'entendre mes cris & mes  
 « appels? Cependant ils doivent être pré-  
 « sent à l'assemblée mercredi; & quel-  
 « que sujet d'affaire que je puisse trouver  
 « dans la posture de pasteur solennelle-  
 « ment aux yeux de tous mes amis, c'est  
 « peut-être ce que j'ai de plus à craindre à  
 « souhaiter, puisque mon frère & ma  
 « sœur me croient sur de crédit dans  
 « le cœur de toute la famille, qu'ils ont  
 « regardé mon éloignement comme une  
 « mesure nécessaire au succès de leurs  
 « vues.

« Je ne dois pas changer non plus que  
 « mes prières & mes larmes, comme je  
 « me le suis déjà promis, ne touchent  
 « quelques-uns de mes proches en ma fa-  
 « veur; & lorsque je paraîtrai devant  
 « eux avec mon frère, j'espère avec  
 « tant de forces la malignité de ses inten-

à tiers, que j'allois nécessairement à son pouvoir.

« Et puis, dans les plus étroites suppositions, lorsque j'adressai mes vœux proches au ministre, comme j'y suis résolu, il n'aura pas la hardiesse de continuer son office. M. Sévère n'aura pas non plus celle d'accepter une main forcée, qui ne cessera pas de repousser la pierre. Enfin, je puis alléguer, à l'exemple même de la conscience, le même motif de la même obligation présente; car j'ai donné lieu à M. Lovelace, comme vous le voyez, ma chère, dans une des lettres que vous avez entre les mains, d'écrire que, s'il ne me donne aucun sujet de plainte ou d'offense, je ne serai jamais à un autre homme, tandis qu'il n'aura point d'engagement avec un autre homme. C'est une démarche qui n'a point nécessaire pour contenir des réflexions, qu'il croit justes, contre moi-même, sur & mes oncles. J'en appellerai donc, ou j'abandonnerai le jugement de mes scrupules, au sage docteur Lewis; & tout a changé de nature dans le monde, si ma mère & ma tante du moins sont parvenues d'une si forte raison.

En me rappelant à la même occasion de confiance & de courage, je me

félicitai moi-même d'avoir renoncé à la résolution de partir avec M. Lovelace.

Je vous ai dit, ma chère, que je ne m'épargnerois pas dans mon récit; & je ne m'arrête à ce détail, que pour le faire servir à ma condamnation. C'est un argument qui conclut contre moi avec autant plus de force, que, dans tout ce que miss Harvy m'avait écrit sur le témoignage de Betty & de ma sœur, j'avais cru reconnaître qu'on avoit eu dessein, par cette voie, de me précipiter dans quelque résolution désespérée, comme le plus sûr moyen pour me perdre après de mon père & de mes oncles. Je demande pardon au ciel, si je porte un jugement trop défavorable d'un frère & d'une sœur; mais, si cette conjecture est juste, il demeure vrai qu'ils m'ont rendu le plus noir de tous les peuples, & que j'ai eu le malheur d'y tomber. C'est pour eux, s'ils en sont coupables, un double sujet de triomphe, pour la ruine d'une sœur qui ne leur a jamais fait ni souhaité de mal.

Mes raisonnemens ne purent diminuer la crainte du mercredi, sans augmenter beaucoup celle de l'entrevue. C'étoit alors, non seulement le plus proche, mais le plus grand de mes maux; le plus grand, à la vérité, parce qu'il étoit le plus proche!



sur, dans le trouble où j'étois, je pensois peu à l'événement dont j'étois témoin. M. Lovelace n'ayant pas reçu ma lettre, je m'attendois sans doute à quelque dispute avec lui; mais, après avoir tenu ferme contre une assaut respectable, lorsqu'elle m'avoit paru blâmer les droits de la justice & de la raison, je devois me fier à mes forces, dans une épreuve incertaine, sur-tout ayant à me plaindre de la négligence qu'on avoit marquée pour ma lettre.

Un instant fait quelquefois la décision de notre sort! Si j'avois eu deux heures de plus, pour continuer mes réflexions, & pour les fonder sur ces nouvelles lumières.... peut-être me serois-je hâtée alors à lui donner un rendez-vous. Imprudence que je fais! Qu'avois-je besoin de lui faire espérer que, s'il m'arrivoit de changer de parti, je lui en expliquerois personnellement les raisons? Hélas! ma chose, un caractère obligé est un dangereux présent du ciel: en s'occupant de la satisfaction d'autrui, il fait souvent oublier ce qu'on se doit à soi-même.

La cloche s'étant fait entendre pour le dîner domestique, Betty vint pour dire mes ordres, en me répétant qu'elle seroit employée l'après-midi, & qu'on

n'attendoit que je ne quitterois pas le jardin sans avoir reçu la permission de mon oncle. Je lui fis dire quelques paroles sur la caléade qui avoit été réparée depuis peu; & je témoignai quelque desir de la voir jouer, dans le dessin (quelle adresse pour me tromper moi-même, comme l'événement l'a vérifié!) qu'à son retour elle s'a portée à me chercher dans cette partie du jardin, qui est fort éloignée de celle où elle me laissoit.

À peine avoit-elle eu le temps de rentrer au château, que j'entendis le premier signal. Mon agitation fut extrême: mais il n'y avoit pas de temps à perdre. Je m'avançai vers la porte, & me voyant perdue aux yeux, je tirai le verrouil; il avoit déjà ouvert avec la clef; la porte ayant cédé au moindre mouvement, je me trouvai vis-à-vis d'un homme qui m'attendoit avec l'air d'impatience le plus tendre & le plus animé.

Un effort, plus mortel que je ne puis le représenter, le saisit de tous ses sens. Je me crus près à m'évanouir. Les mouvements de mon cœur me sembloient convulsifs; j'étois si troublée, que, s'il ne m'eût retenu le bras pour me servir

d'appêt ; je n'aurois pu me soutenir sur mes jambes.

Né craignez rien , très-chère Clarisse ! me dit-il d'un ton passionné. Au nom de vous-même , commencez par vous rassurer contre la crainte. Le cercueil est à deux pas : votre charmanne conductrice lance ses vœux à vous au-delà de ses expressions & de votre reconnoissance.

Mais quel pain reprochant un peu leur cœurs, tandis qu'il me tenoit la main , & qu'il me tiroit après lui , ah ! M. Lovelace, lui dis-je, je ne puis absolument vous suivre ; comprez que je ne le puis ; je vous l'ai marqué par une lettre ; laissez-moi , je vais vous la montrer : elle étoit là depuis hier au matin ; je vous avois recommandé d'y veiller jusqu'à la dernière heure , dans la crainte de me voir obligé à quel que changement : vous l'aurez trouvée , si vous aviez observé cet avis.

Il me répondit , d'un ton hors d'haleine : J'ai moi-même été veillé , ma très-chère amie ; je n'ai pas fait un pas qui n'ait été suivi. Mon fidèle valet n'a pas eu moins d'espions sur ses traces , & c'est bien gardé d'approcher de vos murs. A ce moment même nous pouvions être découverts. Hé bien ! vous, ma charmanne ; vos instans doit

être celui de votre délivrance : si vous négligez l'occasion , peut-être ne la retrouverez-vous jamais.

Quelle est votre dessein , monsieur ! Quittez ma main ; car je vous dé-lace ( en me débattant avec force ) que je mourrai plutôt que de vous suivre.

Bon Dieu ! qu'entends-je ! avec un regard où le dépit se mêloit au mépris de la tendresse & de la surprise , mais sans cesser de me tirer après lui. Songez-vous que les raisonnemens ne font pas de saison ! Par vous ce qu'il y a de plus saint ! il faut partir. Vous ne donnez pas assurément de mon honneur , & vous ne voudriez pas me donner sujet de douter du vôtre.

Si vous avez la main des effime pour moi , M. Lovelace , celle de me pousser avec cette violence. Je suis venue ici déterminée ; lisez ma lettre ; j'y ajosterai des explications , par lesquelles vous serez convaincu que je ne dois pas partir.

Rien , rien , madame , ne me convaincra. Par vous ce qu'il y a de sacré ! je suis résolu de ne pas vous quitter. Vous quitter , c'est vous perdre pour toujours.

Dis-je alors d'un ton résolu : je vous envoie égale à mon indignation. Quittez ma main , monsieur. Je ne partirai

point avec vous, & je vous convaincrail que je ne le dois pas.

Tous mes ans vous attendez, mademoiselle ! Tous les vôtres sont déterminés comme vous ! Mercredi est le jour, le jour important, peut-être le jour fatal ! Voulez-vous être la femme de *Solmes* ? Est-ce entre votre résolution ?

Non, jamais je ne ferai à cet homme-là ! Mais j'en veux point partir avec vous. C'est de ma tête malgré moi ; comment êtes-vous si sûr hardi, monsieur... Je ne suis ici que pour vous déchaîner que je ne veux point partir. Je ne vous aurais pas vu, si je n'avois appréhendé de vous quelque action odieuse. En un mot, je ne partirai point. Que prétendez-vous ? ... mes efforts continuant toujours pour arracher ma main d'entre les vôtres.

Quelle manie peut s'être emparée de mon ange ! quittez ma main, & prenant un ton plus doux, Quoi ! tant d'odieux traitements de la part de vos poches, des vôtres si solennels de la mienne, une affliction si ardente, ne font pas sur vous plus d'impression ? Voulez-vous résister de ma persécution, en retranchant vos promesses.

Vain repêcher, M. *Lorsace* ! je vous expliquerai

expliquerai mes raisons dans d'autres circonstances. Il est certain qu'à présent je ne puis partir avec vous. Encore une fois, ne me pressiez plus : je ne dois pas être exposé à la violence de tout le monde.

Je vois le foye du mylord, me dit-il, d'un air abattu, mais possédé. Quelle est la barbarie de mon sort ! Enfin, votre esprit est sous le joug, votre fièvre & votre sang ont prévalu, & je dois abandonner mes espérances au plus méprisable de tous les hommes.

Je vous répète encore, interrompit-il, que je ne ferai jamais à lui. Tout peut prendre mercredi une nouvelle face, à laquelle vous ne vous attendez point...

Où ne la pas prendre ! Alors, jussé ciel !

Ce sera leur dernier effort : j'ai de puissantes raisons de le croire.

Je n'en ai pas moins de la croire aussi, puisqu'en demeurant plus longtems, vous serez infailliblement la femme de *Solmes*.

Non, non, répondit-il, je me suis fait quelque mérite auprès d'un si bon point ; ils seront de meilleur humour avec moi ; j'obtiendrai du moins un délai, j'en suis sûr : j'ai plus d'un moyen pour l'obtenir.

Eh ! que serviraient les délais, madame.

maître) il est clair que vous n'avez pas d'espérance au-delà de la nécessité même des prières, sur lesquelles vous fondez les délais, prouve trop que vous n'avez pas d'autre espérance. O ma chère, ma très-chère vie ! ne vous exposez pas à des risques de cette importance, le fais en état de vous convaincre que, si vous recourrez sur vos pas, vous êtes plus qu'en danger de vous voir assésir la femme de Nabus. Prévenez donc, tandis que vous en avez le pouvoir, prévenez les événements funestes qui feront la suite de cette horrible certitude.

Aussi long-tems qu'il me restera quelque chose à l'espérance, votre honneur, monfieur Lovelace, demande, comme le mien (du moins si vous avez quelque espoir pour moi, & si vous desirez que je me le persuade) que ma conduite, dans une affaire de cette nature, justifie parfaitement ma prudence.

Votre prudence, mademoiselle. Eh ! quand a-t-elle souffert le moindre soupçon ? Cependant, voyez-vous que ni votre prudence ni votre respect n'ont été composés pour quelque chose, par des esprits invinciblement déterminés.

Là-dessus il me fit une énumération pathétique des mauvais traitemens que

j'ai soufferts, avec le soin continué de les attribuer tous au caprice & à la malignité d'un frère qui, d'un autre côté, s'élève sur le monde envers lui ; insistant particulièrement sur la nécessité où j'étais, pour me réconcilier avec mon père & mes oncles, de me débiter au pouvoir de cet irréconciliable persécuteur. Toute la confiance de votre frère, continuait-il, se fonde sur la facilité qu'il vous trouve à souffrir les indubies. Comptez que votre famille entière s'empressera de vous rechercher, lorsque vous serez délivrée d'une si cruelle oppression. Elle ne vous verra pas plutôt avec eux qui ont le pouvoir & le dessein de vous séduire, qu'elle vous restituera votre père. Pourquoi donc, passant le bras autour de moi, & recommençant à me tenir avec douceur, pourquoi bésier un moment ? Voici le ton. Payez avec moi, je vous conjure, ma très-chère Clarisse ! Prenez confiance à l'homme qui vous adore ! N'avons-nous pas souffert pour la même cause ? Si vous approchiez de quelque repos, fais-moi l'honneur de continuer que je fais à vous ; & croyez-vous qu'il sera je ne sois pas capable de défendre, & votre personne, & votre réputation ?

Ne me peussiez pas davantage, M. Lovelace, je vous en conjure à mon tour. Vous m'avez donné vous-même une ouverture sur laquelle je veux m'expliquer avec plus de liberté que la prudence ne me le permettroit peut-être dans une autre occasion. Je suis convaincue que monrodi prochain (si j'avois plus de temps, je vous en apperois les raisons) n'est pas le jour que nous avons tous deux à redouter ; & si je trouve enfin, dans mes amis, la même détermination en faveur de M. Sedley, je me procurerai quelque moyen de vous retourner avec *miss Howe*, qui n'est pas votre ennemie. Après la célébration, je ferai mon devoir d'une démarche qui me paroîtroit criminelle aujourd'hui, parce que l'autorité de mon père n'est pas liée par des droits encore plus sacrés.

Tout-à-propos, *Clarisse*...

En vérité, M. Lovelace, si vous me dispensez quelque chose à préférer, si cette déclaration, plus favorable que je ne me ferois proposer, ne vous tranquillise pas tout-à-fait, je ne ferai ce que je dois penser de votre reconnaissance & de votre grâces.

Le cas, mademoiselle, n'admet point cette alternative. Je suis pénétré de re-

connoissance ; je ne puis vous exprimer combien je m'estimerois heureux de la chère espérance que vous me donnez, s'il m'étoit certain qu'en demeurant ici plus long-temps, vous seriez mariée la femme d'un autre homme. Songez, la femme d'un autre homme. Songez, très-chère *Clarisse* ! quel seroit de leur côté l'espérance même est capable de me causer, lorsqu'elle est envisagée dans ce jour.

Soyez sûr que je souffrirais plutôt la mort, que de me voir à M. Sedley ; si vous voulez que je puisse continuer à votre honneur, pourquoi douteriez-vous de moi ?

Ce n'est pas de votre honneur, mademoiselle, c'est de votre pouvoir que je doute ; jamais, jamais vous n'aurez la même occasion. . . Tout-à-propos, *Clarisse*, permettez-moi de sans attendre ma réponse, il s'efforçoit encore de me tirer après lui.

Où m'entraînez-vous, monsieur ? Quittez-moi sur le champ. Cherchez-vous à me voir, pour rendre mon retour d'autant, ou pour me le faire croire impossible ? Je suis très-incisive. Laissez-moi aller à l'école, si vous voulez que je jure favorablement de vos intentions.

Mon bonheur, mademoiselle, pour ce

monde & pour l'autre, & la sûreté de votre implacable famille, dépendent de cet instant.

Aller, monsieur, je me repose de la sagesse de mes amis sur la Providence & sur la loi. Vous ne s'engagez point par des menaces, dans une témérité que mon cœur condamne. Quoi ! pour affaiblir ce que vous nommez votre bonheur, je consentirais à la ruine de tout mon repos ?

Ah ! chère Clarisse, vous me faites perdre des moments précieux, dans le cours que la perspective du bonheur communique à s'ouvrir pour nous. Le chemin est libre ; il l'est encore ; mais un instant peut le fermer. Quels sont vos devoirs ? Je me dévouais d'éternels supplices, si vos moindres volontés ne font ma loi suprême. Toute ma famille vous attend : votre parole y est engagée. Mercredi prochain... Pensez à ce jour fatal ! Et que prétendez-vous par vos instances, que de vous faire prendre la voie la plus propre à vous réconcilier avec tout ce qu'il y a d'odieux parmi vos proches ?

C'est à moi, monsieur, qu'appartient le jugement de mes propres intérêts. Vous qui blâmez la violence de mes amis, n'en userez-vous pas une ici contre moi ? Je

ne le souffrirais pas. Vos instances augmentent ma répugnance & mes craintes ; je veux me retirer ; je le veux, avant qu'il soit plus tard. Laissez-moi ; comment osez-vous employer la force ? Est-ce là le fond que je dois faire sur votre familiarité sans réserves à laquelle vous vous êtes engagé par tant de sermens ? Quittez-moi main tenant si l'heure, ou je vais me procurer du secours par mes cris.

Je vous obéis, ma très-chère Clarisse : & laissant ma main libre, il reira & s'écarter, avec un regard plein d'une sainte résignation, que, connaissant la violence de son caractère, je ne pus me défendre d'en être un peu touchée. Cependant je me retournais, lorsque, d'un air sombre, ayant jeté un coup d'œil sur son épée, mais le bâton en quelque sorte d'en écarter la main, il pla les deux bras sur sa poitrine, comme si quelque réflexion fût faite sur ce que d'une tête téméraire. Arrêtez un moment, cher objet de mon tendresse ! Je ne vous demande qu'un moment. Votre raison est libre ; elle est sûre, si vous êtes résolu de rester. Ne voyez-vous pas que la clef est demeurée au pied de la porte ? Mais songez que mercredi vous êtes madame Solmes... Ne me laissez pas avec cet empressement !

si à quelques-uns qui se résistent à vouloir.

Je ne fis pas difficulté de m'arrêter lorsque je fus à la porte du jardin, d'autant plus tranquille que je voyois effectivement la clef, dans je pouvois me servir librement. Mais, craignant que à craindre d'être observé, je lui dis que je ne pouvois demeurer plus long-temps que je m'étois déjà trop arrêté; que je lui expliquois toutes mes raisons par écrit; & que, comme sur ma parole, ajoutois-je au moment que j'aurois pris la clef pour ouvrir, je m'en irai plus vite que d'habitude à M. Solmes. Vous savez ce que je vous ai promis, si je me trouve en danger.

Un mot, mademoiselle, hélas! un seul mot, en s'approchant de moi, les beaux discours pleins, pour me persuader apparemment qu'il n'avoit aucun dessein de me jeter être alarmé. Rappelez-vous seulement que je suis venu ici avec votre participation, pour vous délivrer, au péril de ma vie, de vos géoliers & de vos persécuteurs; dans la résolution, le ciel m'en est témoin, ou puisse-t-il m'abîmer à vos yeux! de vous tenir lieu de père, d'oncle de frère; & dans l'humble espérance de joindre tout en titres à celui de mari, en se rendant à vous-même le choix du dieu & des conditions. Mais puisque je

vous trouve si disposé à criser au secours contre moi, s'est-à-dire, à m'espérer sur faveur de votre famille entière, je suis content d'en saisir tous les risques. Je ne vous demande plus de partir avec moi, je veux vous accompagner dans le jardin; & jusqu'au château, si je ne trouve pas d'obstacle sur la route. Que cette résolution ne vous étonne pas, mademoiselle; j'irai avec vous au-devant de secours que vous auriez voulu vous procurer. Je leur ferai face à tous; mais sans aucun dessein de vengeance, s'il ne peut-temps l'insulte trop loin. Vous sçavez ce que je suis capable de souffrir pour vous; & nous essayons tous deux, si les plaintes, les instances & les procédés de l'honneur, peuvent m'attiser le traitement auquel j'ai droit de la part du monde pens.

S'il m'avoit menacé de tourner son épée contre lui-même, je n'aurois eu que du mépris pour un si méprisable artifice. Mais cette résolution de m'accompagner devant mes amis, prononcée d'un air si sérieux & si pressant, me pénétra d'une véritable terreur. Quel dessein, M. Lovelace! Au nom de Dieu, laissez-moi, monsieur; laissez-moi, je vous en conjure. Pardon, mademoiselle; mais dispensez-moi s'il vous plaît de vous obéir.

Je ne depuis affez long-tems, comme un voleur, autour de vos murs. J'ai souffert affez long-tems les outragez de votre fiere & de vos esclaves. L'absence ne fait qu'augmenter leur malignité. Je fais un desir-poir. Il ne me reste à terreir que votre voix. N'est-ce pas après-demain mercredi? Le fruit de ma douleur est d'ignir leur haine. Je ne changerai pas néanmoins de disposition; vous allez voir, mademoiselle, ce que je souffrirai pour vous. Mon dést ne sortira pas du secret. Je veux la remettre entre vos mains (il me peussa effectivement de la prendre.) Mon cœur servira de secret à celle de vos amis. La vie n'est rien pour moi, si je vous perds. Ce que je vous demande, mademoiselle, c'est de me montrer la croix au-travers du jardin. Je vous suivrai, au risk que d'y péir, trop heureux, quelque fort qui m'attende, de trouver devant vous la fin de ma vie & de mes humiliations! Servez-moi de guide, cruelle Clarisse! Venez voir ce que je puis souffrir pour vous; & portant la main sur la clef, il allait ouvrir; mais la force de ses larmes en lui fit tourner le visage vers moi.

Quelles peuvent être vos vœux, M. Levesque? lui dis-je d'une voix tremblante. Voulez-vous exposer votre vie! A quoi

voulez-vous m'exposer moi-même! Est-ce là ce que vous nommez de la générosité? Ainsi donc tout le monde abuse cruellement de ma foiblesse!

Mes larmes s'émancherent à couler, sans qu'il me fût possible de les retenir.

Il se jeta aussitôt à genoux devant moi, avec une ardeur qui ne pouvoit être contrefaite, & les yeux, si je ne me trompe, aussi humides que les miens. Quel barbare, me dit-il, laissez-vous un spectacle si touchant? O divinité de mon cœur! (on peut un respectueusement me main, qu'il peussa de ses lèvres) ordonnez-moi de partir, avec vous, sans vous, pour vous servir, pour me perdre, je jure à vos pieds une aveugle obéissance. Mais, j'en appelle à tout ce que vous savez de la cruauté qu'on exerce contre vous, & de la malignité qui s'attaque à moi, & d'une faveur déterminée pour l'homme que vous haïssez; j'en appelle à tout ce que vous avez souffert, & je vous demande si vous n'avez pas raison de redouter ce mercredi qui sera ma terreir! Le vous demande si vous pouvez espérer de voir jamais re-naitre une si belle occasion! Le carrosse à deux pas; mes amis qui attendent impatientement l'effet de vos propres résolu-



tion; un homme tout à vous, qui vous conjure à genoux de descendre main-levée de vous-même, voilà tout, mademoiselle; qui ne vous demandera votre siffre qu'après que qu'il pourra vous convaincre qu'il en est digne; une fortune, des alliances, à l'épreuve de toute objection: à chère *Clarisse*! appuyant les lèvres encorces une fois sur ma main, ne laissez point échapper l'occasion. Jamais, jamais, il ne s'en présentera d'aussi belle.

Je le peul de le lever. Il se leva; & je lui dis que s'il ne m'étoit pas enclin de trouble par son impatience, j'aurois pu le convaincre que, lui & moi, nous avions regardé ce mercredi avec plus de frayeur qu'il ne convenoit. J'allois commencer de lui expliquer mes raisons, mais; se hâtant de m'interrompre: si j'aurois, me dit-il, la moindre probabilité, une ombre d'espérance pour l'événement de mercredi, vous ne me trouveriez que de l'obéissance & de la obéissance. Mais la dispense est obtenue. Le ministre est assenti: c'est ce pèlerin de *Brand* qui s'est offert. O chère & prudente *Clarisse*! ces préparatifs ne vous annoncent-ils donc qu'une épreuve?

Quand on se proposoit les extrémités les plus terribles, vous savez, mon-

sieur, que, toute faible que je suis, je ne suis pas incapable de fermeté. Vous savez quel est mon courage & comment je suis résister, les loques me crois persuadée avec bassesse ou maltraitée sans raison. Oubliez-vous ce que j'ai déjà souffert, ce que j'ai eu la force de souffrir, parce que j'attribue tous mes malheurs à des indignités peu fraternelles?

Je dois vous avouer, mademoiselle, de la noblesse d'une âme qui méprise la contrainte. Mais les forces peuvent vous manquer. Que ne doit-on pas craindre d'un père inflexible, qui entreprend de subjugué une fille si résistante! Un évanouissement ne vous sauverait pas; & peut-être ne seront-ils pas fâchés de cet effet de leur barbarie. A quoi vous serviraient les plaintes, après la célébration? L'horrible coup ne sera-t-il pas poché, & toutes les suites, dans la solitude me maner à la torture, ne deviendront-elles pas nécessaires? A quel tribunal appellerez-vous? Qui prouvera l'excès, & vos réclamations contre un engagement qui n'auroit pas eu d'autres témoins que ceux qui vous y auront forcés, & qui seront reconnus pour vos plus proches parents?

Félicités, lui dis-je, de me procurer du moins un délai. J'avais plus d'un moyen,

pour l'obtenir. Mais rien ne pouvoit  
meu devenir plus fatal à tous deux, que  
d'être surpris dans un entretien si libre.  
Ces craintes n'agissoient mortellement. Il  
m'étoit impossible de bien expliquer ses  
intentions, s'il n'alloit à me voir un plus  
long-tems; & la liberté de me retirer lui  
donneroit des droits certains sur ma re-  
connoissance.

Alors, s'étant approché lui-même de la  
porte, pour l'ouvrir & me laisser rentrer  
dans le jardin, il fit un mouvement ex-  
traordinaire, comme s'il eût entendu quel-  
qu'un de l'autre côté du mur; & portoit  
la main sur son épée, il s'efforça quelque  
tems de regarder au travers de la serrure.  
Je devins si remuante, que je me crus  
prête à tomber à ses pieds. Mais il me  
rassura aussitôt. Il avoit cru, me dit-il,  
entendre quelque bruit derrière le mur;  
c'étoit sans doute l'effet de son air qui s'éle-  
voit pour mon repos & ma liberté; un vérita-  
ble bruit auroit été bien plus fort.

Enfin il me pressa civilement la  
clé; il vous éva de craindre, madame,  
mais... Cependant je ne puis & je ne  
dois pas vous laisser rentrer seule. Il faut  
que votre retour soit sans danger. Parlez;  
mais je ne puis me dispenser d'entrer avec  
vous.

Et quoi, monsieur, laissez-vous assés  
peu généreux pour vouloir tirer avan-  
tage de mes craintes, & du desir que j'ai  
de prévenir de nouveaux malheurs? Felle  
que je suis, de m'occuper de la satis-  
faction de tout le monde, tandis que per-  
sonne ne pense à la mienne!

Tu-chère *Clarisse*! interrompit-il,  
en relevant ses mains lorsque je portois  
la clé à la serrure, c'est moi-même qui  
vais ouvrir la porte si vous le souhaitez;  
mais encore une fois, considérez qu'en  
obtenant même ce défilé qui fut votre  
unique espérance, vous pouvez être ren-  
fermée plus étroitement. Je suis informé  
que vos parents ont déjà délibéré lan-  
dessus. Tous correspondances alors ne  
vous fera-t-elle pas fermée, avec *miss*  
*Hew*, comme avec moi? De qui rece-  
vez-vous de secours, si la fuite vous  
devient nécessaire? Réduits à voir le jar-  
din de vos fenêtres, sans avoir la liberté  
d'y descendre, comment renouvre-  
vez-vous l'occasion que je vous présente au-  
jourd'hui, si votre haine se soutient contre  
*Madame*? Mais, hélas! il est impossible  
qu'elle se soutienne. Si vous rentrez, ce  
ne peut être que par le mouvement d'un  
cœur que la résistance fatigue, & qui

convention peut-être à chercher des protestes pour le rendre.

Je ne puis souffrir, monsieur, de me voir sans cesse arrêté. Ne serai-je donc jamais libre de me conduire par mon propre jugement ? Les conséquences seroient celles qu'il plaira au ciel : je veux rentrer ; & l'écartant de la main, je présentai encore la clef à la serrure. Son mouvement fut plus prompt que le mien, pour se jeter à genoux entre la porte & moi. Eh ! mademoiselle, je vous le demande encore une fois à genoux, pouvez-vous regarder d'un œil indifférent tout les maux qui peuvent venir à la suite ? Après les outrages que j'ai essayés, après le triomphe qu'on va remporter sur moi, si votre frère parvient à ses vœux & son propre cœur frémit quelquefois de tous les maux qui peuvent arriver. Je vous supplie, très-cher *Clairse*, de tourner les yeux de ce côté-là, & de ne pas perdre la seule occasion... Mes intelligences ne m'apprennent que trop...

Votre confiance, M. Louvois, va trop loin pour un traître. Vous l'avez placé dans un vil domestique, qui peut vous donner de faux avis, pour vous faire payer la corruption plus cher. Vous ne savez pas quelles sont mes ressources.



J'avois mis enfin la clef dans la serrure, lorsque, se levant d'un air effrayé, & hiffant comme échapper une exclamation assez forte, ils font à la porte, me dit-il brutalement : ne les amenez-vous pas, ma chère amie ? Et prenant la main sur la clef, il la tourne quelques momens, comme s'il eût voulu la fermer à double tour. Aussitôt une voix se fit entendre, avec plusieurs coups violens contre la porte, qui me parurent capables de l'entrouver. *Vite, vite, entendis-je prononcer plusieurs fois. A moi ! à moi ! ils font ici ; ils font espionne : vite, des pistoles des pistoles.* Les coups recommencent en même tems contre la porte. De son côté, il avoit tiré silencieusement son épée, qu'il mit sur son bon bras ; & prenant mes deux mains tremblantes dans la sienne, il me tira de toute sa force après lui. *Fuyez, fuyez, fuyez-vous, chère Clarisse ; vous n'avez qu'un instant pour fuir, votre frère, vos amies, et Sedley pour-être. . . .* Ils auroient forcé la porte en un moment. *Fuyez, ma très-chère vie, si vous ne voulez pas être traitée plus cruellement que jamais... si vous ne voulez pas voir commettre à vos pieds deux ou trois murtrés. Fuyez, fuyez, je vous en conjure !*

O Dieu! s'écria la pauvre infante, au secours! au secours! dans un effroi, dans une confusion qui ne lui permettoient de s'appuyer à rien. Mes yeux se tournoient en même tems autour de moi, devant, derrière, autour d'un côté un frere & des oncles furieux, des domestiques armés de l'autre; peut-être un pere dissolu de l'un, plus terrible que l'épée même que je voyois aux, & que toutes celles que j'apprehendois. Je courus aussi vite que mon guide ou mon ravisseur, sans m'appercvoir de ma course. Le transport de ma crainte donnoit des ailes à mes pieds, en réduisant le pouvoir de la réflexion. Je n'aurois distingué ni les lieux ni les chemins, si je n'eusse été tiré continuellement avec la même force; sur-tout lorsque, ne cessant point de tourner la tête, j'aperçus un homme, qui devoit être sorti par la porte du jardin, & qui nous faisoit des yeux, en s'agitant beaucoup, se paroissoit en appeler d'autres que l'angle d'un mur empêchoit de voir, mais que mon imagination me faisoit prendre pour mon pere, mon frere, mes oncles & tous les domestiques de la maison.

Dans cet excès de frayeur, je perdis bientôt de vue la porte du jardin. Alors,

quoique tous deux hors d'haleine, le voleur prit mon bras sous le sien, son épée nue dans l'autre main, & me fit courir encore plus vite. Ma voix néanmoins contrebôloit mon action. Je ne cessai pas de crier, non, non, non, & de m'agiter, & de courir la tête, aussi long-tems que je pus voir les murs de jardin & de parc. Enfin, j'arrivai au carreau de son oncle, qui étoit escorté par quatre hommes à cheval.

Permettez, ma chere *misi* *bloue*, que je suspende ici ma relation. A ce point où j'étois de mon récit, j'ai devant les yeux toute mon indifférence, qui se présente à moi comme un voile. Les poixes de la confusion & de la douleur me paroissoient aussi vives que celle d'un poignard dont j'aurois le cœur percé. Faut-il que j'aie continué si follement à me entretenir, avec un peu de réflexion sur son caractère & sur le mien, ou simplement sur les circonstances, devoit me faire juger que c'étoit me livrer à ses résolutions, & me mettre hors d'état de fournir les miennes!

Carne devois-je pas prévoir que, se croyant avec raison dans le danger de perdre une personne qui lui avoit coûté tant d'inquiétudes & de peines, il n'e-

permettoit rien pour empêcher qu'elle ne sortit de ses mains ? que, n'ignourant pas l'engagement où je m'étois mis de renoncer à lui pour jamais, à la seule condition dont je faisois dépendre ma réconciliation avec ma famille, il s'efforceroit de m'ôter à moi-même le pouvoir de l'exécuter ? en un mot, que celui qui avoit eu l'artifice de ne pas prendre ma lettre (car il n'y a pas d'apparence, ma chère, que tous les pas aient été si singulièrement observés), dans la crainte d'y trouver un contre-poids (comme j'en avois fort bien jugé, quoique, par d'autres craintes, j'avois mal profité de cette réflexion), manquoit d'adresse pour me retourner, jusqu'à ce que la crainte d'être découverte me mit dans le nécessité de le suivre, pour éviter un redoublement de persécution, & les malheurs qui pouvoient arriver à ma vue.

Mais si je venois à découvrir que l'homme qui s'est fait voir à la porte du jardin étoit le même traître qu'il a coûté, & qu'il étoit employé à me jeter dans l'opprobre, croyez-vous, ma chère, que ce ne fût pas pour moi une raison de le détester, & de me haïr encore plus moi-même ? Je veux me persuader que son cœur n'est pas capable d'une ruse si

noire & si basse. Cependant mériditerois à expliquer pourquoi je n'ai vu personne qu'un seul homme hors du jardin ; comment un homme est demeuré à nous regarder sans nous poursuivre ; comment il ne s'est pas hâté de jeter l'alarme dans la maison ? Ma frayeur & l'éloignement ne m'auroient pas permis de le bien distinguer ; mais réellement plus je me rappelle son air, plus je suis porté à croire que c'étoit ce perfide Joseph Léman.

Ah ! pourquoi, pourquoi, mes chers amis... Mais ai-je raison de les blâmer, lorsque j'étois parvenue à croire moi-même, avec elles de vraisemblance, que cette redoutable épreuve du mercredi pouvoit tourner plus heureusement pour moi que le parti de la fuite, & que, dans l'intention de mes proches, c'étoit peut-être la dernière que je devois essayer ? Plût au ciel que je l'eusse attendu ! Du moins, si j'avois tenu jusqu'alors la semaine où je me suis laissé engager, & dans laquelle peut-être je ne me suis précipité que par une indigne crainte, je n'aurois pas tant à souffrir du reproche de mon cœur ; & ce seroit un malheur fardé dont je serois soulagé !

Vous savez, ma chère, que votre Clarisse a toujours désigné de justifier les

renvoya par celles d'autrui. P'importe le pardon du ciel pour ceux qui m'ont traité cruellement; mais leurs fautes ne peuvent me servir d'exemples; & les miennes n'ont pas commencé d'aujourd'hui; car je n'ai jamais dû entretenir de correspondance avec M. Lovelace.

Où est l'éducateur! Que mon indignation s'élève quelquefois contre lui! Conduite ainsi de mal en mal une jeune créature... qui a fait à la vérité trop de fond sur ses propres forces! Ce d'écouter pas est la suite, quoiqu'éloignée, de ma première faute, d'une correspondance qu'un père du moins m'avoit défendue. Combien n'aurois-je pas mieux fait, lorsque les premières défenses tombèrent sur les vices, d'alléguer à Lovelace une autorité à laquelle je devois être soumise, & d'en prendre occasion pour refuser de lui écrire? Je crus alors qu'il dépendroit toujours de moi d'interrompre ou de continuer ce commerce. Je me supposai plus obligé que tout autre, de me rendre comme l'arbitre de cette querelle. Aujourd'hui, je trouve ma position plus aisée, comme le font la plupart des autres défordres, c'est-à-dire, par elle-même!

A l'égal de cette dernière témérité, je vois, depuis qu'il est trop tard, com-

ment la prudence m'obligeoit de me conduire. Comme je n'avois qu'à me voir pour lui communiquer mes incartons, & qu'il seroit parfaitement où j'en étois avec mes amis, je devois pour m'embarrasser s'il avoit reçu ma lettre, me-tout après m'être offert la liberté de me rétracter. Lorsqu'arrivant à l'heure marquée il ne m'auroit pas vu répondre au signal, il n'auroit pas manqué de se rendre au lieu qui seroit à notre correspondance; & ma lettre qu'il y auroit trouvée, l'auroit convaincu par sa date que c'étoit sa faute, s'il ne l'avoit pas reçue plutôt. Mais, gouvernée par les mêmes motifs qui m'avoient fait consentir d'abord à lui écrire, une telle prévoyance me fit craindre que, me voyant manquer à l'entrevue, il ne s'exposât à de nouvelles insultes, qui auroient pu le rendre coupable de quelque violence. Il prétend, à la vérité, que ma crainte étoit juste, comme j'aurois occasion de vous l'apprendre; mais ce n'étoit alors qu'une simple crainte; & pour éviter un mal supposé, devois-je me précipiter dans une faute réelle? Ce qui m'humble le plus, c'est de me reconnaître aujourd'hui, par toute sa conduite, qu'il falloit avant de fond sur ma foiblesse, que j'en faisois sur mes propres forces. Il ne s'est pas trompé

dans le jugement, qu'il a parié de moi, tandis que l'opinion que j'ai eu de moi-même m'a ridiculement abusée : & je le vois triompher sur un point qui insensible effacez moi mon honneur! Je ne fais comment je puis soutenir ses regards.

Dites-moi, chère *Miss Howe*, mais dites-moi sincèrement, si vous ne me méprisez pas. Vous le devez; car votre amie & la mienne n'en ont jamais fait qu'une, & je me méprise moi-même. La plus légère & la plus imprudente de toutes les filles auroit-elle fait pis que je n'ai donné lieu de perdre à malice? Le public apprendra mon crime, sans être informé de l'occasion, sans savoir par quelles ruses j'ai été trahie (compromis ma chère, que j'ai à faire au plus artificieux de tous les hommes); & quelle humiliante aggravation d'avoir à dire qu'un accident de moi beaucoup plus que d'un grand nombre d'autres.

Vous me recommandez de ne pas diffuser mon mariage. Ah, ma chère! autre effet charmant de ma sotte! L'attention de ce conseil est en mon pouvoir à présent comme j'y suis moi-même. Puis-je mettre le secret tout d'un coup à ses artifices? Puis-je me défendre d'un juste ressentiment contre un homme qui m'a joué, & qui

qui m'a fait sentir en quelque sorte l'horreur de moi-même! je lui en ai déjà fait mes plaintes. Mais vous ne saurez croire combien je suis mortifiée, combien je me trouve abaissée à mes propres yeux, moi, qu'on proposoit pour exemple. Ah! que ne suis-je encore dans la maison de mon père, me débattant pour vous écrire, & me tenant tout mon bonheur à recevoir quelques lignes de vous?



Me voici arrivée à ce mercredi matin, qui me cause tant de tristesse, & que j'ai regardé comme le jour de juger de mon sort. Mais c'étoit le lundi qu'il falloit répondre. Si j'étois demeurée, & que le ciel eût permis ce que je concevois de plus terrible dans mes craintes, n'étoit-ce pas mes amis qui auroient été responsables des suites? Aujourd'hui, la seule consolation qui me reste (triste consolation! diriez-vous) c'est de les avoir déchargés du blâme, & de l'avoir attiré tout entier sur moi-même.

Vous ne serez pas surpris de voir ma lettre si mal écrite. Je me sers de la première plume qui s'est offerte. J'écris par lambeaux, & comme à la débécée; sans



compter que j'ai la main tremblante de douleur & de fatigue.

Les détails de la conduite & de nos conversations, jusqu'à Saint-Alban & depuis notre arrivée, trouveront place dans la continuation de mon histoire. Il suffira de vous dire aujourd'hui que j'ai qu'à présent il est extrêmement respectueux, humble même dans la politesse; quoique, étant si peu satisfait de lui & de moi, je ne lui aie pas donné beaucoup de sujet de se louer de ma complaisance. En vérité, il y a des moments où je ne puis le souffrir devant moi.

Le logement où je me trouve est si peu commode que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Il seroit inutile par conséquent de vous y donner mon adresse; & j'ignore quel sera le lieu que je pourrai choisir.

M. Lovelace s'en va ce jour dévot. Il m'a offert un de ses gens pour vous porter ma lettre, mais j'ai cru que, dans la situation où je suis, une lettre de cette importance ne pouvoit être envoyée avec trop de précaution. Qui sait de quel un homme de ce caractère est capable? Cependant je vous envoie encore qu'il n'est pas si vil méchant que je l'apprehende. Au reste, si'il étoit tel qu'il vaudroit, je suis persuadé qu'on les plus belles apparences ne

peuvent me conduire à rien de fort heureux. Je me trouve encolle néanmoins dans la châtellote plusieurs tardifs, & je ne m'attends à la pire de perforce.

Ma seule confiance est dans la continuation de votre amitié. Que je serois malheureux en effet, si je perdois une consolation si douce!

CL. HARLOWE.

LETTRE XCII.

M. LOVELACE à MISS JANE LAMAN.

Lundi, 4 Février.

ENFIN, mon cher *Jeseph*, votre jeune & chère demoiselle consent à se dévouer elle-même de la cruelle persécution qu'elle souffre depuis si long-temps. Elle se rendra au jardin, lundi, vers quatre heures après midi, comme je vous ai dit qu'elle s'y est engagée. Elle m'a confirmé cette promesse. Grâce au ciel, elle me l'a confirmée.

J'aurai un carrosse à six chevaux dans le chemin détourné qui est le plus voisin du mur, & je serai accompagné de plusieurs de mes amis & de mes gens, bien armés, qui se tiendront un peu à l'écart.

D ij.

pour la laisser au premier signe, si l'occasion le demande. Mais il est ordonné d'éviter toutes sortes d'accidens fâcheux. Vous savez que c'est toujours mon premier soin.

Ma tendresse est qu'on devroit m'avoir donné la délicatesse de ses principes ne soit capable de la faire balancer, & qu'il ne lui prenne envie de retourner au château ; quoique son honneur soit le mien, comme vous savez, & que l'un réponde de l'autre. Si malheureusement il refusoit de partir, je la perdrais pour toujours, & tous vos services passés deviendroient inutiles. Elle seroit alors la proie de ce méchant Salsor, à qui si fardide avare ne permettra jamais de faire du bien à aucun domestique de la famille.

Je ne doute pas de votre fidélité, honnête Joseph, ni du zèle avec lequel vous servirez un homme d'honneur qu'on outrage, & une jeune demoiselle opprimée. Ma confiance vous fait voir que je n'ai pas le moindre doute, sur-vous dans cette importante occasion, où votre assistance peut couronner l'œuvre ; car si mademoiselle balance, nous avons besoin de quelque petite ruse innocente.

Ainsi faites bien attention aux articles suivants. Tâchez de les apprendre par

ceur. Ce sera probablement la dernière peine que vous prendrez pour moi jusqu'à notre mariage. Alors vous devez être sûr que nous aurons bien de vous. Vous n'avez pu oublier ce que je vous ai promis. Personne au monde ne m'a jamais reproché de manquer à ma parole.

Voici les articles, honnête Joseph :

Trouvez le moyen de vous rendre au jardin, sous quelque déguisement, s'il est possible, & sans être apperçu de mademoiselle. Si le serrurier de la porte de derrière est tiré, vous connoîtrez par là que je suis avec elle, quand vous ne l'aurez pas vu sortir. La porte ne laissera pas d'être fermée ; mais j'aurai soin de mettre ma clef à terre, en-dehors, afin que, s'il est besoin vous puissiez ouvrir avec la vôtre.

Si vous croviez nos voix, pendant notre entretien, tenez-vous près de la porte, jusqu'à ce que vous m'entendiez crier deux fois *heu, heu*. Mais priez bien l'écuelle à ce cas, parce qu'il ne doit pas être trop fort, de peur qu'il ne soit reconnu pour un signal. Peut-être qu'on m'effoiera de persuader ma chère compagne, j'aurai l'occasion de frapper du coude ou de talon contre les *ais* pour vous confirmer l'avis. Alors vous serez beaucoup de fracas, comme si vous vou-

l'air ouvrir; vous agitez fortement la verrou; vous formez du genou contre la porte, pour faire croire que vous voulez l'enfoncer: ensuite demandez un autre coup, mais avec plus de bruit que de force, dans la crainte de faire sauter la serrure, vous vous mettez à crier, comme si vous voyiez paraître quelque'un de la famille (à moi, vite à moi, les voies, les voies, vite, vite; & mêlez-y les noms d'épées, de pistoles, de fusils, de tout le plus terrible que vous pourrez. Le l'engagement sans doute alors, quand elle seroit encore incertaine, à faire promptement avec moi. Si il m'est impossible de la déterminer, ma résolution est d'entrer dans le jardin avec elle, & d'aller jusqu'au château, quelles qu'en puissent être les suites. Mais, dans la frayeur que vous lui causez, je ne doute pas qu'elle ne prenne le parti de fuir.

Lorsque vous vous croirez assez éloigné & que, pour vous le faire connaître, j'élèverai la voix en pressant la serrure, alors ouvrez la porte avec votre clef. Mais il faut l'ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur que nous ne fussions pas encore assez loin. Je ne voudrois pas qu'elle s'aperçût de la part que vous avez à cette porte entr'ouverte, par la con-

sultation entendue que j'ai pour vous.

Aussitôt que vous aurez ouvert la porte, écoutez-en votre clef, & remettez-la dans votre poche. Vous prendrez alors la même que vous mettez dans la serrure, du côté du jardin, afin qu'il paroisse que c'est elle-même qui aura ouvert, avec une clef qu'on supposera que je lui ai procurée, & que nous ne nous sommes pas emparés de former la porte. On conclura qu'elle sera partie volontiers; & dans cette pensée, qui sera perdre toute espérance, on ne s'hâtera point de nous poursuivre. Autrement, vous avez, qu'il pourroit arriver de fort grands malheurs.

Mais faites bien attention que vous ne devez ouvrir la porte avec votre clef, que dans la supposition que nous ne soyons interrompus par l'arrivée de personne. Si quelqu'un paroît, il ne faudroit pas ouvrir du tout. Qu'ils ouvrent eux-mêmes, si cette chose leur prend, soit en brisant la porte, soit avec ma clef, qu'ils trouveront à terre, s'ils veulent prendre la peine de passer par dessus le mur.

S'ils ne viennent pas nous interrompre, & si vous forcez par le moyen de votre clef, saisissez-vous à une juste distance, en levant les mains, avec d'autres gestes de colère & d'impatience; tantôt avançant,

tâchez retourner sur vos pas, de peur que vous n'approchiez trop de nous; mais, comme si vous apperceviez quelqu'un qui accourut après vous, criez: un linceul, vite! n'épargnez pas les cris. Nous ne ferons pas long-tems à nous rendre au carrosse.

Dites à la famille que vous n'avez vu entrer avec elle dans une voiture à six chevaux, et quand d'une douzaine de cavaliers bien armés, quelques-uns le menaçeront à la main, avertis que vous en avez pu juger; & que nous avons pris un chemin tout opposé à celui que vous nous auriez proposé.

Vous voyez, honorable *Jésé*, avec quel soin je vous évite les fâcheux accidens.

Observez de garder une distance qui ne lui permette pas de distinguer votre visage. Faites de grandes orpèches, pour déguiser votre marche, & touchez la tête droit; jurez souvent, honorable *Jésé*, qu'elle ne vous reconnoît pas. Il n'y a pas moins de variété dans la marche & la conversation des hommes, que dans leurs physionomies. Attachez un grand pain dans la palette de voisine, & lui jetez qu'il résille à vos efforts, quand il viendrait facilement. Cette vue, si elle touche la tête, lui paraîtra terrible, & lui fera jurer pourquoy vous ne pouvez faire pas plus vite. Enfin, revenant au chéreau avec

cette arme sur l'épaule, faites valoir à la famille ce que vous auriez fait, si vous aviez pu nous joindre, pour empêcher que votre jeune demoiselle ne fût enlevée par un... Vous pouvez me donner vous les noms qui vous viendront à la bouche, & me mander leur nom. Cet air de colère vous fera passer pour un homme courageux qui se ferait aspect de bonne foi. Vous voyez, honorable *Jésé*, que j'ai toujours votre réputation à cœur. On ne court jamais de risque à me servir.

Mais si notre entretien durait plus long-tems que je ne le desiré, & si quelque personne de la maison cherchoit mademoiselle avant que j'aie crié deux fois *bon, bon!* alors, pour vous mettre à couvert, ce qui est, je vous assure, un fort grand point pour moi, faites le même bruit que je vous ai déjà recommandé; mais n'ouvrez pas, comme je vous l'ai recommandé aussi, avec votre clef. Au contraire, marquez beaucoup de regret d'être sans clef; & de peur que quelqu'un n'en ait une, ayez une petite provision de gravier, & la pousser d'un pied, dans votre poche adroitement deux ou trois grains dans la serrure; ce qui empêchera que leur clef ne puisse tourner. Fendez comme vous êtes, mon cher *Jésé*,

vous savez que dans les occasions importantes il faut avoir pourvu à toutes sortes d'accidens. Alors, si vous appercevez de loin quelqu'un de mes carreaux, au lieu d'un cri que je vous ai marqué lorsque vous ferez du bruit à la porte, criez : monsieur, ou madame (suivant la personne que vous voulez venir), hâtez-vous, hâtez-vous ; M. Lovelace ! M. Lovelace ! & criez de toutes vos forces. Fiez-vous à moi, je serai plus prompt que vous que vous appellerez. Si c'étoit Barry, & Barry seule, je n'aurois pas si bonne opinion, monsieur Joseph, de votre galanterie (\*) que de votre fidélité, si vous ne trouviez pas quelque moyen de l'amour, & de lui faire prendre le change.

Vous leur dites que votre jeune demoiselle vous a semblé courir aussi légèrement que moi. Ce sera leur confirmer que les poursuites seroient inutiles, & ruiner enfin les espérances de Solmes. Bientôt vous verrez plus d'ardeur à la famille pour se réconcilier avec elle, que pour la poursuivre. Ainsi vous deviendrez l'heureux instrument de la satisfaction commune, & quelque jour ce grand service sera récompensé par les deux familles. Alors vous sa-

(\*) On a vu d'ailleurs que Joseph Latham étoit amoureux de Barry.

rez le favori de tout le monde ; & les bons dresseurs que de croitons bons rôles, à l'avenir, d'être comptés à l'homme Joseph Latham.

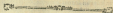
Si mademoiselle vous reconnoissoit, ou venoit dans la suite à vous découvrir, j'ai déjà pensé à faire une lettre, que vous prendrez la peine de copier, & qui, présentée dans l'occasion, vous rétablira parfaitement dans son estime.

Je vous demande pour la dernière fois, autant de soin & d'attention que de zèle. Songez que ce service mérita le comble à tous les autres, & comptez, pour la récompense sur l'honneur de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

P. S. Ne craignez pas d'aller trop loin avec Barry. Si vous vous engagez jamais avec elle, l'honneur ne sera pas trop mal affermi, quoiqu'elle soit, ce que vous dites, un vrai dragon. J'ai une recette admirable pour guérir l'insolence des femmes. Ne craint rien, mon pauvre Joseph ; tu feras le maître dans ta maison. Si ton honneur deservoit trop incommode, je t'apprendrois le moyen de le faire croquer de chaque dans l'espace d'un an, & cela dans toutes les règles de l'honnêteté, sans quoi le secret ne seroit pas digne de moi.

Le porteur vous remettra quelques articles de ma libéralité future.



## LETTRE XCIII.

A monsieur ROBERT LOPELACK.

Dimanche, 9 d'Avril.

MONSIEUR,

(\*) Je fais fort obligé à votre bonté. Mais votre dernier commandement me paroit bien fort. Dieu me pardonne & vous aussi, monsieur! vous m'avez engagé dans une grande affaire; & si la machine étoit découverte.... Mais Dieu aura pitié de mon corps & de mon ame, & vous me promettez de me prendre sous votre protection, & d'augmenter mes gages, ou de m'établir dans une bonne habitation; ce qui fait toute mon ambition. Vous avez de la bonté aussi pour notre jeune demoiselle, que je recommande à Dieu. Tout le monde s'en doit-il pas avoir pour le bien séculier?

(\*) L'auteur, s'attachant à peindre les caractères, pouvoit lui le même sujet) donner deux lettres sous les traits de Jacques & d'Angelette qui font un dialogue dans le roman de l'Édipe. Mais le peu de notre auteur n'ajoute pas de dignes paroles. Il s'efforce de couvrir l'écrit de la robe de l'histoire qui pouvoit être consulté au cas.

Pendriez-vous autres le plus fidèlement qu'il me sera possible, puisque vous dites que vous la perdriez, si je ne la faisais pas, & qu'un homme aussi avare que M. Solmes seroit assez capable de la gager. Mais j'espère que notre jeune demoiselle ne nous donnera pas tant de peine. Si elle a promis, je lui persuaderai qu'elle tiendra parole.

Je serois bien fâché de ne pas vous rendre service, quand je vois que vous avez la bonté de ne vouloir faire de mal à personne. J'avois cru, avare que de vous connoître, que vous étiez fort méchant, ne vous déplaise. Mais je trouve qu'il en est tout autrement. Vous êtes franc comme un lin; & même, avant que je le voi, vous ne souhaitez que du bien à tout le monde, comme je le fais aussi; car, quoique je ne sois qu'un pauvre domestique, j'ai la crainte de Dieu & des hommes, & je préfère des bons discours & des bons exemples de notre jeune demoiselle, qui ne va nulle part sans savoir une ame ou deux, plus ou moins. Ainsi, me recommandant à votre amitié, & vous priant de ne pas oublier l'habitation, quand vous en trouverez une bonne, je vous servirai bien dans toute espérance. Vous en trouverez de

elle, si vous cherchez bien ; car aujourd'hui, comme le monde va, les places ne sont pas des héritages : & j'espère que vous ne me regarderez pas comme un malheureux homme, parce qu'il peut paroître que je vous fais contre mon devoir : avec une bonne conscience, on ne craint pas les mauvaises langues. Cependant je souhaiterois, si vous aviez cette bonté, que vous ne m'appellâtes pas si souvent *bonneté Joseph*, *bonneté Joseph*. Quoique je me croie fort honoré, de comme vous le dites, je craindrois de ne pas paroître tel aux yeux des méchantes gens, qui ne connoissent pas mes intentions ; & vous avez aussi l'humeur si accidensale, qu'en ne fait pas si vous dites ces choses-là fréquemment. Je suis un pauvre homme, qui n'ai jamais écrit à des seigneurs : ainsi vous ne serez pas surpris, ne vous dépités, si je n'ai pas tant d'éloquence que vous.

Pour mademoiselle Betty, j'ai cru d'abord qu'elle avoit des vues au dessus de moi. Cependant je vois qu'elle s'appuie peu à peu. J'aurois beaucoup plus d'amitié pour elle, si elle étoit meilleure pour notre jeune demoiselle. Mais je crains qu'elle n'ait trop d'esprit pour un pauvre homme tel que moi. Au bout de

temps qu'il n'ait été par trop honoré de être une femme, je ne souffrirai jamais qu'elle mette le pied sur la gorge. C'est recens que vous avez la bonté de me promettre, me donnera de couraige : & je crois qu'elle seroit fort agréable pour tout le monde, pourvu que cela se puisse honnêtement, comme vous l'assurez, à peu près dans l'espace d'une année. Cependant, si mademoiselle Betty se vouvoit bien, je pourrois souhaiter que cela dure un peu plus long-temps ; sur-tout lorsque vous aurois à gouverner une hôtellerie, où je crois qu'une bonne langue & une tête malicieuse ne feroient dans une femme.

Mais je croias de paroître impatient avec un seigneur de votre qualité. C'est vous-même, aussi, qui me mettez en train par votre exemple, car vous avez toujours le mot pour moi ; & puis vous m'avez ordonné de vous écrire familièrement tout ce qui me vient à l'esprit : sur quoi vous demandant pardon, je vous promets encore en sa fois votre diligence & votre exactitude, & je demeure votre obéissant serviteur, plus à vous vos commandement.

JUSTIN LEMAN.

## LETTRE XCIV.

LONDRES, à M. BELFOR,

A M. de Belvoir, le 25 Mars 1720.

TANDIS que l'idole de mon cœur prend un peu de repos, je dérobe quelques moments au mien, pour raconter ce que je t'ai promis. Nulle poursuite; & je t'assure que je n'en ai eue aucune, quoiqu'il ait fallu braver des craintes pour en inspirer à ma charmante.

Apprends, cher ami, qu'il n'y eut jamais de joie aussi parfaite que la mienne. Mais laisse-moi jeter les yeux un moment sur ce qui se passe; l'ange n'a-t-il pas disparu?



Ah! non. Pardonne mes inquiétudes. Elle est dans l'appartement voisin du mien. Elle est à moi! pour toujours à moi.

« O transports! Mon cœur, pressé de  
« joie & d'amour, cherche les ouvertures  
« passées pour sauter dans son sein. » (\*)

Je savais que toutes les considérations de la stupide famille étoient autant de

(\*) Vers d'Orang.

machines qui sermoient en ma faveur. Je t'ai dit qu'ils travailloient tout pour moi, comme de misérables taupes qui s'agitent sous terre, & plus aveugles que les taupes mêmes, puisqu'ils travailloient pour moi sans le savoir. Pêch le directeur de tous leurs mouvemens, qui s'accordoient avec la malignité de leurs entrailles, pour leur faire croire que c'étoit leur propre ouvrage.

Mais pourquoi dire que ma joie est parfaite? Non, non: elle est ébranlée par les mortifications de mon orgueil. Comment puis-je supporter l'idée que je dois plus aux persécutions de ses proches, qu'à son penchant pour moi, ou qu'à son amour sincère de préférence? C'est du moins ce que j'ai le chagrin d'ignorer encore. Mais je veux braver cette pensée. Si je n'y abandonnois tout, il en pourroit coûter cher à cette adorable fille. Réjouissons-nous qu'elle ait passé le rubicon; que le retour lui soit devenu impossible; que, suivant les mesures que j'ai prises, les implacables persécuteurs croient sa fuite volontaire; & que, si je doute de son amour, je puisse la mettre à des épreuves aussi mémorables pour sa délicatesse, que flatteuses pour mon orgueil; car, je ne suis pas dissimulé



de te l'avouer : si je pouvois croire qu'il restât la moindre incertitude au fond de son cœur sur la présence qu'elle me doit, je la traiterois sans pitié.



*Mardi à la prison de jour.*

Je retourne, sur les ailes de l'amour, aux pieds de ma charmante, qui vauit pour moi le plus glorieux titre de l'univers. Ses nouvelles me font juger qu'elle est déjà sortie de lit. Pour moi, je n'ai pas fermé l'œil, pendant une heure & demie que j'ai invité le sommeil. Il semble que je sois trop élevé au-dessus de la mortelle, pour avoir besoin d'une réparation si vulgaire.

Mais, pendant la route, & depuis notre arrivée, pourquoi, chère *Clarisse* ! n'ai-je entendu de toi que des soupirs & des marques de douleur ! Possible par une injuste persécution, menacée d'une horrible condamne, & si vivement affligée, néanmoins, après une heureuse délivrance ! Garde-toi... garde-toi bien... C'est dans un cœur jaloux que l'amour s'éleve un temple.

Cependant il faut accorder quelque chose aux premières embarras de la situation. Lorsqu'elle se fit un peu familia-

risée avec les circonstances, & qu'elle me verra religieusement soumis à toutes ses volontés, la reconnaissance lui fera rendre quelque distinction, sans doute, entre la prison d'où elle est sortie, & la liberté qu'elle se répandra d'avoir obtenue.

Elle vient ! elle vient ! Le soleil se leve pour l'accompagner. Toutes mes défiances se dissipent à son approche, comme les ténèbres de la nuit à l'aspect du soleil. Adieu, *Beffroy* ! Avec la moitié seulement de mon bonheur, tu serois, après moi, le plus heureux de tous les hommes.



### L E T T R E X C V.

*Mrs CLARISSE HARLOWE, à Mrs HOWE.*

*Mardi, 10 d'Avril.*

**J**E reprends ma triste histoire.

Autrè malicie jusqu'à la voiture, il auroit peu servi de faire difficulté d'y entrer, quand il n'auroit pas profité de ma frayeur pour me lever entre les bras. A l'instant, les chevaux partirent au grand galop, & ne s'arrêtèrent qu'à Saint-

Albans, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Pendant la route, je me crus plusieurs fois prête à tomber sans connaissance. Je levai mille fois les yeux & les mains, pour implorer le secours du ciel. Grand Dieu! pitié pour-moi, m'ôte-tu je ne sais. Est-ce ainsi! Est-il possible! Deux torrents de larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage & mon cœur oppressé pouvoit des soupres aussi involontaires que ma fuite.

Croisiez différents dans l'air & les différents du militaire, qui trio sphéro visiblement du fardé de ses antilles, & qui, dans le ravissement de sa joie, m'adressoit tous les complimens qu'il a peut-être répétés vingt fois dans les mêmes occasions! Cependant, le respect ne l'a pas abandonné dans ses transports. Les chevaux sembloient voler. Je crus m'apercevoir qu'en leur avoir fait faire un grand circuit, pour déguiser apparemment nos traces. Je suis trompée aussi, si plusieurs autres cavaliers, que je vis galoper par intervalles, aux deux côtés du carrosse, & qui paroissoient au-dessus de la condition servile, n'étoient pas avant de nouvelles écoutes qui avoient été dépêchées sur la route. Mais il seignit de ne pas les remarquer; & malgré toutes les

flatteries, j'étois trop absorbée dans mon indignation & ma douleur, pour lui faire la moindre question.

Figurez-vous, ma chère, quelles furent mes réflexions, en descendant de la voiture, sans aucun domestique de mon sexe, sans autres habits que ceux que j'avois sur-moi, & qui étoient si peu convenables à un long voyage, sans coiffe, avec un simple mouchoir sur le cou, déjà mortellement fatiguée, & l'esprit encore plus abattu que le corps! Les chevaux étoient si couverts d'écume, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'ébécellerie, me voyant sortir seule du carrosse avec un homme, me prièrent pour quelque jeune écervolée qui s'étoit échappée de sa famille. Je ne m'en aperçus que trop, à leur étonnement, aux discours qu'ils se tenoient à Perille, & à la curiosité qui les amenoit comme l'un après l'autre, pour me voir de plus près. La maîtresse du logis, à qui je demandai un appartement séparé, me voyant peinte à m'étonner, le bâta de m'y opposer divers discours. Ensuite je la priai de me laisser seule, l'espace d'une demi-heure. Je me fis voir le cœur dans un état qui m'auroit fait craindre pour ma vie, si j'en avois pu regretter la perte. Aussitôt que

cette femme n'eut qu'à dire, je fermai la porte, je me jetai dans un fauteuil, & je donnai passage à un violent déluge de larmes, qui me soulageât un peu.

M. Lovelace fit comment, pleura que je ne l'eusse souhaité, la même femme, qui me pressa, de la part, de recevoir mon frère ou de descendre avec lui. Il lui avoit dit que j'étois sa sœur, & qu'il m'avoit emmenée, contre mon inclination & mon avertissement, de la maison d'un ami, où j'avois passé l'hiver; pour remplir un projet de mariage dans lequel je pensois à m'engager sans le consentement de ma famille; & que, ne m'ayant pas donné le temps de prendre un habit de voyage, j'étois fort irritée contre lui. Ainsi, ma chère, votre sœur, votre sœur, amie fut forcée d'entrer dans le sens de cette sœur, qui me convenoit à la vérité d'autant mieux, que, n'ayant pu recouvrer de quelque sorte le pouvoir de parler ou de lever les yeux, mon silence & mon abaissement devoient passer pour un accès de mauvaise honte.

Je me déterminai à descendre dans une salle basse, pleurée qu'il le recevoir dans la chambre où je devois passer la nuit. L'hôte m'ayant accompagné, il s'approcha de moi respectueusement, mais

avec une politesse qui s'exécutoit pas celle d'un frère, dans les lieux du moins où les frères font païs. Il me nomma sa chère sœur. Il me demanda comment je me trouvois, & si j'étois disposée à lui pardonner, en m'assurant que jamais un frère n'avoit eu pour sa sœur la moitié de l'affection qu'il avoit pour moi.

Le misérable! Qu'il lui en coûtoit peu pour soutenir naturellement ce caractère, tandis que j'étois si violemment blessé du sien!

Une femme qui n'est pas capable de réflexion, trouve quelque soulagement dans la politesse même de ses vœux. Elle ne fait point de remontrances à l'arrivante. Elle ne voit rien au-delà du présent. En un mot, elle ne pense point. Mais, accablée, comme je le suis, à méditer, à jurer les yeux devant moi, à peindre les vraisemblances, & jusqu'aux possibilités, quel soulagement puis-je tirer de mes réflexions?

Il faut que je trace ici quelque détail de notre conversation pendant le temps qui précéda & qui suivit notre souper.

Aussitôt qu'il se vit seul avec moi, il me supplia, du ton à la vérité le plus tendre & le plus respectueux, de me réconcilier un peu avec moi-même &

avec lui. Il me répéta tous les vœux d'honneur & de rendresse qu'il m'avoit jamais faits. Il me promit de ne plus consentir d'autres loix que mes vœux. Il me demanda la permission de me proposer si je voulois me rendre le lendemain chez l'une ou l'autre de ses tantes.

Je demurai en silence. Figurez-vous également, & ce que je devois faire, & comment je devois lui répondre.

Il continua de me demander si j'aimeis mieux prendre un logement particulier dans le voisinage de ces deux dames, comme j'en avois eu l'intention ?

Mon silence fut le même.

Si je n'avois pas plus de penchant pour quelque terre de noblesse M....., celle de Beritère, ou celle du comté où nous étions ?

Tout lieu me sera égal, lui dis-je enfin, pourvu que vous n'y soyez pas.

Il s'étoit engagé, me répéta-t-il, à s'éloigner de moi lorsque je serois à court de poursuites, & cette promesse étoit un bon sacre. Mais si j'étois indifférente en effet pour le lieu, Londres lui paroissoit la plus sûre de toutes les retraites. Les dames de sa famille ne manqueraient pas de s'y rendre, assés que je serois disposée à les recevoir. Sa cousine

Charlotte

Charlotte Montaigne s'attacheroit particulièrement à moi, & deviendroit ma compagne inséparable. Je serois toujours libre, d'ailleurs, de revenir chez la tante Laurance, qui se croiroit trop heureuse de me voir près d'elle; il la nommoit de sa voix près d'elle; il la nommoit plus volontiers que la tante Sadie, qui étoit une femme assez mélancolique.

Je lui dis que sur le champ, & dans l'équipage où j'étois, sans espérance d'un pouvoir si tôt changer, je ne souhaitois pas de paroître aux yeux de sa famille; que ma réputation seroit absolument qu'il s'éloignât; qu'un logement particulier, le plus simple, & par conséquent le moins suspect, pour qu'on ne pût me croire partie avec lui, sans supposer qu'il m'auroit procuré des commodités en abondance, étoit le plus convenable à mon honneur & à ma situation; que la campagne me seroit propre pour un retraite, la ville pour la forme; & qu'en ne pouvant longer trop tôt qu'il étoit à Londres.

En supposant, repiqua-t-il, que je fusse déterminée à ne pas voir tout d'un coup sa famille, si je lui parvenois d'expliquer son opinion, il indiroit sur Londres, comme le lieu du monde le plus favorable au secret. Dans les provinces,

Tom. V.

E

un village écarté avoit auſſiôt de la curioſité. Ma jeuneſſe & ma figure la rendoient encore plus vire. Les maſſiges & les lettres étoient une autre occaſion de ſe ſubir. Il n'avoit pas ſeulement un logement dans les poſtillions, parce qu'il avoit ſuppoſé que je me déterminerois, ſoit pour Londres, qui offre à tous momens les commodités de cette nature, ſoit pour la maiſon de l'une ou l'autre de ſes ſœurs, ſoit pour la terre de milord M., dans le comté d'*Hereford*, où la courtoiſie, nommée madame Grout, étoit une femme excellente, à peu près du caractère de ma *Norron*.

Aſſidûment, repris-je, ſi j'étois pourſuivie, ce ſeroit dans la première chaleur de leur paſſion ; & leurs recherches ſe tourneroient d'abord vers quelque terre de ſa famille. J'ajoutai que mon embarras étoit extrême.

Il me dit qu'il y en auroit peu, mais que je me ſerois arrêté à quelque réſolution ; que ma ſœur faiſoit ſon unique inquiétude ; qu'il avoit un logement à Londres, mais qu'il ne parloit point à me le propoſer, parce qu'il comprenoit bien quelles ſeroient mes objections. Sans doute, interrompis-je, avec une indignation qui lui fit employer tout ſon

effort à me perſuader que rien n'étoit ſi éloigné de ſes idées & même de ſes deſirs. Il répéta que mon honneur & ma ſanté ſ'écrouloient enſemble, & que ma valeur ſeroit ſi regle abſolue.

J'étois trop inquiète & trop aſſiégée, trop irritée même contre lui, pour bien prendre ce qui ſeroit de ſa bouche.

Je me croyois, lui diſe-je, extrêmement malheureuſe. Je ne ſavois à quel me déterminer ; perdue, ſans doute, de réputation ; ſans un ſeul habit avec lequel je puſſe me montrer ; mon indigence même annonçant ma folie à tous ceux qui pouvoient me regarder, & leur faiſant juger néceſſairement que j'avois été ſurpriſe avec avantage, ou que j'en avois donné quelque'un ſur moi, & que, dans l'un ou l'autre cas, j'avois aſſez peu de pouvoir ſur ma volonté que ſur mes actions. J'ajoutai, dans le mouvement du même chagrin, que tout me paroit à croire qu'il avoit employé l'artifice pour m'arracher à mon devoir ; qu'il avoit pris ſes meſures ſur ma foibleſſe, ſur la crédulité de mon âge & ſur mon deſir d'expériences ; que je ne pouvois me pardonner à moi-même cette facile entree ; que mon cœur ſuivoit de la mortelle affliction où j'avois plongé mon père & ma mère ;

que je donnerois le monde entier, & toutes mes espérances dans cette vie, pour être encerré dans la maison de mon père, à quelque traitement que j'y fusse réservé; qu'au-travers de toutes les proceffions, je trouvois quelque chose de bas & d'intrusé, dans l'amour d'un homme qui avoit pu faire son étude d'engager une jeune fille au sacrifice de son devoir & de sa conscience, tandis qu'un cœur généreux doit faire la femme de l'honneur & du repos de ce qu'il aime.

Il m'avoit écouté attentivement, sans offrir de m'interrompre. Sa réponse, qui fut méthodique sur chaque point, me fit admirer sa mémoire.

Mon discours, me dit-il, l'avoit rendu fort grave; & c'étoit dans cette disposition qu'il alloit me répondre.

Il étoit affligé jusqu'au fond du cœur, d'avoir sur si peu de progrès dans mon eslime & dans ma confiance.

A l'égard de ma réputation, il me devoit de la sincérité; elle ne pouvoit être aussi blessée, de la manière, par la démarche qui me faisoit tant de regret, que par mon empressement, & par l'insulte & folle persécution que j'avois essayée de la part de mes proches. C'étoit le sujet public des entretiens. Le blâme

tomboit particulièrement sur mon frère & ma sœur, & l'on ne parloit de ma patience qu'avec admiration. Il devoit me répéter ce qu'il croyoit m'avoir écrit plusieurs fois, que mes amis d'arrandonne eux-mêmes à me voir saisir quelque occasion de me délivrer de leurs violences; sans quoi, auroient-ils jamais pu se résoudre à me confirmer? Mais il n'étoit pas moins persuadé que l'opinion établie de mon caractère l'empêcheroit sur leur malice, dans l'esprit de ceux qui me connoissoient, qui connoissoient les motifs de mon frère & de ma sœur, & qui connoissoient le misérable auquel ils vouloient me donner malgré moi.

Si je manquois d'habits, qui s'entendoit que dans les circonstances j'en pusse avoir d'autres que ceux dont j'étois couvert au moment de mon départ? Toutes les dames de la famille faisoient gloire de fournir à mes besoins présents; & pour l'avenir, les plus riches étoient, non seulement d'Angleterre, mais de toute contrée, libres à ma disposition.

Si je manquois d'argent, comme on devoit se l'imaginer aussi, n'étoit-il pas en dur de m'en offrir? Plus au ciel que je lui permissis d'espérer que mes intérêts de fortune seroient bientôt unis! Il étoit un

lillet de banque, que je n'avois pas remisqué dans ses mains, & qu'il eut l'adresse alors de glisser dans les miennes : mais juges avec quelle chaleur je le refusai.

Sa douleur, me dit-il, doit être insupportable, comme la surprise, de s'entendre accusé d'adultère. Il doit venir à la pensée du jardin, suivant mes ordres confirmés, (le misérable! me faire ce reproche!) pour me délivrer de mes persécutions; fort éloigné de croire que l'on puisse changer de sentiment, & qu'il eût besoin de tant d'efforts pour vaincre mes difficultés. Je m'imaginai peut-être que le dessein qu'il avoit misqué d'entrer au jardin avec moi, & de se présenter à ma famille, n'avoit été qu'une comédie; mais je lui faisois une injustice si j'en avois cette opinion. Accablé même, à la vue de mon ex-cutive tristesse, il regrettoit que je ne lui eusse pas permis de m'accompagner au jardin. Sa maxime avoit toujours été de braver les dangers dont on le menaçoit.

Celui qui s'épouventoit en menaces ne l'est pas le plus redoutable dans l'occasion. E Il a été - il dû s'attendre à périr par la faiblesse, ou à recevoir auant de compte ma vengeance, mais qu'il auroit osé d'entreprendre ma famille, le délépoir où je l'aurois

jeté par mon refus l'auroit porté à me faire jusqu'au châtien.

Ainsi, ma chère, tout ce qui me reste est de gémir sur mon imprudence, & de me reconnoître inexcusable d'avoir accordé cette malheureuse entrevue à un espiègle si audacieux & si déterminé. Je doute peu, à présent, qu'il n'ait trouvé quelques moyens de m'enlever, si j'aurois continué à lui parler la soir, comme je me reproche d'en avoir eu deux fois la pensée. Mon malheur auroit encore été plus terrible.

Il ajouta néanmoins, en finissant ce discours, que, si je l'avois mis dans la nécessité de me fuir au châtien, il se flattoit que la conduite qu'il auroit tenue auroit satisfait tout le monde, & lui auroit procuré la permission de renouveler ses visites.

Il pensoit la liberté de m'avouer, continuait-il, que, si je ne m'étois pas rendue au rendez-vous, il avoit déjà pris la résolution de rendre à ma famille une visite de cette nature, accompagné à la vérité de quelques fidèles amis; & qu'elle n'auroit pas été comédie plus long que le même jour, parce qu'il n'auroit pu voir arriver paisiblement le mercredi, sans avoir fait tous ses efforts pour appaître

quelque changement à ma situation. Quel parti avois-je à prendre, ma chère amie, avec un homme de ce caractère ?

Ces discours me réduisirent au silence. Mes reproches se tournoient sur moi-même. Tandis que me ferois effrayée de son audace. Tandis, portant les yeux sur l'avenir, je ne voyois que des sujets de désespoir & de consternation dans les plus favorables perspectives. L'abandonner où me jetèrent ces idées lui donna le cara-ctère de continuer d'un air encore plus sérieux.

À l'égard du reste, il espéroit que j'aurois la bonté de lui pardonner ; mais il ne pouvoit me dissimuler qu'il étoit affligé, infiniment affligé, répéta-t-il, en levant la voix, & changeant même de couleur, de se voir dans la nécessité d'observer que je regrettois de n'avoir pas connu le plaisir d'être la femme de *Salazar*, plutôt que de me voir en état de récompenser un homme qui, si je lui permissois de le dire, avoit souffert autant d'outrages pour moi que j'en avois essayés pour lui, qui avoit au moins mes vœux, & les mouvemens variables de ma plume (pardonner, mademoiselle, à toutes les heures du jour & de la nuit, pendant toutes sortes de temps, avec une satisfaction, une ar-

deur qui ne peut être inspirée que par la plus fidèle & la plus respectueuse passion.....) (Ce langage, chère *Miss*, avoit commencé à réveiller beaucoup mon attention) & cela, mademoiselle, dans quelle vue ? (Que mon impatience redouble ici !) dans la seule vue de vous délivrer d'une indigne oppression....

Monsieur, monsieur ! interrompis-je d'un air indigné... Il me coupe la parole ; souffrez que j'achève, très-chère *Clarisse* ! J'ai le cœur si plein, qu'il demande à se soulager.... Et, pour frot de mes adonctions, j'ose dire de mes services, il faut entendre de votre bouche, car vos termes retentissent encore à mes oreilles, & font bien plus de bruit dans mon cœur, que vous donneriez le monde entier le son de vos espérances dans votre oreille, pour être encore dans la maison d'un père cruel....

Par un mot contre mon père ! je ne le souffrirai jamais....

À quelque traitement que vous y souffrez résistez ! Allez, mademoiselle, vous pouvez la crédulité au-delà de votre vraisemblance, si vous vous imaginez que vous auriez été d'être la femme de *Salazar*. En puis-je, je vous ai poussé au sacrifice de votre devoir & de votre conscience ?



Quoi ! veut on voyer pas dans quelle contradiſtion votre vivacité vous jete ? La réſiſtance que vous avez oppoſée juſqu'à dernier moment à vos perſécuteurs, ne met-elle pas votre confiance à couvert de tous les reproches de cette nature ?

Il me ſemble, monsieur, que votre délicatſſe eſt extrême ſur les mots. C'eſt une exaſtation ſur modérée que celle qui s'écrite aux eſpérillons.

En eſſet, ma chere, j'ai perdu, depuis, que ce que j'aurois pu d'abord pour une véritable colère, ne venoit point de cette chaleur ſenfitive qu'il n'eſt pas toujours aisé de réprimer ; mais que c'étoit plutôt une colère de commande, à laquelle il ne lietoit la bride que pour m'innocenter.

Il reſte : Pardon, mademoiſelle, j'achève en deux mots. N'êtes-vous pas perſuadé vous-même que j'ai humilié ma vie pour vous délivrer de l'oppreſſion ? Cependant ma récompense, après tout, n'eſt-elle pas incertaine & précaire ? N'avez-vous pas vuigi (ſoit dans, mais ſurtout pour moi) que la tenue de mes eſpérances ſoit vacillante ? Ne voyez-ils-vous pas ſécher le pouvoir d'acquiescer mes ſoins, ou de les rejeter entièrement s'ils vous déplaiſent ?

Voyez, ma chere ! de vous obéir, ma condition n'a ſeu qu'à ſouffrir. Croyez-vous qu'à poſſible il dépende de moi de ſuivre votre conſeil, quand je traitois comme vous que mon intérêt m'oblige de ne pas diſſiper la caritative ?

Ei ne m'avez-vous pas même déclaré, continua-t-il, que vous renoncerez à moi pour jamais, ſi vos amis faiſoient dépendre votre réconciliation de cette condition cruelle ? Malgré de ſi rigoureuſes loix, j'ai le mérite de vous avoir ſauvé d'une odieuſe violence. Je ſai, mademoiſelle, & j'en ſuis ma gloire, quand je devrois être ſeuſ malheureux pour vous perdre,..... comme je n'obſerve que trop que ſes ſeis menacé, & par le chagrin où je vous voit, & ſurtout par la condition ſur laquelle vos parents peuvent inſiſter. Mais je répare que ma gloire eſt de vous avoir rendu maîtreſſe de vous-même. C'eſt dans cette qualité que j'implors humblement votre ſavoir, aux ſeuſ conditions ſeuſ lesſquelles j'en ai formé l'eſpérance ; & je vous demande pardon, avec la même humilité, de vous avoir fatigué par des explications qu'on eut d'aſſez bonne foi que le mien n'auroit pu renfermer ſans une extrême violence.

Le fier personnage avoit mis en genoux à terre, en prononçant la fin de son discours. Ah! lever-vous, monsieur, me hâta-t-il de lui dire. Si l'un des deux doit fléchir le genou, que ce soit celle qui vous a tant d'obligation. Cependant je vous demande en grâce de ne pas continuer sur le même ton. Vous avez pris sans doute beaucoup de peine en ma faveur; mais si vous m'avez fait plus de conseil que vous vous proposiez de récompenser aux dépens de mon devoir, je me serois efforcé de vous l'épargner. Quoique je ne perde à rien moins qu'à diminuer le mérite extraordinaire de vos services, vous me permettrez de vous dire que, si vous ne m'avez pas engagé, malgré moi, dans une correspondance où je me suis toujours flatté que chaque lettre seroit la dernière, & que je n'aurois pu continuer si je n'avois cru que vous aviez reçu de mes amis quelques lettres de plainte, il n'auroit jamais été question pour moi ni d'emprisonnement ni d'assurances violentes, & mon frère n'auroit pas eu de fondement sur lequel la mauvaise volonté pût s'élever.

Je suis fort désigné de croire que, si j'étois demeuré chez mon père, ma situation fût aussi désolée que vous vous

l'imaginez. Mon père m'aime au fond du cœur. Il ne me marquoit que la liberté de le voir, & celle de me faire entendre. Un dâli droit la moindre grâce que je me permettois de l'éprouver dont j'étois menacé.

Vous vantez votre mérite, monsieur. Qui, que le mérite fasse votre ambition. Si je me laissois toucher par d'autres motifs, au désavantage de *Sobieski* ou en votre faveur, je n'aurois que du mépris pour moi-même; & si d'avis par d'autres vous que vous vous considérez préférable au pauvre *Sobieski*, je n'aurois que du mépris pour vous.

Vous pouvez vous glorifier d'un mérite imaginaire, pour m'avoir fait quitter la maison de mon père; mais je vous le dis nettement, la cause de votre gloire fait ma honte. Faites-vous à mes yeux d'autres titres, que je puisse approuver; sans quoi vous n'aurez jamais pour moi le mérite que vous avez à vos propres yeux.

Mais, & redoublant ici à nos premiers pères, moi du moins, qui suis malheureusement chassé de mon paradis, vous avez recouru aux réminiscences. Ne me parlez plus de ce que vous avez souffert & de ce que vous avez mérité;

de tenter vos larmes, de tenter vos forces de zèle. Comptez qu'aussi long-temps que je vivrai, ces grands services feront présents à ma mémoire ; & que s'il m'est impossible de les récompenser, je serai toujours prêt à reconnaître l'obligation. Aujourd'hui, ce que je desirerois uniquement de vous, c'est de me laisser le soin de chercher quelque retraite qui me convienne. Prenez le carrosse pour vous rendre à Londres, ou dans tout autre lieu. Si je retombe dans le besoin de votre assistance ou de votre protection, je vous le ferai savoir, & je vous devrai de nouveaux remerciemens.

Il m'avoit écouté avec une attention qui le rendoit terrible. Vous vous échauffez, ma chère vie ! me dit-il enfin. Mais, en vérité, c'est sans sujet. Si j'avois des yeux indignes de mon amour, je n'aurois pas été tant d'honnêteté dans mes déclarations : & recommençant à regarder le ciel à témoin, il alloit s'étendre sur la sincérité de ses sentimens. Mais je l'arrêtai tout court : Je vous crois sincère, monsieur. Il seroit bien étrange que toutes ces protestations me fussent nécessaires pour prendre cette idée de vous (Ce langage parut le faire rentrer un peu en lui-même, & le rendre plus circospect). Si je croyois

qu'elles le fussent, je ne serois pas, je vous assure, assés ici près de vous, dans une bibliothèque publique ; quoique trompé, autant que j'en puis juger, par les méthodes qui m'y ont conduit, c'est-à-dire, monsieur, par des artifices dans le seul soupçon m'entre contre vous & contre moi-même. Mais c'est ce qu'il n'est pas venu d'approfondir. Apprenez-moi seulement, monsieur, (on lui faisoit une profonde révérence, car j'étois de fort mauvaise humeur) si votre dessein est de me quitter, ou si je ne suis sorti d'une prison que pour entrer dans une autre ?

Trompé, autant que vous en pouvez juger, par les méthodes qui vous ont conduit ici ! Que je vous apprenne, mademoiselle, si vous n'êtes sortie d'une prison que pour entrer dans une autre ! En vérité je ne serois pas de mon discernement. (Il avoit un effet l'air extrêmement mortifié, mais quelque chose de charmant dans les marques de cette surprise, vraie ou contrefaite). Est-il donc nécessaire que je réponde à des questions si cruelles ? Vous êtes maîtresse absolue de vous-même. Eh ! qui vous empêcheroit de l'être ? Au moment que vous serez dans un lieu de sûreté, je m'éloigne de vous. Je n'y mets qu'une condition ; per-

meurt que je vous supplie d'y consentir : c'est qu'il vous plaise, à présent que vous ne dépendez que de vous-même, de renouveler une promesse que vous avez déjà faite volontairement, volontairement, sans qu'il me parût pas la présomption de vous la demander; mais, puisque je ne suis pas capable d'abuser de votre bonté, je ne dois pas perdre non plus les avantages qu'il vous a plu de m'accorder. Cette promesse, mademoiselle, c'est que, dans quelque traité que vous puissiez entrer avec votre famille, vous ne serez jamais la femme d'un autre homme, tandis que je serai au monde & que je ne prendrai pas d'autre engagement; à moins que je ne sois assez méchant pour vous donner quelque véritable sujet de déplaire.

Je n'hésite pas, monsieur, à vous le confier, & dans les termes que vous m'avez dictés vous-même. De quelle manière souhaiitez-vous que je m'explique?

Je ne desiré, mademoiselle, que votre parole.

Et bien, monsieur! je vous la donne. Là-dessus, il eut le hardiesse (j'étois en son pouvoir, ma chère) de me dérober un baiser, qu'il remena le lieu de ma promesse. Son mouvement fit si

prompt, que je ne pus l'éviter. Il y auroit eu de l'effusion à marquer beaucoup de colore. Cependant je ne pouvois être sans chagrin, en considérant à quoi venoit libéré pourroit conduire un esprit si audacieux & si entreprenant. Il dut s'appercevoir que j'étois peu satisfaite. Mais, passant, d'un air qui lui est propre, sur tout ce qui étoit capable de le troubler, c'est assez, c'est assez, très-chère Clarisse! Je vous conjure seulement de bannir cette sorte d'inquiétude, qui est un tourment cruel pour un amour aussi tendre que le mien. Toute l'occupation de ma vie sera de mériter votre amour, & de vous rendre la plus heureuse femme du monde, comme je serai le plus heureux de tous les hommes.

Je le quittai, pour vous écrire ma lettre précédente. Mais je n'eus, comme je vous l'ai marqué, de l'avoir par un de ses gens. La maîtresse de l'hôtelierie me procura un messager, qui devoit porter ce qu'il recevroit de vous, à madame Geome, concierge de milord M... dans son château de Hemfordshire. La crainte d'être pourfaisit vous obligant de partir le lendemain à la pointe de jour, c'étoit entre nous qu'il voulut prendre, dans le dessein de changer le carrosse de

son oncle, pour une chaise à deux chevaux, qu'il avoit laissée dans ce lieu, & qui étoit moins propre à faire découvrir notre marche.

Je jetai les yeux sur le fond de mes richesses, & je ne trouvai dans ma bourse que sept guinées & quelques moisies. Le reste de mon trésor étoit en cinquante guinées, qui sont cinq de plus que je ne croyois posséder, lorsque ma sœur m'a reproché l'usage que je faisois de mon argent. Je les ai laissées dans mon tiroir, prévoyant peu que mon départ fût si proche.

Au fond, la situation où je suis ne me présente que des circonstances choquantes pour ma délicatesse. Sans autres, n'ayant point d'autres habits que ceux qui sont sur moi, & ne pouvant lui cacher que je vous faisois demander ceux que j'avois entre vos mains, je ne puis me dispenser de lui apprendre comment ce dépôt se trouve chez vous; de peur qu'il ne s'imagîne que je pensois de longue main à partir avec lui, & que j'avois déjà fait une partie de mes préparatifs. Il avoit souhaité ardemment, me répondit-il, pour l'intérêt de ma tranquillité, que votre mère m'eût accordé sa protection; & je crus remarquer, dans ce qu'il me dit ledessus, qu'il parloit de bonne foi.

Compte, chère mère, qu'il y a quantité de peines bienfaisantes auxquelles une jeune personne est forcée de recourir, lorsqu'elle est réduite à solliciter un homme dans cette familiarité intime auprès d'elle. Il me semble que je pourrois donner à présent vingt raisons, plus fortes que je ne vous en ai jamais apporté, pour prouver qu'une femme un peu délicate ne doit regarder qu'avec horreur tout ce qui est capable de la conduire au précipice dans lequel on m'a fait tomber, & que l'homme qui l'y pousse doit passer à ses yeux pour le plus vil & le plus méprisable des séducteurs.

Le lendemain, mardi, avant cinq heures du matin, une fille de l'hôtelier vint m'avertir que mon frère m'attendoit dans la salle d'en-bas, & que le déjeuner étoit prêt. Je descendis, le cœur aussi chargé que les yeux. Il me fit, devant l'hôtelier, quantité de remerciemens & de sollicitations sur ma diligence, qui marquoit, me dit-il, moins de répugnance à continuer notre voyage. Il avoit eu l'attention, que je n'avois pas eue moi-même ( car à quoi pouvoit-il me servir d'en avoir alors, après en avoir marqué lorsqu'elle m'étoit nécessaire ) de m'a-

choir un chapeau de velours & un manteau fort riche, sans m'en avoir avertie. Il étoit en droit, me dit-il devant l'hôtel & les filles, de se récompenser de ses soins, & d'embrasser les aimables sœurs, quoiqu'un peu chagrin. Le même personnage prit sa récompense, & se vanta de m'avoir eue une larme; en m'assurant du même ton, que je n'avois rien à redouter de mes pères, qui m'aimoient avec une tendresse extrême. Quel moyen d'être reconnaissant, ma chère, pour un homme de cette espèce?

Aussitôt que nous fûmes en marche, il me demanda si j'avois quelque récompense pour le château de milord M... dans Hertfordshire? Milord, me dit-il, étoit dans la terre de Berk. Je lui répondis que mon penchant ne me portoit point à paraître sùr dans la famille; que ce seroit marquer une défiance ouverte de la mienne; que j'étois déterminé à prendre un logement particulier, & que je le priois de se tenir dans l'éloignement, du moins pour attendre ce que mes amis auroient pensé de ma fuite. Dans ces circonstances, ajoutai-je, je me flatois peu d'une prompte réconciliation; mais s'ils apprennoient que je me fusse joint sous la protection, ou, ce qu'ils

regarderoient du même oeil, tout celle de la famille, il falloit renoncer à toute espérance.

Il me jura qu'il se gouverneroit entièrement par mes inclinations. Cependant Londres lui paroissoit toujours facile qui me convendroit le mieux, il me représenta que, si j'y étois une fois tranquille, dans un logement de mon goût, il pourroit se retirer au château de M... Mais lorsque j'eus déclaré que je n'avois aucun penchant pour Londres, il cessa de me presser.

Il me proposa, & j'y consentis, de descendre dans une bibliothèque voisine de *Medley*; c'est le nom du château de son oncle dans Hertfordshire. J'eus la liberté d'y être deux heures à moi-même, & je les employai à vous écrire, pour continuer le récit que j'avois commencé à *Saint-Albans*. J'écrivis aussi à ma sœur, dans le double but d'informer ma famille que j'étois en bonne santé! Soit qu'elle y prisme intérêt ou non, & de lui demander mes habits, quelques livres que je lui nomme, & les cinquante guinées que j'ai laissées dans mon tiroir. M. Lovelace, à qui je ne déguisai pas le sujet de ma seconde lettre, me demanda si j'avois pensé à marquer une adresse à ma sœur.

Non assurément, lui répondis-je; j'ignore encore . . . . Je l'ignore de même, interrompit-il, & c'est le hasard qui m'y a fait penser (la bonne amie, si je l'en voudrois croire!) Mais, mademoiselle, je vous dirai comment on peut s'y prendre. Si vous êtes absolument déterminée contre le séjour de Londres, il ne laisse pas d'être à propos que votre famille vous y croie, parce qu'alors elle perdra l'espérance de vous marier. Marquez à votre frere qu'on peut adresser ce qui sera destiné pour vous à M. Osgood, place de Soho. C'est un homme de bonne réputation, à qui vos amis ne feront pas difficulté de confier vos effets; & cette voie est très-propre à les amuser.

Les amuser, ma chère! amuser qui? mon pere, mes oncles! Mais c'est un mal nécessaire. Vous voyez qu'il a des expédients tout prêts. N'ayant point d'objection à faire contre celui-ci, je n'ai pu balancer à m'y prêter. Mon inquiétude est de savoir quelle réponse je recevrai, ou si l'on daignera me faire une réponse. En attendant, c'est une consolation de penser que, de quelques dorées qu'elle puisse être remplie, & si-elle de la main de mon frere, elle ne seroit pas plus agréable que les derniers traitemens

que j'ai reçus de lui & de ma frere.

M. Lovelace s'abstint l'espace d'environ deux heures; & venant dans l'alcôve, son impatience lui fit envoyer trois ou quatre fois pour demander à me voir. Je lui fis répondre quatre de fois, que j'étois occupée, & pour la dernière, que je ne cesserois pas de l'être jusqu'à l'heure du dîner. Quel parti pris-il! celui de le faire avancer: je l'entendis, par intervalles, qui juroit de bonne grace contre le cuisinier & les domestiques.

C'est une suite de ses perfectiones. Je hasardai, en le rejoignant, de lui faire héris de cette liberté de langage. Je l'avois entendu jurer, au même moment, contre son valet de chambre, dont il étoit content d'ailleurs: c'est une triste perfection, lui dis-je en l'abordant, que celle de tenir une boutique.

Pas si triste, je m'imagine. Quoi! mademoiselle, croyez-vous qu'une profession où l'on mange & l'on boit aux dépens d'autrui, je parle des historiens un peu distingués, soit un état fort à plaindre?

Ce qui me le fait croire, c'est la nécessité où l'on s'y trouve de louer continuellement des gens de guerre, dont je me figure que la plupart sont des esclaves abandonnés. Bon Dieu! continuai-





tracé; que la maison étant éloignée d'un mille debourg voisin, il ne convenoit pas qu'il s'écartât si loin à cette distance de moi, dans la crainte de quelques accidens contre lesquels nous n'étions point encore rassurés; & que les chambres, néanmoins, se toucheroient de trop près pour lui permettre de s'y loger avec moi. Vous vous persuaderez facilement que ce langage me parut fort agréable dans la bouche.

Pendant cette marche, j'eus, dans la chaise, une longue conversation avec madame Genev. Ses réponses à toutes mes questions, furent libres & naturelles. Je lui trouvai un tout d'esprit sérieux qui me plut beaucoup. Par degrés, je la conduisis à quantité d'explications, dont une partie s'accorde avec le témoignage de l'impudent congédié, auquel mon frère s'étoit adressé; & j'en conclus que tous les domestiques ont à peu près la même opinion de M. Lovelace.

« Elle me dit qu'on feroit s'étoit un  
 » homme généreux; qu'il n'étoit pas allé  
 » de décider s'il étoit plus redouté que  
 » craint de toute la maison de milord  
 » M... Que ce seigneur avoit une en-  
 » tière affection pour lui; que les deux  
 » dames n'en avoient pas moins; que

« les deux cousins Montagu étoient  
 » deux jeunes personnes de meilleur  
 » naturel du monde. Son oncle & les tan-  
 » tes lui avoient proposé différentes parties,  
 » avant qu'il m'eût rendu des soins, &  
 » même depuis; parce qu'ils désapprou-  
 » voient de mon consentement & de ce-  
 » lui de ma famille. Mais elle l'avoit en-  
 » tendu répéter fort souvent qu'il ne pen-  
 » soit point à se marier, si ce n'étoit avec  
 » moi. Tous les proches avoient été fort  
 » choqués des mauvais traitemens qu'il  
 » avoit reçus des miens: cependant ils  
 » avoient tous jugé à-mir mon caractère;  
 » & loin de se retrouër pour me marier,  
 » ce, ils m'auroient préféré, sans un sou,  
 » à toutes les femmes du monde, dans  
 » l'opinion que jamais personne n'auroit  
 » tant d'affection sur son esprit. On ne  
 » pouvoit dire qu'il venoit que M. Lovelace ne  
 » fût un homme fort dissipé; mais c'étoit  
 » une maladie qui se guériroit d'elle-mê-  
 » me. Milord faisoit ses délices de la com-  
 » pagne de son revenu, lorsqu'il pouvoit  
 » se le procurer; ce qui n'empêchoit pas  
 » qu'il ne se querellât souvent; &  
 » s'étoit toujours l'enclie qui le voyoit  
 » forcé de prendre le parti de la souve-  
 » raine. Il avoit comme peur de lui-même.

« & confondroit-il à tous les volentés. »  
 « Cette bonne femme regardoit beaucoup  
 que son jeune maître; ( c'est ainsi qu'elle  
 le nommoit ) ne fit pas un meilleur usage  
 de ses talens. » Cependant, ma diu-e-  
 « avec de si belles qualités il ne faisoit  
 « pas délépiter de sa réformation. Un  
 « bonheur avensé seroit oublier le passé ;  
 « & tous ses proches en étoient si con-  
 « vaincus, qu'ils ne souhaitoient rien  
 « avec tant d'ardeur que de le voir marié. »

Ce portrait, quoique médiocrement fa-  
 vorable, vint mieux que tout ce que mon  
 frère dit de lui.

Les personnes qui étoient avec moi  
 firent plusieurs des gens d'honneur. La  
 femme est en bon état, & ne manque de  
 rien. Madame Sorbier, belle-sœur de  
 madame Grèce, est une veuve qui a deux  
 grands fils, sages & laborieux, entre les-  
 quels je vois une forte d'émulation pour  
 le bien commun ; & deux jeunes filles fort  
 modestes, qui sont traitées plus respec-  
 tueusement par leurs frères que je ne l'ai  
 été par le mien. Il me sembla que je pour-  
 rois m'arrêter ici plus long-temps que je ne  
 l'avois espéré à la première vue.

J'aurois dû vous dire plutôt que j'ai  
 reçu votre obligeante lettre avant que  
 d'arriver ici. Tout est charmant de la part

d'une amie si chère. Je conviens que mon  
 départ a dû vous causer beaucoup d'incon-  
 vénient, après la résolution à laquelle je  
 m'étois si fermement attachée. Vous avez  
 vu jusqu'à quel point j'en suis étonnée  
 moi-même.

Tous les complimens de M. Lovelace  
 ne me donnent pas meilleure opinion de  
 lui. Je mesure de l'esprit dans ses protesta-  
 tions. Il me dit de trop belles choses.  
 Il en dit de trop belles de moi. Il me sem-  
 ble que le respect sincère & la véritable  
 estime ne consistent pas dans le choix des  
 termes. Ce n'est point par des paroles  
 que les sentimens s'expriment. L'humble  
 silence, les regards timides, de l'embarras  
 même dans le ton de la voix, un appren-  
 dre plus que tout ce que *Staloff* dit  
 comme les *degraves* s'échappent d'une *in-  
 digne* *degraves*. Cet homme ne parle que  
 de transports & d'extases. Ce sont ceux de  
 ses maîtresses. Mais je suis trop, pour  
 ma confession, à quoi je dois véritablement  
 les attribuer : à son triomphe, ma chère ;  
 je le dis en un mot qui ne demande pas  
 d'être expliqué. En deffens d'être reconçu,  
 ce seroit tout à la fois bleffer ma vanité &  
 condamner ma folie.

Mais avois-je dû être alarmé par quel-  
 ques soupçons de postérité, fondés sur

une lettre de Joseph Léon. Que le changement des circonstances nous fait juger différemment d'une action! On la condamne, on la sanctionne, suivant l'utilité qu'on y trouve. Avec quel soin par conséquent ne devrais-je pas me former des principes solides, des distinctions entre le bien & le mal, qui soient indépendantes de l'incerté propre? J'ai traité de bassesse la corruption d'un domestique de mon père: aujourd'hui je ne suis pas éloigné de l'approuver indirectement, par la curiosité qui me fait demander sans cesse à M. Levalart ce qu'il apprend, par cette voie ou par d'autres, de la manière dont mon père ont peiné ma sœur. Elle doit sans doute leur pardonner concertée, dédaigne, artificieuse. Quel malheur pour moi! Dans la situation où je suis, au moins, puis-je leur donner de véritables éclaircissements!

Il me dit qu'ils sont vivement pénétrés, mais que jusqu'à présent ils ont fait éclaircir moins de douleur que de rage; qu'il a peine à se modérer, en apprenant les injures & les menaces que mon frère vomit contre lui. Vous jugez bien qu'en fait il me fait valoir sa patience.

Quelle satisfaction ne me fait je pas débiter, ma très-cherie amie, par cette impudence, & malheureuse suite! Je suis en

état, maintenant tout, de juger quelle différence il y a réellement entre ceux qui offensent & ceux qui sont offensés. Quelle douleur je ne pourrais pas ressentir du droit de dire qu'on me fait injustice, & que je n'en fais à personne; & quelle satisfaction marquer à la honte qu'ils me doivent, & que je suis fidèle à mes loix pour ceux à qui je dois du respect & de la reconnaissance?

Je suis une misérable, d'avoir pu me résoudre à voir mon frère! Quelque bonheur qui puisse m'arriver à présent, je me suis préparé une source de reproches pour le reste de ma vie.

Une autre inquiétude, qui ne me tourmente pas moins, c'est que chaque fois qu'il faut le revoir, je suis plus embarrassée que jamais de ce que je dois penser de lui. J'observe sa contenance. Je crois y découvrir des lignes extrêmement profondes. Il me semble que ses regards signifient plus qu'ils n'avoient accoutumés. Cependant ils ne font pas plus secrets, ni moins gaîs. Je ne suis pas véritablement ce qu'ils font; mais j'y trouve beaucoup plus de confiance qu' auparavant, quoiqu'il n'en ait jamais marqué.

Cependant je crois avoir pénétré l'énigme. Je le regarde à présent avec une sorte de crainte, parce que je conçois le

peuvôit que mon indiscretion lui a donné sur moi. Il peut se croire en droit de prendre des airs plus hauts, lorsqu'il me voit déposséder de ce qu'il y a d'important dans une personne accusée de le voir respecter, qui, servant délégalis son infirmité, se reconnoit vaincu, & comme soumis à son nouveau professeur.

Le porteur de cette lettre sera un portebulle de carton, qui ne peut faire naître aucun soupçon, parce qu'on est accoutumé à le voir tous les jours avec ses marchandises. Il est chargé de la remettre à M. Kneller, suivant l'adresse que vous me donnez. Si vous aviez appris quelque chose qui regarde mon père & ma mère, & l'état de leur santé, ou qui puisse me faire juger de la disposition de mes amis, vous auriez la bonté de m'en instruire en deux mots; de moins si vous pouvez être avertie que le voyage attend votre départ.

Je crains de vous demander si la lettre de mon père me fait paroître un peu moins coupable à vos yeux.

CL. HARLOWE.



L E T T R E X C V I .

M. LOWELAND, à M. BELFORD.

Mardi de Newcastle, le 11 Mars.

TU VOIS que j'adhère ma promesse, & que je ne te dissimule rien de ce qui s'est passé entre ma déesse & moi. Il est vrai que j'aurais un plus beau sujet m'occupé ma plume. *W. à la mode*, j'ai dû tenir de celle. Si j'en croyois toujours la *dame de mes espérances*, l'accès me seroit aussi difficile auprès d'elle, qu'au plus humble élève auprès d'un monarque de l'Orient. Il ne manqueroit donc que l'inclination, si je relâchois de sa confiance; mais pour amitié, & la fidèle compagnie que tu m'as tenue au *Capt. Blount*, me rendroient insupportable.

Je te quitte, toi & nos camarades; avec la ferme résolution, comme tu fais de vous rejoindre, si vous rendez-vous quelque encore; pour tout rendre sensible chez le sombre père des *Harlowes*, demander audience au tyran, lui porter mes plaintes de la liberté avec laquelle on attaque mon caractère; pour venir en

un mot, par des voies honteuses, de lui insinuer de meilleures idées, & le porter à traiter sa fille avec moins de barbarie, & moi-même avec un peu plus de civilité. Je n'ai dit les raisons qui m'avaient empêché de prendre la lettre de ma sœur. Je ne me trompois pas. J'y aurais trouvé un conseil sage; & le rendez-vous aurait manqué. A-t-elle pu croire qu'après avoir été une fois trompé, je n'indulgerois pas sur sa promesse; & que je ne trouverois pas le moyen de retener une femme dans mes filets, après avoir apprenu rare de foins à l'y enjager?

Aussitôt que j'arrivai verser le verrou du jardin, je me crus sûr d'elle. Ce mouvement me fit réfléchir. Mais lorsqu'il fut fait de l'apparition de ma chassante, qui m'envoia tout d'un coup d'un déluge de hennies, je marchai sur l'air, & je me regardai à peine comme un mortel. Je ne suis quequelque jour la description de ce spectacle, au moment qu'il s'effrit à mes yeux, & tel que j'en faisais le sujet de la mieux observer. Tu fais quel critique je fais, pour tout ce qui regarde l'agrément, la figure & l'ajustement des hommes. Cependant il y a dans celle-ci une élégance naturelle qui

surpasse tout ce qu'on peut se représenter. Elle croit et qu'elle pousse, plus qu'elle n'en est ornée. N'arrivât donc qu'une seule requête & de la personne & de la parole.

L'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, pour vain le verrou, ayant comme épuisé la hardiesse, un trouble charmant, qui succéda aussitôt, me fit remarquer que le feu naturel de ses yeux se tournoit en langueur. Je la vis trembler. Je jugeai que la force lui manquoit, pour soutenir les agitations d'un cœur qu'elle n'avoit jamais trouvé si difficile à gouverner. En effet, elle étoit prête à s'évanouir, & je fus obligé de la soutenir dans mes bras. Précieux moment! Que mon cœur, qui battoit si près du sien, partagea délicieusement une si douce émotion!

Son habillement n'avoit fait juger, au premier coup d'œil, qu'elle n'étoit pas disposée à partir, & qu'elle étoit venue dans l'intention de m'écouter encore une fois. Je ne balançai point à me servir de ses mains, que je serrai dans les miennes, pour la tenir doucement après moi. Ici commença une dispute, la plus vive que j'aie jamais eue avec une femme. Tu me plaisois, cher ami, si tu fai-

vous combiez cette aventure n'a coûté. Je peus, je conjurai. Je priai & je conjurai à genoux. Je ne fais si quelques larmes n'auront peus par à la suite. Non, non, non, que, sachant fort bien à qui j'avois à faire, mes vœux étoient priés pour toutes les supplications. Sans les prières que je n'ai communiées, il est sûr que j'aurais manqué mes entreprises; mais il ne l'est pas moins que, renouant à son secours & à celui de ses camarades, je serois entré dans le jardin, j'aurais accés par où la belle jusqu'au château; & qui fait quelle aventure été la suite?

Mon horrible agent entendit mon signal, quoique un peu plus tard que je ne l'eusse souhaité, & j'ouï fort habilement son rôle. Il vint, il vint, il vint! Fuyez, vite, vite, ma très-cher amie, m'écria-t-il en tirant mon épée d'un air redoutable, comme si j'avois été résolu d'en user une certaine; &, reprenant les autres merveilleuses, je le tenis si étroitement après moi, qu'à peine épuis-je-est-il prompt avec les clés de l'arcade, qu'il est avec l'archiduc de la crainte. Que voulez-vous de plus à le servir son monarque.

Je te ferai ce détail, la première fois que nous nous verrons. Tu jugeras de

mes peines, & de sa perversité. Tu te réjouiras avec moi de mon triomphe sur une femme si pénétrante & si réservée. Mais que disons de cette suite, de ce passage d'un amour à l'autre? Pour des ames qui en étoient résolu de ne pas quitter, pour servir un homme avec lequel on étoit résolu de ne pas partir. Tu ne te en pas, Bedford? dis-moi donc, comment-en tien de si comique? O bien! bien! charmante contradiction! Tiens, l'écrite de rien me peus. Je suis fort de servir ma phrase pour me tenir les échos. Il faut que je me lassasse, tandis que je suis dans l'arcade.

Ma foi! Bedford, je suis trompé si mes copies de valais ne me croient tout. P'en viens d'apprendre un qui a passé la nuit à son peus, pour venir avec qui je suis, au quelle main n'égale. L'infirmité n'a surpris dans un état de rien, & d'est venir en tant les-mêmes. Oh! l'aventure est trop plaisante, l'en veux être avouer. . . . Tu pourras te la représenter comme moi, tu seras fort d'en rien dire; & j'en ai une, tu n'as, que si nous sommes véritable, nous en tirons une heure content.

Mais, vous, charmante passion!

n'avez pas regret, je vous prie, aux petites règles par lesquelles vous soupçonnez que votre vigilance a pu se laisser surprendre. Prenez garde d'en excuser d'autres qui pourroient être plus dignes de vous. Si vous m'osiez à résolu votre chute, vous tomberiez. Quelle imagination, ma chère, de vouloir attendre, pour votre mariage, que vous soyez convaincue de ma réformation ! Ne craignez rien ; si tout ce qui peut arriver arrive, vous serez à vous-même de votre étoile plus que de vous-même. Mais, au pis aller, je vous ferai des conditions glorieuses. La prudence, la vigilance, qui défendent généralement la place, sortiront avec les honneurs de la guerre. Tout votre sexe & tout le mien conviendront, on approuvera mes flagitiums de votre conduite, qui jamais futurelle n'aura dû mieux défendre, ni faire plus noblement.

— Il me semble que je l'entends dire : quoi ? vouloir rabaisser une divinité de son ordre, à des termes indignes de ses perfections ? Il est impossible, *Lovelace*, que tu aies jamais eu dessein de fouler aux pieds tout de sermons & de prolixités scolastiques.

— C'est un dessein que je n'ai pas eu ; tu

as raison. Que je l'aie même soupçonné, mon cœur, le respect que j'ai pour elle, ne me permettoient pas de le dire. Mais ne croirois-tu pas mon aveu pour tout-à-fait d'extrême ? N'est-elle pas au pouvoir de son monarque ?

— Et serois-tu capable, *Lovelace*, d'abuser d'un pouvoir que tu dois...

— A quoi t'égare-t-on. Oseras-tu dire à son contentement ?

— Mais ce pouvoir, me diras-tu, je ne l'aurois pas, si elle ne s'étoit efforcé plus que tous les autres hommes. Ajoute que je n'aurois pas pu tout de peine pour l'obtenir, si je ne l'aurois aimé plus que toute autre femme. Jusque-là, *Bessie*, nos termes sont égaux. Si tu parles d'honneur, l'honneur ne doit-il pas être naturel ? Si l'est naturel, ne doit-il pas renfermer une naturelle confiance ? & quel degré de confiance puis-je me vanter d'avoir obtenu d'elle ? Tu fais tout le progrès de cette guerre ; car je ne puis lui donner un autre nom ; & je suis même fort éloigné de pouvoir la nommer une guerre d'amour. Des doutes, des défiances, des reproches de la part ; les plus aigres humiliations de la mienne ; obligé de prendre un air de réformation ; que tout, autant que vous êtes, vous

avec crainte de me voir adopter sérieusement. Toi-même, n'as-tu pas souvent observé qu'après s'être approché du jardin de son père à la distance d'un mille, & sans avoir eu l'occasion de la voir, je ne retournois pas de bonne grâce à nos plâtres ordinaires? Ne méritoit-elle pas d'en porter la peine? Révois un honnête homme à l'hypocrisie, quelle tyrannie insupportable!

D'ailleurs, tu fais fort bien que la fripponne n'a joué plus d'une fois, & qu'elle n'a pas fait serpeule de manquer à des rendez-vous promis. N'as-tu pas été témoin de la fureur que j'en ai ressentie? N'ai-je pas juré, dans mes emportemens, d'en tirer vengeance! & parjure pour parjure, s'il faut que j'en commette un en répondant à son attente ou en suivant mes inclinations, ne ferois-je pas en droit de dire comme Cromwell: « Il s'agit de la tête du roi ou de la mienne, & le choix est en mon pouvoir; puis-je s'écarter un moment? »

Ajoute encore que je crois apparemment, dans la circonstance & dans la même circonstance, qu'elle me soupçonnera de quelque mauvais dessein; & je serais flétri qu'une personne que j'aimais fût trompée dans ses attente.

Cependant, cher ami, qui pourroit parler sans remords à se rendre coupable de la moindre offense, contre une créature si noble & si subvite? Qui n'auroit pas pitié... Mais? d'autre part, si l'on se fût à moi, quoiqu'à la veille de se voir forcée de prendre un homme dont la seule concurrence est une disgrâce pour ma fierté! & d'une honte si chagrine, à peü près qu'elle a franchi le pas! Quel droit a-t-elle donc à ma pitié, sur-tout à une pitié dont son orgueil seroit inutilement blessé?

Mais je ne prends pas de consolation. Je veux voir à quel son inclination sera capable de la porter, & quel mouvement je recevrai aussi de la mienne. Il faut que le combat se fasse avec égalité d'avantages. Malheureusement pour moi, chaque occasion que j'ai de la voir me fait sentir que son pouvoir augmente, & que le mien s'affaiblit.

Cependant quelle folle peine créature, de vouloir attendre, pour m'accorder sa main, que je sois un homme réformé; & que ses implacables parents deviennent traitables, c'est-à-dire, qu'ils changent de nature!

Il est vrai que, lorsqu'elle m'a proposé, contre ses lois, elle ne pensoit guère



que, sans aucune condition, mes vœux la  
fermaient pour toute d'affection. C'est l'im-  
pression de cette chose performée, comme je  
te le raconterai dans un autre lieu. Quelle  
est la gloire, de l'avoir imposé sur la  
all ma gloire, de l'avoir imposé sur la  
vigilance & sur toutes les passions !  
J'en suis plus grand de la moitié, dans  
ma propre imagination. Je laisse tomber  
mes regards sur les autres hommes, du  
haut de ma grandeur & d'un air de supé-  
riorité facile ; ma vanité approche de  
l'extravagance. En un mot, toutes les  
facultés de mon âme sont noyées dans la  
joie. Lorsque je me mets au lit, je m'en-  
dorm en riant. Jervis, je chante à mon ré-  
veil. Cependant je ne saurois dire que j'aie  
rien en vue de fort proche ; & pourquoi ?  
parce qu'on ne me trouve point encore  
assez réformé.

Je t'ai dit dans le tiers, si tu n'en sou-  
viens, combien cette réflexion pourroit  
tourner au désavantage de la bulle, si je  
pourrois l'engager une fois à quitter la  
maison de son père, & si je me trouvois  
disposé à la tenir tout réformé & des-  
sais de la famille, & des peines inhu-  
manes que je l'accuse elle-même de m'a-  
voir causées. Elle ne s'imagine point que  
j'en aie tenu le compte ; & que, lorsque  
je me sentirai trop accablé en la faveur,

je n'ai qu'à jeter les yeux sur mon mé-  
rite, pour m'endormir avant qu'il sera  
convenable à mes vœux.

O charmant *Clarys* ! rappelle bien  
ton attention. Retranche tes airs hau-  
tains. Si tu n'es que de l'indifférence pour  
moi, je ne crois pas que ta sincérité puisse  
tenir lieu d'excuse. Je ne l'admirerai pas.  
Songe que tu es en mon pouvoir. Si tu  
m'aimes, ne crois pas non plus que les  
dégraisemens affectés de ton sang te puissent  
servir beaucoup, avec un cœur aussi fier  
& aussi jaloux que le mien. Souviens-toi  
d'ailleurs que tous les péchés de ta famille  
sont rassemblés sur ta tête.

Mais, *Bessford* ! lorsque je vais revoir  
ma déesse, lorsque je me reconnois  
sous les rayons brillans de ses yeux, qui  
deviennent toutes ses vapours, qui se  
fontent de l'incertitude de mes idées &  
de la confusion de mes tyranniques fan-  
tasmes ?

Quelles que puissent être mes vœux  
la pénétration m'oblige d'avancer d. *de*  
*suppe*. Rien ne doit manquer aux appa-  
rences. Elle sera ma femme, quand je le  
voudrai : c'est un pouvoir que je ne sou-  
rais perdre. Les premiers études, quoi-  
que les mêmes pour tous les jours gens  
qu'en met au college, sont distingués la

différence de leur génie, & découvre d'avance le jurisconsulte, le théologien, le médecin. Aussi la conduite de ma belle me fera décider si c'est en qualité de femme qu'elle doit m'appartenir. Je penserois au mariage, lorsque je serai résolu de me résigner. Il sera tenu alors pour l'un, dit la belle; moi, je dis pour l'autre.

Où s'égarer mon imagination ! C'est le monde est d'une situation, dans laquelle en vérité je ne suis à quoi m'arrêter.

Je te communiquerai mes vœux, à mesure qu'elles s'éclairciront pour moi-même. Je ne dirai de bonne foi le pour & le contre. Mais il me semble qu'étant si loin de mon sujet, il est trop tard aujourd'hui pour y revenir. Peut-être d'ici-jà sera ton jour ce que l'occasion pourra m'offrir ; & je trouverai, par intervalles, le moyen de t'envoyer mes lettres. Ne t'arreste pas à beaucoup d'exactitude & d'ordre dans mon style. Il te suffit d'y reconnoître ma volonté suprême, & le sens de ton chef.



— — — — —  
  
 — — — — —  
 LETTRE XCVII.

*Ms. Howe à miss Clarissa Harlowe.*

*Mardi 20 Juin, à 3 heures.*

**V**OTRE vœu, ma chère, ne me laisse rien à désirer. Vous êtes toujours une aimable qui ne s'occupe que de l'admiration & l'approbation au dégoût ; à l'art, au dessein même de diminuer ou d'exalter les fautes. Votre famille est la seule au monde qui soit capable d'avoir possédé une fille telle que vous & de telles excréments.

Mais je trouve de l'exces dans votre horreur pour ces indignes parents. Vous faites tomber sur vous le blâme, avec tout de tranquillité & si peu de ménagement ; que vos ennemis les plus cruels n'y pourroient rien ajouter. A présent que je suis informé de détail, je ne suis pas surpris qu'un homme si hardi, si entreprenant... Os vient m'interrompre.

Vous avez révisé avec plus de force & plus long-temps. Tentons encore une fois jalouse, qui veut savoir de quoi je suis occupé.

Votre ressentiment va trop loin contre vous-même. N'êtes-vous pas sans reproche dans le monde ? A l'égard de votre premier fiancé, qui est d'avoir répondu à ses lettres, vous êtes la seule qui pût veiller à la sûreté d'une famille telle que la vôtre, lorsque son frère s'étoit engagé si follement dans une querelle qui le mettoit lui-même en danger. Excepté votre mère, qu'on tiere à la chaîne, en nommeriez-vous un seul qui ait le sens commun ?

Pardonnez encore une fois, ma chère... j'entends arriver ce fléau mortel, votre oncle Antonin ; un petit après, le plus tard, & le plus dérélictif...

Il vient hier, d'un air bouffi, soufflant, d'agitant ; & jusqu'à l'arrivée de ma mère, il fit un quart d'heure à frapper du pied dans la salle. Elle étoit à sa toilette. Ces vœux sont aussi espérés que les vœux garçons. Pour tout au monde, elle ne voudroit pas les voir en déshabillé. Que peut signifier cette affoliation ?

Le motif qui amène M. Antonin Marlowe doit de l'exciter contre vous, & de vous dire devant elle une partie de la rage ou les jette votre frère. Vous en jugerez par l'événement. Le diable seroit vous lui entretenir ma mère à part. Je ne suis

point accoutumée à ces exceptions, dans toutes les visites qu'elle reçoit.

Elle s'informoit soigneusement, la clef tournée sur eux : son père l'un de l'autre ; car, en prenant la parole, je ne parlois que d'instinct, quoique les paroles fussent dans deux plumes de leur sujet.

La pensée me vint plus d'une fois de leur faire ouvrir la porte. Si j'avois pu composer sur ma modulation, j'aurois demandé pourquoi il ne m'étoit pas permis d'entrer. Mais je craignois qu'après en avoir obtenu la permission, je ne fusse capable d'oublier que la maison étoit à ma mère. J'aurois proposé sans doute de chasser ce vieux démon par les épaules. Vient dans la maison d'autrui, pour se livrer à son emportement ! pour accabler d'injures ma chère, mon infortunée amie ! & ma mère y pecher une longue attention ! Tous deux, apparemment pour se justifier ; l'un, d'avoir contribué au malheur de ma chère amie ; l'autre, de lui avoir refusé un asyle passager, qui auroit pu produire une réconciliation que son cœur venant lui faisoit désirer, & pour laquelle ma mère, avec l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous, devoit se faire un honneur d'employer la médiation ! Comment aurois-je considéré de la patience.

L'éducation, comme j'ai dit, m'apprit encore mieux qu'il avoit été le motif de ce mariage. Au lieu que le vœu majestueux fut fait, (vous devez me permettre tout, ma chère) les premières apparences, du côté de ma mère, furent un air de réserve, dans le goût des *Harbours*; qui, sur quelques petits traits de mon effacement, fut suivi d'une rigoureuse défiance d'entretenir le moindre commerce avec vous. Ce péché d'amour des explications qui ne furent pas des plus agréables. Je demandai à ma mère s'il m'étoit défendu de m'occuper de vous dans mes lettres; car, la nuit & le jour, ma chère, vous m'étes également présents.

Quand vos motifs n'auroient pas été tels que je les connois, l'esprit que cette défiance a produit sur moi me disposeroit à vous passer votre correspondance avec Lovelace. Mon amitié en est augmentée, s'il est possible; & je ne suis plus d'accord que j'aurois pour l'entretien de notre commerce. Mais je remarque dans mon cœur un motif encore plus louable. Je me croirois digne du dernier mépris, si j'étois capable d'abandonner dans sa disgrâce une amie telle que vous. Je meurois plutôt.... Aussi l'ai-je déclaré à ma mère. Je l'ai prié de ne pas m'observer dans

ma

mauxheures de retraite, & de ne pas croire que je partage son lit tous les jours, comme elle s'est accoutumée depuis quelques années à le désirer. Il vaudroit mieux, lui ai-je dit, emprunter le *Bury Harbors*, pour la faire valoir sur tous ces mérites.

M. Micham, qui vous honore de toutes ses forces, s'est assurément si ardemment en votre faveur, & sans ma participation, qu'il ne s'est pas acquis peu de devoirs sur ma reconnaissance.

Il n'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur tous les points, si je ne vous me mette en garde ouverte avec ma mère. Ce sont des agaceries continuelles, des répétitions qui ne cessent point, quoique j'y ai répondu vingt fois. Bon Dieu! quelle doit avoir été la vie de mon père! Mais je ne dois pas oublier à qui j'écris.

Si ce sage, toujours adif & malheureux, ce Lovelace, a pu pousser l'artifice.... Mais voici maman qui m'appelle. Oh! maman, oui; mais, de grâce, un instant, s'il vous plaît. Vous n'avez que des soupçons. Vous ne pouvez me demander que de vous avoir fait entendre. Oh! pour grande, je suis sûre de l'être. C'est en son que M. Amos *Harbors* vous a fait bien apprécier.... Dieu! quelle impatience!

Tome V.

G

Il faut absolument, ma chère, que je quitte le plaisir de vous entretenir.

Le chaste dialogue, que je viens d'avoir avec ma mère ! Il s'est reflété, je vous assure, de l'ordre impérieux que j'avois reçu de descendre. Mais vous savez une heure qui se reflète aussi de tant de sèches interruptions. Vous l'aurez ; c'est-à-dire, lorsque j'aurai moi-même l'occasion de vous l'envoyer. A présent que vous m'avez donné votre adresse, M. Harbent me trouvera des messagers. Cependant, s'il est malheureusement déçu, il doit s'attendre d'être traité à la Harbent, comme la trop patiente maîtresse.

*Scène, 13 d'après.*

Il m'arrive deux bonheurs à la fois ; celui de recevoir à ce moment la confirmation de votre récit, & celui de me trouver un peu moins obéie par mon Argus de mère.

Chère amie ! que je me représente vivement vos embarras ! une personne de votre délicatesse ! un homme de l'épave du vâle !

Votre lettre est un feu, ma chère,

avec tout son regard, toutes les complaisances, & tous les égards affectés pour vos ordres. Cependant son esprit, si grand en inventions, me le fait résister. Quelquefois je vous conseillerois volontiers de vous rendre chez miladi Lawrence. Mais je ne fais quel conseil vous donner. Je hasarderois mes idées, si votre principal dessein n'étoit pas de vous réconcilier avec vos proches. Cependant ils sont implacables, & je ne vois pour vous aucune espérance de leur côté. La visite de votre oncle à ma mère doit vous en convaincre. Si votre frère veut faire réponse, j'ai dit qu'elle vous en donnera des tristes confirmations.

Quel besoin aviez-vous de me demander si votre père rendoit votre conduite excusable à mes yeux ? Je vous ai déjà dit le jugement que j'en porte ; & je répute que tous vos chagrins & toutes les persécution confidées, je vous en croirois excusée de blâme ; plus excusée du moins qu'aucune jeune personne qui ait jamais fait la même démarche.

Mais faites réflexion, chère amie, qu'il y auroit de l'impudence à vous en accuser. Cette démarche n'est pas de vous. Possible d'un côté, peut-être trompée de l'autre.... Qu'on me nomme sur la terre

une personne de votre âge, qui, dans les circonstances où je vous ai vu, ait osé lui si long-temps, d'un côté contre la violence, & de l'autre contre la sédition ; je lui pardonne tout le reste.

Vous jugez avec raison que toutes vos connoissances ne s'entrevoient que de vous. Quelques-uns allèguent, à la vérité, contre vous, les admirables distinctions de votre caractère ; mais personne n'ose & ne peut excuser votre père & vos oncles. Tout le monde paroît informé des motifs de votre fureur & de votre foy. On ne doute pas que le but de leurs véritables attaques n'ait été de vous engager dans quelque résolution extrême, quelque avec peu d'espérance de succès.

Il faut remarquer, si vous restiez en place, réflexion suspendue en reprenant plus de force, & que vos amables parents, vos talens extraordinaires, vous seroient mis au-dessus de tous leurs vœux. Aujourd'hui, j'apprends qu'ils jouissent de leur paisibilité.

Votre père est féroce, & ne parle que de violence. C'est contre lui-même assurément qu'il devoit tourner la rage. Tout votre famille vous accable de l'aveu joint avec un profond ardeur, & paroît supposer que vous n'êtes occupé

qu'à peñser qu'à vous applaudir du succès.

Ils affectent de publier vous, que l'épreuve du mercredi devoit être la dernière.

Votre mère avoit qu'on auroit pris avantage de votre faiblesse, si vous vous étiez rendu ; mais elle prétend que, si vous étiez demeuré inflexible, on auroit abandonné le plan, & reçu l'offre que vous faites de renoncer à *Devot*. S'y fit qui vaudra. Ils ne baillent pas de courtoisie que le ministre devoit être présent ; que M. Selwyn se feroit tous à deux pas, prêt à recevoir le fruit de ses services ; & que votre père auroit commencé par l'essai de son autorité, pour vous faire signer les articles ; au lieu d'inventions romanesques qui me paroissent fort de la tête inflexible de votre frère. Il y a beaucoup d'apparence que, s'il étoit indigne capable, lui & *Bella*, de se priver à votre réconciliation, c'est été par votre voie que celle dont ils avoient fait si long-temps leur étude.

À l'égard de leurs premiers reproches, lorsqu'ils eurent reçu la nouvelle de votre fuite, vous vous les imaginez mieux que je ne puis vous les représenter. Il paroît que votre tante *Mary* fut la

première qui se rendit au cabinet de verdure, pour vous apprendre que la visite de votre chambre doit finir. Bientôt la lui vit immédiatement ; & ne vous y trouvant point, elle prit vers la cascade, où vous aviez fait entendre que vous aviez dessein d'aller. En retournant du côté de la porte, elle rencontra un domestique (on se le nomme point, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que c'étoit Joseph Léman), qui venoit en courant vers le château, armé d'un grand pieu, & comme hors d'haleine. Il leur dit qu'il avoit poursuivi long-tems M. Lovelace, & qu'il vous avoit vu partir avec lui.

Si ce domestique n'étoit autre que Léman, & s'il avoit été chargé du double emploi de les tromper, & de vous tromper vous-même, quelle idée feroit-il prendre du misérable avec qui vous don't Fuyez, ma chère, si ce soupçon est confirmé pour vous ; hâtez-vous de fuir, n'importe où, n'importe avec qui : ou, si vous ne pouvez fuir, mariez-vous.

Il est clair que, lorsque votre tante & tous vos amis racontent l'histoire, vous êtes déjà fort éloignée. Cependant ils s'assembleront tous, ils courront vers la porte du jardin ; & quelques-uns, sans s'arrêter, jusqu'aux traces du carrosse. Ils

se firent raconter, dans le lieu même, toutes les circonstances de votre départ. Alors il s'éleva une lamentation générale, accompagnée de reproches mutuels, & de toutes les expressions de la douleur & de la rage, suivant les caractères & le fond des sentimens. Enfin ils revinrent comme des fous, aussi qu'ils étoient partis.

Votre frère demanda d'abord à des chevaux & des gens armés pour vous poursuivre. Solmes & votre oncle Atkinson devoient être de la partie. Mais votre mère & madame Morrey combattirent ce dessein, dans la crainte d'ajouter mal sur mal, & persuadèrent que Lovelace n'auroit pas manqué de prendre des mesures pour la fusion de son entreprise ; sur-tout lorsque le domestique en déclara qu'il vous avoit vu fuir avec lui de votre propre force, & qu'à peu de distance le carrosse étoit environné de cavaliers bien armés.

J'ai eu l'obligation de l'absence de ma tante à ses soupçons. Elle s'est défilée que les Knalls prenoient la main à notre correspondance ; & sur le champ elle s'est déterminée à leur rendre une visite. Vous voyez qu'elle entreprend bien des choses à la fois. Ils lui ont promis de ne plus

recevoit aucune lettre de vous, sans sa participation.

Mais Mlle. de M. a mis dans vos intérêts un laboureur nommé *Filoteur*, assez voisin de notre maison, qui vous rendra plus fidèlement le même service. C'est là que vous adresserez désormais vos lettres, sous enveloppe : *A M. Jean Sébros* ; Mlle. de M. se chargera lui-même de les prendre, & d'y porter les miennes. Je lui souvenis des armes contre moi, en lui donnant l'occasion de me rendre un si grand service. Il en parloit déjà fier. Qui sait s'il n'en prendra pas droit de se donner licence d'autres siens ! Il seroit même de considérer qu'une faveur à laquelle il aspirait depuis long-temps, le met dans une situation fort délicate. Qu'il y prenne garde. Celui qui a le pouvoir d'obliger, peut déobliger aussi. Mais il est heureux pour certains gens de n'avoir pas même le pouvoir d'offenser.

Je prendrai patience quelques jours, si je le puis, pour voir si vous des mouvements de ma mère s'appaiseront d'eux-mêmes ; mais je vous jure que je ne son filrai pas toujours le manège dont je suis traité. Je suis quelquefois tenté de croire que son dessein est de me charger volontairement, pour me faire travailler

plaisir un mari. Si j'en étois sûr, & si je venois à découvrir qu'*Albion* fût dans le complot, pour s'en faire un mérite auprès de moi, je ne le verraï de ma vie.

De quelque côté que je soupçonne le votre, plus au ciel que vous soyez marrié ! c'est à dire, un état de les braver tous, & de ne pas vous voir réduits à vous cacher ou à changer continuellement de retraite. Je vous conjure de ne pas manquer la première occasion qui pourra s'offrir honnêtement.

Voici les importunités de ma mère qui recommencent.

Mais vous sentez vous d'un air assez froid, je vous assure. Je lui conseille de ne pas prendre long-temps avec moi ce air d'*Harbon*. Je ne le souffrirai pas.

Que j'ai de choses à vous écrire ! A peine suis-je par où commencer. J'ai la tête si pleine, que mon esprit semble ronder sur une de sapes. Cependant j'ai pris le parti, pour des Har, de me retirer dans un coin de jardin. Quelle ciel ait pitié de ces misis ! S'imaginez-elles que c'est par leurs soupçons, par leur vigilance & leur mauvaise humeur, qu'elles empêchent une fille d'écrire,



ou de faire ce qu'elle s'est mis dans la tête? Elles réussiraient bien mieux par la confiance. Une ame généreuse seroit incapable d'en abuser.

Le rôle que vous avez à soutenir avec votre Lovelace, me paroît extrêmement délicat. Il n'a rien de ce qu'un chemin ouvert devant lui. Mais je vous plains! Vous pouvez tirer parti de l'état où vous êtes; cependant j'en conçois toutes les difficultés. Si vous ne vous êtes point appesantis qu'il soit capable d'abuser de votre confiance, je suis d'avis que vous deviez le rendre du moins de lui en accordant un peu.

Si vous n'êtes pas disposée à prendre fière le parti du mariage, j'approuve la résolution de vous lier dans quelque lieu qui soit bon de son ancienne. Tant mieux encore, s'il peut ignorer où vous êtes. Cependant je suis persuadée que, sans la crainte que vos parents ont de lui, ils n'auroient pas plutôt découvert votre retraite, qu'ils vous feroient venir de nouveau sous le joug.

Je crois qu'à toutes sortes de prix vous devez céder de vos excursions insouciantes, qu'ils vous mettent en possession de votre héritage? Dans l'intervalle, j'ai fait venir quelques-uns à vous offrir. Et les n'êtes

attend que vos oncles. Il me sera facile de vous en procurer davantage, avant qu'elles soient employées. Ne craignez pas de tirer un schelling de votre famille, s'il ne leur est attaché. Parfois ils, comme ils font, que vous êtes partie volontairement, ils paroissent surpris, & tout à la fois fort fâchés, que vous ayez laissé derrière vous vos bijoux & votre argent, & que vous n'ayiez pas pris de meilleures mesures pour vos habits. Concluez-en qu'ils répondront mal à votre demande.

Vous avez raison de croire que ceux qui ne font pas aussi bien instruits que moi, doivent être embarrassés à juger de votre suite. Ils ne doivent point d'autre soin à votre départ. Et dans quel lieu, ma chère, pourroit-il être pris un peu favorablement pour vous? Dire que votre intention n'aît pas été de partir, lorsque vous vous êtes mise à le rendre; vous; qui se le persuadera jamais? Dire qu'un esprit aussi ferme que le vôtre ait été persuadé contre ses propres lumières, au moment de l'entrevoir, quelle apparence de vérité? Dire que vous ayez été trompée, forcée par la ruse; le dire; & trouver de la disposition à le croire; comment cette excuse s'accordera-t-elle

avec votre réputation ? Et demeurer avec lui, sans être marié ; avec un homme d'un caractère si connu ; oh entendez ne conduis-elle pas la confusion du public ? Mon impatience est extrême de savoir quel tour vous avez donné à tout cela dans la lettre que vous voulez d'écrire pour vos habits.

Au lieu de lui faire à votre demande, vous pouvez compter, je le répète, qu'ils s'efforceroient, dans leur dépit, de vous causer tous les chagrins & toutes les mortifications qu'ils pourroient s'imaginer. Ainsi ne faites pas difficulté d'accepter le secours que je vous offre. Que ferez-vous avec sept grains ? Je trouverai aussi le moyen de vous envoyer quelques-uns de mes habits, & du linge pour les nécessités présentes. Je me flatte, ma très-cher *Monsieur Harlowe*, que vous ne remettrez pas votre *Ancêtre Blaise* sur le pied de *Louisa*, en refusant d'accepter mes offres. Si vous ne m'obligez pas dans cette occasion, je serai porté à croire que vous aimez mieux lui être redevable qu'à moi ; & j'aurai de Tembarras à conseiller ce sentiment avec votre délicatesse sur d'autres points.

Informez-moi soigneusement de tout ce qui se passera entre vous & lui. Mes am-

our continuels, quoique foulés par l'opinion que j'ai de votre prudence, me font souhaiter qu'il ne manque rien au détail. S'il arrivoit quelques chose que vous crussiez pourroit me dire de bouche, ne faites pas difficulté de me l'écrire, quelque répugnance que vous ayez à le confier au papier. Outre la confiance que vous devez avoir aux mesures de *M. Mickenar*, pour la sûreté de vos lettres, songez qu'un Epistolateur sage mieux se combat que celui qui est dans la ruse. Les grandes affaires, comme les perfidies d'importance, vont rarement seules ; & leur course fait quelquefois leur grandeur, c'est-à-dire, qu'elles sont accompagnées d'une multitude de petites causes & de peus incidents, qui peuvent devenir considérables par leurs suites.

Tout considéré, je ne crois pas qu'il vous soit libre à présent de vous défaire de lui quand vous le souhaiteriez. Je me ferois de vous l'avoir prêté. Je répète donc qu'à votre place, je voudrois le rendre au moins de lui accorder un peu de confiance. Vous le pouvez, aussi longtemps qu'il ne lui échappera rien contre le débauché. De la délicatesse dont vous êtes, tout ce qui sera capable de le rom-

dre indigne de votre confiance ne peut le dérober à vos observations.

S'il en faut croire votre oncle Adrien, qui s'en est ouvert à ma mère, vos parents s'attendent que vous vous jetterez sous la protection de saint Léonard, & qu'elle offrira la médiation pour vous. Mais ils pressentent que leur réclamation est de former l'oreille à votre proposition d'accoutumement qui viendra de votre part. Ils pourroient ajouter, & de votre mère; car je suis sûr que votre force & votre force ne leur laisseront pas le temps de se refroidir, de moins jusqu'à ce que vos oncles, & peut-être votre père même, aient fait des dispositions qui les satisfassent.

Comme cette lettre doit vous apprendre le changement de ma première adresse, je vous l'envoie par un ami de M. Moleux, sur la fidélité duquel vous pourrez vous reposer. Il a quelques affaires dans le voisinage de madame de Longueville. Il connaît même cette femme; & son dessein étant de revenir ce soir, il apportera ce que vous aurez de prêt, ou ce que le temps vous permettra de m'écrire. Je n'ai pas jugé à propos d'employer, cette fois, aucun des gens de M. Moleux. Chaque moment peut de-

venir fort important pour vous, & vous jeter dans la nécessité de changer vos dessein & votre situation.

Pensé, du lieu où je suis allée, ma mère qui appelle amour d'elle, & qui met tout le monde en mouvement. Elle va sans doute me demander bientôt où j'étais, & quel emploi j'ai fait de mon temps. Adieu, ma chère. Que le ciel veuille à votre conservation! & du côté de Monsieur comme de celui des sentiments, puisse-t-il vous rendre sans niche aux embrassemens de votre fille amie!

ANNE HOWE.

LETTRE XCVIII.

M<sup>lle</sup> CLARISSE MARLOWE, à M<sup>lle</sup> HOWE.

Le 12, 13 Mars, après midi.

JE NE VOUS cacherais pas, ma très-chère & très-obligée amie, que je me rapproche, avec une double curiosité, cette nouvelle intelligence entre votre mère & vous, à laquelle j'ai le malheur de donner occasion. Hélas! combien d'infortunes n'ai-je faites à la suite!

Si je n'avois pour ma consolation le témoignage de mon cœur, & la pensée que ma faute ne vient pas d'une coupable pécuniation, je me regarderois comme la plus misérable de toutes les femmes. Avec cette satisfaction même, que je suis rigoureusement punie, par la perte de ma réputation, qui m'est plus précieuse que la vie ! & par les cruelles incertitudes qui, ne cessant point de combatre mes espérances, déchirent mon ame, & la remplissent de trouble & d'affliction !

Il me semble, ma chère amie, que vous devez obéir à votre mère, & rompre tout commerce avec une si malheureuse créature. Prenez-y garde ; vous allez tomber dans le même désordre qui est la source de mon infortune. Elle a commencé par une correspondance déshonorée, que je me fais en lieu d'interrompre à mon gré. J'ai toujours pris plaisir à faire usage de ma plume ; & ce goût m'a peut-être aveuglé sur le danger. A la vérité j'avois auili des motifs qui me paroissoient louables ; & pendant quelque temps, j'étois autorisée par la permission & les instances même de tous mes proches.

Je me sens donc quelquefois peiné à discontinuer un commerce si cher, dans

la vue de rendre votre mère plus tranquille. Cependant quel mal pour-elle craint-elle d'une lettre, que nous nous écrivons par intervalles ! Lorsque les minutes ne seront complies que de l'aveu & du regret de mes tuteurs ; lorsque elle croira si bien votre prudence & votre discrétion ; enfin lorsque vous serez si éloignée de suivre mon malheureux exemple !

Je vous rends grâces de vos tendres offres. Soyez sûre qu'il n'y a personne au monde à qui je voudrussé avoir obligation plutôt qu'à vous. M. Lovelace seroit le dernier. Ne vous figurez donc pas que je pense à lui donner cette sorte de droit sur ma reconnaissance. Mais j'espère, malgré tout ce que vous m'écrivez, qu'en ne refusant pas de m'évoyer mes habits & la petite somme que j'ai laissée. Mes amis, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ne seroient point assez insensibles pour m'exposer à des embarras si vils. Peut-être ne se hâteront-ils pas de m'obliger ; mais quand ils me seroient attendus long-temps cette grâce, je ne suis point encore menacée de manquer. Je n'ai pas cru, comme vous le jugez bien, devoir dispenser avec M. Lovelace pour la dépense de voyage & des logements, jusqu'à ce que ma retraite fût

fiée. Mais je compte de mieux bientôt  
fin à cette espèce même d'obligation.

Il est vrai qu'après la visite que mon  
oncle a rendue à votre mère, pour l'exciter  
contre une niece qu'il a si tendrement  
aimé, je ne dois pas me flatter beau-  
coup d'une prompte réconciliation. Mais  
le devoir ne m'oblige-t-il pas de le tenter?  
Dois-je augmenter ma faute par des  
apparences de repentiment & d'obliga-  
tion? Leur colère doit leur passer juste,  
puisque'ils supposent ma suite précédente,  
& qu'on leur a persuadé que je suis ca-  
pable de m'en faire un triomphe avec  
l'objet de leur haine. Lorsque j'aurai fait  
tout ce qui dépend de moi, pour me ré-  
tablir dans leur affection, j'aurai moins  
de reproches à me faire à moi-même. Ces  
considérations me font balancer à suivre  
votre avis par rapport au mariage: sur-  
tout pendant que je vois M. *Laurance* si fi-  
dèle à toutes mes conditions qu'il appelle  
mes loix. D'ailleurs, les sermens de mes  
amis, que vous me représentez si déclarés  
contre la médisance de ma sœur, ne  
me disposent pas à chercher la protection  
de *Milord Laurance*. Je suis portée à me  
reposer uniquement sur M. *Morden*. En  
m'attachant dans un état respectable

d'indépendance, jusqu'à son retour d'Ita-  
lie, je me promets une heureuse fin par  
cette voie.

Cependant, si je ne puis engager  
M. *Laurance* à s'éloigner, quels termes  
de réconciliation proposer à mes amis?  
S'il me quitte, & qu'ils emploient la  
force pour le faire de moi, comme  
vous êtes persuadé qu'ils le feroient s'ils  
le craignoient moins, leurs plus sévères  
traitemens ne seroient-elles pas justifiés par  
ma suite? & tandis qu'il est avec moi,  
tandis que je le vois, comme vous l'ob-  
servez, sans être mariée, à quelle censure  
ne suis-je pas exposée? Quoi! pour sau-  
ver les malheureux suites de ma réputa-  
tion aux yeux du public, il faudra donc  
que j'observe les favorables dispositions de  
cette homme-là?

Je vous rendrai compte, aussi exacte-  
ment que vous le souhaitiez, de tout ce  
qui se passe entre nous. Jusqu'à présent  
je n'ai rien remarqué, dans sa conduite,  
qui mérité beaucoup de reproche. Cepen-  
dant je ne saurois dire que le respect qu'il  
me marque, soit un respect aisé, libre, natu-  
rel: quoiqu'il ne me soit pas plus facile  
d'expliquer ce qui lui manque, il y a tant

dours un fond d'arrogance & de présomption dans son caractère. Il n'est pas même aussi poli qu'on pourroit l'examiner de la naissance, de son éducation & de ses autres avantages. En un mot, ses manières sont celles d'un homme, qui a toujours été trop attentif à suivre la propre volonté, pour se faire une étude de s'accommoder à celle d'autrui.

Vous me conseillez de lui donner quelques marques de confiance, le serai toujours disposé à suivre vos avis, & à lui accorder ce qu'il méritera. Mais, trompée, comme je soupçonne de l'avoir été par moi-même, non seulement malgré mes résolutions, mais même contre mon penchant, dois-je m'attendre, ou peut-on espérer pour lui, que je le traite sûrement avec tout le complaisance que si je me reconnoissois obligé à son aise, pour m'avoir enlevé ? Ce seroit lui donner lieu de penser que j'ai été de dissimulation avant mon départ, ou que j'en ai été depuis.

Ah ! ma chère, je m'arracherois vos honnêtes lettres, lorsque, relisant l'article de votre lettre où vous parlez de ce fatal mercredi, que j'ai redoublé peut-être plus que je ne le devois, je confesse que j'ai été le jouet d'un vil artifice, & vraisemblablement par le ministère de

ce misérable Léman ! Quelle noirceur dans leur méchanceté ! & que cet odieux accident doit avoir été mérité à lottir ! Ne seroit-ce pas me trahir moi-même, que de marquer de vigilance avec un homme de ce caractère ? Cependant quelle vie pour un esprit aussi ouvert, aussi naturellement éloigné de soupçon, que le mien ?

Je dois les plus vifs remerciemens à M. Blackman, pour l'assistance obligée qu'il veut bien prêter à notre commerce. Il y a si peu d'apparence qu'il ait besoin de cette occasion pour augmenter ses progrès dans le cours de la fille, que je serois extrêmement fâchée qu'elle pût lui devenir visible dans l'esprit de la mère.

Je fais dans un état de dépendance & d'obligation. Ainsi je dois demeurer content de tout ce que je ne saurois empêcher. Que n'ai-je le pouvoir d'obliger ? Ce pouvoir auroit été si précieux pour moi ! Ce que je veux dire, ma chère, c'est que mon indiscrétion doit avoir diminué l'assurance que j'avois sur vous. Cependant, je ne veux pas m'abandonner moi-même, ni renoncer au droit que vous m'avez accordé, de vous dire ce que je pense de votre conduite sur les points que je ne saurois approuver.

Permettre donc que, malgré la rigueur de votre mère pour une infamie qui n'est pas coupable dans l'intention, je vous reproche, dans la conduite que vous tenez avec elle, une vivacité que je trouve excusable; sans parler, pour ceux fois, de la liberté excessive avec laquelle vous traitez indifféremment tous mes proches. Fen suis véritablement affligé. Si vous ne voulez pas, pour l'amour de vous-même, supprimer les plaintes & les termes d'impudence qui vous échappent à chaque ligne, faites-le, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Votre mère peut craindre que mon exemple, comme un dangereux voisin, ne soit capable de fermenter dans l'esprit de sa fille bien aînée; & cette crainte ne peut-elle pas lui inspirer une haine irréconciliable pour moi?

Je joins à ma lettre une copie de celle que j'ai écrite à ma sœur, & que vous finirez de lire. Observez que, sans demander formellement ma terre, & sans m'adresser à mes curateurs, je propose de m'y retirer. Avec quelle joie ne tiendrois-je pas ma promesse, si l'offre que je renouvelles étoit acceptée? Je m'imagine que, par quantité de raisons, vous jugerez, comme moi, qu'il ne convient

pas d'avouer que j'ai été entraîné contre mon inclination.

CL. HARLOWE.

LETTRE XCIX.

Amis ANABELLE HARLOWE,

A Sion-House, mardi, 11 d'Avril.

MA CHÈRE SŒUR,

Je ne disconvieudrai pas que ma suite n'ait toutes les apparences d'une action indifférente & contraire au devoir. Elle me paroitroit excusable à moi-même, si j'avois été traité avec moins de rigueur, & si je n'avois eu de trop fortes raisons de me croire sacrifié à un homme dont je ne pouvois soutenir l'idée. Mais ce qui est fait n'est plus en mon pouvoir. Peut-être souhaiterois-je d'avoir pris plus de confiance aux instances de mon père & de mes oncles, sans autre motif néanmoins que mon respect même pour eux. Aussi suis-je disposé à recourir, si l'on me permet de m'attacher dans ma ménagerie; & je me soumetts à toutes les conditions que j'ai déjà proposées.

Dans une occasion si décisive, je demande au ciel de vous inspirer pour moi les sentimens d'une saine & d'une vraie réputation, qui, malgré la démanche où je me suis engagé, me sera toujours plus chère que ma vie, est capable de me servir en mieux. Un peu de dégoût peut encore le rétablir, & faire passer nos disgrâces domestiques pour une méconnoissance passagère. Autrement, je n'envoie pour moi qu'une tache durable, qui mettra le corde à toutes les rigueurs qu'on m'a fait essuyer.

Ainsi, par considération pour vous-même & pour mon frere, qui m'avez poussé dans le précipice; par considération pour toute la famille; n'aggravez point ma faute, si vous jugez, en vous rappelant le passé, que mon départ mérité ce nom; & n'exposez point à des reproches sans cesse une faute qui ne cessera jamais d'être avec affliction, votre, &c.

CL. HARLOWE.

P. S. On me seroit une très-grande faveur, de m'envoyer promptement mes habits, avec cinquante guinées qu'on trouvera dans un tiroir dont je joins ici la clef. Je vous prie de m'envoyer aussi mes livres

livres de morale, & quelques mélanges, qui sont dans la seconde table de ma petite bibliothèque. On y ajoutera mes diamans, si l'on juge à propos de m'accorder cette grace. L'adresse, sous mon nom, chez M. Offord, place de Fobé, à Londres.

LETTRE C.

M. LOVEACE à M. BELFORD.

*MONSIEUR* Lovelace, pour continuer le récit qu'il a commencé dans sa dernière lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui, dans le voyage de dans les Ardennes, jusqu'à leur arrivée chez madame Soeringe. Mais, comme ce détail n'ajoute rien à celui de miss Clarisse, l'auteur enghie à retrancher, ce qui auroit air de répétition, & s'a contenté que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainsi, en descendant le bonté au soir de l'Ardennes de Saint-Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblerent autour de nous, sembloient marquer, par

Tome F. H



leur visage allongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante & de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait humer les chevaux & fuir les valets, l'observai leur curiosité & l'embaras de ma défile. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion; &, excitant ses mains assez bruscquement, elle se hâta d'entrer dans l'hôtellerie.

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami. Fais des métamorphoses. Sur le champ, je la transformai aux yeux de Phébé, en une petite sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois, malgré elle & par surprise, de la maison d'un parent, où elle avoit passé l'hiver, pour l'empêcher de se marier à un damnable lieutenant (j'approche toujours de la vérité avant que je parle) que son père, sa mère, sa sœur aînée, & tous ses chers oncles, ses tantes & ses cousins, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur de ma belle, son dépit contre moi, s'il devoit encore, & son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage; sans compter que c'étoit lui

donner fort à propos, une juste assistance de mes vœux bien scabls.

\*\*\*\*\*

*Sur le dépit qu'il eut avec elle, particulièrement d'occuper du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir parjuré au serment de son devoir & de sa conjonction, il écrit:*

Elle ajouta quantité de choses, encore plus méprisables. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je glissai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre; & m'aperçus tout que l'hémisphère ne suffisoit pas, j'élevai la voix, & je lui brillai dans mes yeux un air de colère, dont l'espérance de tirer avantage de ce peu d'ouïe poltronnerie qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit leurre que d'une affection), & qui avoit peut-être servi, plus que tout le reste, à me faire triompher de cette fièvre haineuse.

Cependant elle n'en parut pas inquiétée. Je la vis même elle-même à s'emparer beaucoup, comme si ma réponse n'eût servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux malins avec une femme sur des affaires de cette nature, quelques résolutions qu'elle fasse, il avoit peu d'habituer, s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se vassant-elle trop rigoureuse

quelque expédition hardie ? il en fera quatre pour deux ou trois autres hardies, qu'il doit prononcer avec la même fermeté ; faut à les adoucir ensuite par des interpellations favorables.

*A l'accession de la répugnance qu'elle prétendait avoir au d'abord à lui écrire, voici ses réflexions.*

« *Un conviens, ma prétense ; & vous deviez sçavoir que j'ai eu des difficultés insurmontables à combattre. Mais vous pouvez souhaiter quelques jours de ne vous en être pas vanité ; & peut-être repentir-je-vous aussi tant de j'en dédaigner ; tels que de m'avoir assuré « qu'on n'est point « en ma faveur que vous rejeter *Soborn* ; « que ma gloire, si je m'en fais une de « vous être aimée ; accorde à votre « bonte ; que j'ai plus de mérite à mes « propres yeux qu'aux vôtres en à ceux « de tout autre [ quel fut le surnom de moi, « *Belford* ? ] ; que vous souhaiter de « vous résoudre dans la maison de votre « père, quelles qu'en puissent être les suites. » Si je ne pardonne vos difficultés, ma chère amante, ces souhaits, ces reproches, je ne ferai pas le Lovelace que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que si me crois moi-même.*

En un mot, son air & ses regards,

présent contre cette dispute, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de la supériorité sur l'honneur qu'elle venoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la plaisante figure que doit faire un mari, lorsque la femme vient avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrais t'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre *Christie Harlowe* pour ma femme ; du moins, sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Encore, comme je l'ai toujours été, des contraires du mariage, que je regarde assés dans mon ancien préjugé ! Puisse le ciel me donner le courage d'être honnête ! Voilà une prière, *Belford*. Si malheureusement elle n'est pas exaucée, l'aventure sera si fâcheuse pour la plus adorable de toutes les femmes. Mais, comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le ciel par mes prières, qui sait si celle-ci ne sera point exaucée ?

Pour ne rien dissimuler, je suis chassé des difficultés que j'avance, & de la

carrière qui s'ouvre devant moi pour l'ambition & le stratagème. Est-ce ma faute, si mes talents naturels font courir de ce côté-là ? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe ; si j'ai le bonheur d'un subjuger l'ensemble ? Ne te lasserois-tu pas de mon premier vœu ? Ce sont les femmes, tu le sais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épousa-t-elle ? Crois-tu, *Raffel*, que j'eusse fait quartier au bouton de robe, si j'eusse été brisé avec les autres hommes ? Sa grand'mère me demanda grâce. Il n'y a que l'opposition & la rébellion qui m'irritent.

— Pourquoi cette adorable personne aimait-elle tant de faire à mes convenances de la froideur ? Pourquoi son orgueil entreprenait-il d'humilier le mien ? Tu ne vois dans ma dernière lettre avec quel orgueil elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, & que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurais-je la faiblesse de m'empêcher de dire qu'elle me méprisait, si je n'eusse plus que ce méprisable *Sabine* ?

— Dois-je supposer aussi qu'elle m'ignorait toutes les ardeurs de ma passion ? Lui parler de la fidélité, c'est lui faire connaître que j'en doute moi-même.

puisque j'ai besoin de me fier sur des sermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées ! Sa colère est la même aujourd'hui qu'autrefois. Être en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi mes papiers sermentés sont écartés, avant qu'ils aient pu présenter sur mes lèvres : & que diable un amant peut-il dire à la maîtresse, s'il ne lui est permis, ni de mentir ni de jurer ?

J'ai eu recours à quelques poètes rudes qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser ; & j'ai efflué une reconnaissance aussi vive, que s'il eût été question d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne ferait la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois point d'autre engagement, & que je ne lui donnerois aucun jupon de plume. Promesse inutile, comme tu vois, puisque à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, & qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui raconter combien il y a de justice & de raison.

dans mes espérances, & lui marquer en même tems que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne le fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle chose je desirois. Sa parole, lui dis-je ; si seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un serin ; & sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas marqué de me refuser, je la félicitai sur ses serins. Tu me croiras, si tu veux *Bessent* ; mais je te jure que c'est la première fois que je me suis débarrassé à cette hardiesse, & qu'une liberté si simple, prise avec un air de modestie que si j'étois virge moi-même, (ain qu'une autrefois elle croit n'avoir rien à redouter), me parut mille fois plus délicate que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péni & de la défiance, sont le principal prix d'une faveur.

Je jouai fort bien le rôle de frons, l'indit au air, devant l'habille de Saint-Alban. Je demandai pardon à ma chère sœur de l'avoir offensé contre son attente & sans autres préparatifs. Je parlai de la joie que son retour alloit causer à mon père, à ma mère, à tous nos

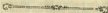
amis ; & je pris tout de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'en fond de l'ame, elle me fit connaître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues plus ou meilleures. *Tiers*, *Bessent*, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver quelque possession de mon cœur, me dévoilent le cœur, & le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de serin, qu'on ne peut goûter de sa dissimulation. Si je pouvois en gêner ma belle à parler aussi naturellement que moi. . . . Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvue d'argent ; mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres ( à Londres, cher ami, s'il est possible, & je crois que tu m'entendras bien ), pour lui offrir les plus riches doctrines, & tous les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon agent m'assure que son implacable famille est résolu de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il parut que ces misérables ont corrigé de bon cœur, depuis le moment de la fuite, & qu'ils commencent d'essayer, grâces au ciel ; & que, laissant mes espérances, leur rage ne cessera pas tôt. Enfin mon cœur est venu ! Ils regrettent ardemment de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière, & de se promener au jardin. C'est à ces maudites promenades, qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a eue de (quoiqu'il ne puissent devenir commode) de concevoir les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsqu'ils se les ont ménagés de la secourir, s'ils entreprennent de la renvoyer, malgré elle, à la citadelle de son oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que, de son consentement, on feroit la participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre maison. Mais l'homme *Séjipé*, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avisai tout à fait croisé aux *Marboux* que j'ai avant d'ouverture pour mes parents, que leur stupidité aient en à pour lui. Il le crut non informé de tous mes mouvemens par mon valet de chambre ; & l'ayant chargé d'observer aussi la jeune maîtresse, toute la famille dormoit tranquillement sur la

fui d'un ministre si fidèle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raison, ma chère amie & moi !

Il m'étoit venu à l'esprit, comme je croix se l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le bûcher, qui est aller éloigné du château. Cette entreprise auroit été aisiblement exécutée, avec ton secours & celui de nos camarades ; & l'action auroit été digne de nous. Mais la conscience de *Séjipé*, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle, qui se révolta en fait à lui faire craindre qu'on ne découvre la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'avois pas eu plus de peine à lui faire former ce seropote qu'un grand nombre d'autres ; si je n'avois compté, dans le même temps, sur un rendez-vous de ma belle, où je me pourrois bien qu'elle ne m'échapperoit pas ; & dans d'autres temps, sur les bons offices même de la spirituelle famille, qui seroit travailler elle-même à la faire tomber dans mes bras. D'ailleurs j'étois sûr que *Jenny* & *Arabelle* ne seroient pas leurs seules épouses & leurs persécuteurs, qu'à force de la fatiguer de s'en vouloir faire la femme de *Kalser*, ou qu'elle ne lui eût fait perdre le faveur de ses deux autres.



## LETTRE CL.

M. LOPELACHE au même.

IL me semble que j'ai beaucoup obligé ma chère compagne, en amenant madame Greuse pour l'accompagner, & en souffrant que, sur le refus qu'elle a fait d'aller à Médian, cette bonne femme se chargeât de lui procurer un logement. Elle observe sans doute que toutes mes vues sont honorables, puisque je lui laisse le choix de sa demeure. J'ai remarqué sensiblement le plaisir que je lui faisois, lorsque j'ai mis madame Greuse dans la chaise avec elle, & que j'ai pris le parti de l'escorter à cheval.

Un autre se seroit absent des explications qu'elle pourroit recevoir de madame Greuse. Mais comme la droiture de mes intentions est connue de toute ma famille, j'en ai eu d'autant moins d'inquiétude, en ayant toujours été sûr au-delà de l'hypocrisie, je ne cherche point à paroître meilleur que je ne suis réellement. Quelle nécessité d'être hypocrite, lorsque je me suis aperçu jusqu'à présent que la qualité de libéral ne m'a pas

ni dans l'esprit des hommes. Ma déesse allouée n'e-elle fait difficulté d'entrer en correspondance avec moi, quoique son père eût refusé de prêter à lui approuver que j'en étois un ? Pourquoi prendra un nouveau caractère, qui seroit au fond pire que l'autre ? D'ailleurs, madame Greuse est une petite matrone, qui n'auroit pas voulu blesser la vérité pour m'obliger. Elle prioit autrefois le ciel pour ma réformation, lorsqu'on en avoit l'espérance. Je doute qu'elle concitue cette bonne pratique ; car son maître & mon très-honorable oncle ne font pas scrupule, dans l'occasion, de dire beaucoup de mal de moi à tous ceux qui ont la bonté de l'entendre ; hommes, femmes & enfans. Ce cher oncle, comme on s'en souvient au respect qu'il me doit. Oui, Belford, du respect ; & pourquoi non ? je te prie. Tous les devoirs ne sont-ils pas réciproques ? Pour madame Greuse, la bonne amie ; lorsque son maître est attaqué de la peste dans son château de Médian, & que l'assesseur ne se trouve point, d'elle qui fait la prière ou qui lit un chapitre de quelque bon livre auprès du malade. Quel étoit donc le danger de laisser une si bonne espèce de femme avec ma charmante ? Je me

luis apperçu que leur entretien doit fort aigrir, pendant le marche; & je m'en suis même rassuré; car je ne fais pour-quoi il m'est monté une charmanne toupeur au visage.

Je te répète, *Bufford*, que je ne défil-pire pas d'être *Amante*. Mais comme il vous arrive quelquelfois, foibles march que vous femmes, de n'être pas maîtres de vous-mêmes, je dois m'efforcer d'entre-tenir la belle *Clariss* dans une parfaite confiance, jusqu'à ce que je la verrai à Londres dans la maison que tu fais, ou dans quelque autre lieu qui ne soit pas moins sûr. Si je lui dormais auparavant le moindre sujet de soupçon, ou si j'en-treprendois de contraindre ses volontés, elle pourroit implorer des secours d'au-gers, & s'adresser contre moi tout le can-ton; ou se jeter peut-être entre les bras de ses parents, aux conditions qu'il juge-roient à propos de lui imposer; & si j'étois capable à présent de la perdre, ne serois-je pas indigne, mes enfans, de la qualité de votre chef? Oserois-je lever les yeux devant les hommes, & montrer mon visage devant les femmes? Dans l'état où j'ai conduit cette grande affaire, ma déesse n'ose avouer qu'elle soit partie contre son inclination; & j'ai pris soin

de faire croire aux implacables qu'il n'a rien manqué à son contentement.

Elle a reçu la réponse de *mrs Howe* à une lettre qu'elle lui avoit écrite de *Saire-Albani*. J'en ignore le sujet; mais j'ai vu ses beaux yeux couverts de larmes, & l'orgueil enlaidi est tombé sur moi.

*Mrs Howe* est aussi une créature char-manne, mais d'une présomption & d'une fierté singulière. Je la redoute. A peine sa mere est-elle capable de la corriger. Il faut que, par l'intermédiaire de mon bonnet *Joseph*, je continue de faire jouer cette vieille machine; l'oncle *Amosin*, sur la mere de cette dangereuse fille; pour la ména-ger suivant mes vues, & redaire sa belle à dépendre uniquement de moi. Madame *Howe* ne peut souffrir de contradiction. Sa fille n'est pas plus patiente. Une jeune personne, qui commence à trouver dans elle-même toutes les qualités maternelles, n'est pas fort à l'aise sous l'empire d'une mere. Belle carrière pour un intrigant! Une mere qui fait l'importune, une fille vive, sensible à l'outrage; & leur *Milman*, qui n'est en vérité rien, une honte & épaille machine. Si je n'avois pas des yeux plus relevés, . . . Il est mal-héureux seulement que les deux jeunes personnes aillent leur chemin si près l'une

de l'autre, & qu'elles fussent liées d'une si étroite amitié. Qu'il seroit d'un charme de pouvoir les étranger toutes deux à la fois !

Mais un seul homme ne sauroit avoir toutes les femmes qui valent quelque chose. Convenez que c'est grand dommage néanmoins... lorsque l'homme est tel que ton ami.

---

### LETTRE CII.

M. L'OPESACE au même.

NOUS ne quittons pas la plume, la belle Clarisse & moi. Jamais deux amans n'écrivent tant de goût pour l'écriture ; & jamais il n'y en eut, peut-être, qui aient eu tant d'intérêt à se cacher mutuellement ce qu'ils écrivent. Elle n'a point d'autre occupation. Elle n'en veut point d'autre. Le lui en serois-je de plus agréables, pour peu qu'elle veuille s'y prêter. Mais je ne fais point assez réflexion pour un mari. *Le plaisir est une vertu, dit un grand M... A peu près, mais aller, est une autre de ses propriétés.* Si je n'avois pas une bonne dose de cette vertu, j'en aurois pas attendu le titre de

la matière pour l'exécution de mes complais.

Ma bien aimée n'a pas marqué, apparemment, d'écrire à son ami tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour entre elle & moi. Je donnerai peut-être une belle matière à la plume, si son goût est pour le détail comme le mien.

Je ne serois point assez barbare pour permettre à cet oncle Antonin d'insérer la dame dans son contrôle, si je ne redoutois les conséquences d'un commerce trop libre entre deux jeunes personnes de ce caractère ; l'une si vive, toutes deux si prudentes ; qui ne se font pas une gloire de l'emporter sur deux filles comme elles, & de les faire passer au tour de doigts !

Ma chassante s'est hâtée d'écrire à la sœur, pour lui demander les habits, de l'argente, & quelques livres. Dans quel livre apprendroit-elle quelque chose qu'elle ignore ? C'est de moi qu'elle apprendra mille choses. Elle seroit même de m'écouter.

Elle peut venir. Avec tout son orgueil, elle n'en sera pas moins obéissante à son devoir obligation. *Mis Hère, à la vérité, ne manquera point d'empressement pour fournir à ses besoins.* Mais je doute qu'elle



le puisse sans la participation de sa mere, qui est l'avarice même, & l'agent de mon agent, l'oncle Anselme, a déjà donné quelques avis à la mere qui la tiendront en garde contre les subtilités pécuraires. Si la fille a quelque argent de réserve, je puis faire insinuer à madame Hesse de l'emprunter. Ne blâme pas, *Belford*, des ruses qui n'ont que ma générosité pour fondement. Tu me connais. Je donnerais la moitié de mon bien pour le plaisir d'avoir obligé ce que j'aime. Milord M. . . n'en laissera plus que je ne desire. Ma passion n'est pas pour l'or, que je n'estime, au contraire, qu'autant qu'il est utile à mes plaisirs, & qu'il m'affaire de l'indépendance.

Il a fallu faire entrer dans la tête de madame Novice, pour mon intérêt comme pour le sien, dans la crainte que les adresses de lettres ne fissent découvrir nos traces, qu'elle en devoit prendre une de moi pour recevoir les habits; du moins si l'on le déterminoit à lui accorder une demande si juste. Je ne fais point tranquille l'indolente. Si la réponse est favorable, je commencerai à me désirer d'une réconciliation, & je serai forcé de méditer une ou deux ruses pour la prévenir: je puis ajouter aussi, pour éviter les fâcheux

accidens; car c'est un grand point pour moi, comme j'en ai toujourns allé l'honneur *Joseph*.

Tu vas me prendre pour un vrai démon. Dis; qu'en penses-tu? Mais tous les libertins ne font-ils pas autant de démons? & toi, dans la sphère de ton petit pouvoir, n'en es-tu pas un comme les autres? Si tu fais tout le mal que tu as dans la tête & dans le cœur, es-tu plus méchant que moi; car je t'ai vu que je ne remplis jamais la moitié de mes idées.

J'ai proposé, & la belle confesse, que tout ce qui lui viendra de sa famille se soit adressé chez son cousin *Osypood*. Qu'on ne manque point de faire partir, à mes frais, un valetier, qui m'appare sur le cheyptout et que tu recevras. Si le paquet n'étoit pas facile à transporter, tu m'en donnerois avis. Mais je te parle hardiment que les proches ne causeront aucun embarras de cette nature. Je m'en tiens si certain, que je les serai de les abandonner à eux-mêmes. Un esprit juste connaît les bornes de la distance, & n'emploie pas plus de précautions qu'il n'en a besoin.

Mais, tandis que j'y pense, rappelle ton attention pour deux choses qui en demandent beaucoup. L'une est de m'é-

étrait déformais en chaise, comme je l'écris moi-même. Savras-tu entre les mains de qui nos lettres passera certainement ? & ne seroit-il pas horrible de nous voir sauter par une croisée de notre propre poche ? Le second point que tu ne dois pas oublier, c'est que j'ai changé de nom ; changé, ne dis-je, sans me soucier d'être assésé par un acte de postalement. Je me nomme à présent *Robert Hastings*. Ecris-moi toujours adresse, à *Hastings*, pour prendre à la poste.

Lorsque je lui ai parlé de toi, elle m'a demandé quel est ton caractère. Je t'en ai donné un, beaucoup meilleur que tu ne le mérites, pour l'honneur du mien. Cependant je lui ai dit que tu avais l'air aller épais, afin que, s'il lui arrivoit de te voir, elle ne s'accolât pas à se trouver méconquise n'importe pour la figure. Au fond, ton épaisseur apparente ne t'est pas trop désavantageuse. Si tu avais la physionomie bien fine, on ne découvrirait rien d'extraordinaire en toi lorsqu'on vient à l'examiner au lieu que se prenant d'abord pour un ours, on est surpris de retrouver quelque chose qui ressemble à l'espèce humaine. Félicite-toi donc de tes défauts, qui sont évidemment tes principales perfections, & qui t'attirent une distinction

que tu ne pourras espérer autrement.

Les maisons qui sont sur aujourd'hui de logement, n'est pas fort commode. J'ai puëté la délicatesse jusqu'à trouver mauvais que les chambres communiquent l'une à l'autre, parce que j'ai prévu que cette ordonnance d'architecte ne plairait point à ma belle ; & je lui ai dit que, si je pouvais me raffiner contre les postures, je la laisserais dans ce lieu rustique, puisqu'elle s'achaine si ardemment que je m'éloigne. Le diable s'en mêlera, si je ne parviens à haïr de son cœur jusqu'à l'ombre de la distance. Son inséparable ne viendra point contre la raison & les apparences.

Nous avons ici deux jeunes créatures assez agréables, toutes deux filles de notre belle, qui se nomme madame *Selings*. Je ne leur ai marqué jusqu'à présent qu'une simple admiration. Que ce sexe est avide de louanges ! La plus jeune, que j'ai vu travailler à la lettre, m'a écrit tout de satisfaction par sa propre & son adresse, que j'ai eu tant à la vue de lui donner un baiser. Elle m'a remercié de ma bonté, par une profonde révérence ; elle a rougi ; & je me suis aperçu, à d'autres marques de son

embarras, qu'elle ne manque pas plus de sensibilité que d'agrémens. Sa sœur étant survenue, l'impétuosité de ce qui s'étoit passé l'a fait rougir encore, avec tant de confusion, que je me suis cru obligé de faire une excuse pour elle. Mademoiselle Kiley, si je dis à son aînée, j'ai pris tout de plaisir à voir votre lettre si propre, que je n'ai pu m'empêcher de déposer un baiser à votre sœur. Vous avez votre part au mérite, j'en suis sûr ; ainsi vous m'accordez, si vous plaît, la même grace. Les bons naturels ! Elles me plairont toutes deux. L'aînée m'a fait une révérence comme la sœur. J'aime les caractères reconnoissans. Pourquoi ma Clary n'a-t-elle pas la moitié de cette bonté obligeante ?

Je pense à prendre une de ces deux filles pour servir ma charmante à son départ. La mère fait un peu l'impossante ; mais je lui conseille de ne pas trop affecter en sus-là. Si je m'appercevois que les difficultés vinssent de quelque soupçon, je serois capable de mettre une de ses filles, ou peut-être toutes deux, à l'épreuve.

— Pello-moi un peu de redoublement, mon cher Bafford. Mais réellement mon



DE CLARISSE. 191  
 cœur est libre, je ne puis perdre, dans la  
 nature, qu'à mon adorable Clarisse.

LETTRE CIII.

M. LOPRACE, au même.

C'EST aujourd'hui mercredi, ce  
 jour terrible où j'étois menacé de per-  
 dre pour jamais l'unique objet de mon  
 affection. Quel est mon triomphe ! Avec  
 quelle satisfaction & quel air de tran-  
 quillité vois-je mes ennemis humiliés, &  
 mesdame leur sein au chéneau d'Har-  
 love ! Après tout, c'est pour dire un bon-  
 heur pour eux qu'elle leur soit relâchée  
 par la suite. Qui sait de quoi ils étoient  
 menacés, si j'étois resté dans le jardin  
 avec elle ; ou si, ne la trouvant point au  
 rendez-vous, j'avois exécuté le projet de  
 ma vengeance, livré de mes redoutables Dis-  
 saliens ?

Mais supposons que je fusse entré avec  
 elle, sans autre escorte que mon cou-  
 rage ; je m'imagine qu'il y auroit eu peu  
 de danger pour moi. Tu sais que les ef-  
 frits de la tempête des Harloves, qui sont  
 dilués sur la réputation, & qui la cou-

tiennent par politique dans les bornes des lois, peuvent être comparés aux araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent rompre un de leurs filets par un doigt puissant, & qui abandonnent toutes leurs toiles à des ennemis qu'elles redoutent; au lieu que, s'il y auroit une forte mouche qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, elles accourroient audacieusement, elle courroit autour du pauvre insecte, elles l'engageroient dans leurs toiles; & lorsqu'il n'est plus en état de rompre les jambes ni les ailes, elles triomphent de leur avantage; & tandis s'avançant sur lui, tantôt le couvrant, elles le dévorent à loisir. Que dis-je de cette comparaison? Mais, attends, *Belford*; il me semble qu'elle ne conviendrait pas mal, non plus, aux filles qui se laissent prendre dans nos pièges. Mieux encore, sur ma foi. L'araignée représenteroit bien les héros tels que nous. Commencez par l'araignée ou par la mouche, en trouverez l'idée assez juste.

Mais, pour revenir à mon sujet, ce n'aura pas manqué d'observer, comme moi, que les esprits dont je parle jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagans de notre espèce, qui se mettent au-dessus de lois;

&c

& qui dédaignent de se couvrir du masque de la réparation. Tu rendrais aisément témoignage que le nombre ne m'a jamais effrayé. Ajoute que, dans la querelle que j'ai avec les *Maribors*, toute la famille n'ignore pas que je suis impartial. Dans leur propre égise, la peur ne les rassembloit-elle pas comme un troupeau de moutons, lorsqu'ils me virent entrer? Ils ne furent qu'à me suivre de fort près le premier, lorsque le service fut fini. *Jarrow*, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y étoit, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace qui découle de l'estroi dans le cœur. Telle auroit été l'entreprise de *Jarrow*, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en face un ennemi de cette nature, j'ai toujours eu crainte & fermeté; & j'ai laissé à *Jeramie* le soin d'appaiser des importunés qui n'ont fait plus.

Cette idée me conduisit à rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie; ou du moins de supportable; si tu crois qu'il y ait de l'exagération dans l'autre terme. Je crains bien que ce ne me soit pas d'un grand secours, pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai

Tout F.

1



## LETTRE CIV.

M<sup>lle</sup> CLARISSE HARLOWE, à M<sup>lle</sup>  
MORF.

Le 15 Mars, 1704.

MA situation me donne le tems de vous écrire, & vous espole peut-être à recevoir un trop grand nombre de mes lettres. J'ai eu, avec M. Lovelace, un nouveau débat, & des plus vifs, à la suite duquel est venue l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger lorsque elle se présenteroit hardiment. Il est question de sçavoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l' avoir laissé sans effet.

L'impudent personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre, sans avoir rien de particulier à me dire, & pour me donner apparemment le plaisir de l'entendre. Il seroit qu'il en profite beaucoup lui-même à exercer la volubilité de sa langue, & que, lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, il ait besoin de mes oreilles

pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas rendre la grace de louer son éloquence, ou d'en marquer autant de satisfaction qu'il le desire.

Après avoir fini ma lettre, & dépêché l'homme de M. Nickolan, j'allai me retirer dans la chambre que j'occupo; mais il m'a supplié de demeurer, & d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien d'extraordinaire, comme je viens de le remarquer; mais des plaintes, des reproches, d'un air & d'un ton qui mémoient purement approches de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne me voyoit plus souvent, & si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence.

Là-dessus je suis entrée avec lui dans une chambre voisine, allée secrète, pour ne vous rien dissimuler; d'aussi plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ.

Notre chagrine conférence a commencé aussitôt. Il a continué de m'importuner, & je lui ai répété quelques uns des propos les plus ouverts que je lui aie faits depuis nous. Je lui ai dit particulièrement qu'il ne me venoit en l'esprit plus méconnoissance de moi-même & de lui; qu'il me

paraissent de ces hommes qui ne gagnent pas à être mieux connus, & que je n'aurois pas l'esprit au repos, tandis qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Mais chateur a pu le surprendre; mais réflexion il m'a paru tout-à-fait déconvenant; bêtisant, & n'ayant rien à dire pour sa défense; ou qui pût excuser les airs impétueux, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous serois, & qu'en attendait ma lettre. Enfin, dans mon ressentiment, je lui quind avec précipitation, après lui avoir déché que je voulois être maîtresse de mes actions & de mon sort... sans être obligée de lui en rendre compte.

Son inquiétude a paru fort vive, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me venir; & lorsque je n'ai pu me dispenser de le souffrir, il s'est préférent de l'air le plus humble & le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait renver en lui-même, & que, sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentoit que son impatience avoit pu blesser ma délicatesse; que, faisant profession d'une exacte franchise, il n'avoit pas observé jusqu'aujourd'hui qu'elle ne s'accordoit pas toujours avec la véritable

politesse, à laquelle il craignoit d'avoir manqué en voulant éviter des apparences de flatterie & d'hypercritique, pour lesquelles il me conseilloit beaucoup d'attention: que désormais je trouverois, dans toute la conduite, le changement qu'en devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'être plus honoré de ma compagnie, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit & de mes sentimens.

J'ai répondu à ces complimens, que je lui devois peut-être des récriminations sur la découverte qu'il venoit de faire, & que je le priois donc de ne plus oublier que la véritable politesse & la franchise devoient s'accorder toujours; mais qu'un mari ait fait m'ayant jointe dans sa compagnie, je regarderois, avec raison, que cette reconnaissance lui fut venue si tard, parce qu'avec de la naissance & de l'éducation, il ne pouvoit être qu'élève de moi sans que.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, être conduit assez tard pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui falloit-il justice, si je n'étois. Mais, s'il en étoit persuadé, mon reproche pouvoit lui servir à faire une autre découverte, qui tourneroit à mon



avantage ; avec tant de raison d'être content de lui-même, il devoit me trouver bien peu générale, non seulement de ne pas paroître plus sensible à ce nouvel air d'humilité, par lequel il croyoit peut-être se rabaisser, mais d'être peut-être enclin à le pousser au mot.

Comme il devoit en défiance contre des traits auxquels il s'étoit attaché, sa haine pour la flatterie ne l'a point empêché de me répondre qu'il avoit toujours admiré, avec une satisfaction infinie, mes talens supérieurs, & une sagesse qui lui paroissent étonnans à mon âge ; que, malgré la mauvaise opinion que j'avois de lui, il étoit disposé à trouver juste tout ce qui sortoit de ma bouche ; & qu'à l'avenir, il ne se proposoit point d'autre règle que mon exemple & mes avis.

Je lui ai dit qu'il se trompoit, s'il me croyoit capable des illusions ordinaires de l'amour propre ; que, s'attribuant tant de franchise, il devoit commencer par être fidèle à la vérité, lorsqu'il me parloit de moi-même ; & qu'en supposant d'ailleurs que je méritasse une partie de ses éloges, il n'en avoit que plus de raison de s'applaudir de ses artifices, qui avoient précipité une jeune personne de

mon caractère dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chère, il ne méritoit pas d'être traité avec plus d'égalité. Le peu, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une belle accomplie ! Je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Il étoit suspect de s'entendre. Il ne revenoit pas de son étonnement. Quel malheur pour lui, de ne pouvoir rien dire, ni rien faire, qui me devint une meilleure idée de ses principes ! Il me supplioit du moins de lui apprendre comment il pouvoit se rendre digne de ma confiance.

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence ; qu'il me paroîtait pas que mes amis fussent disposés à me poursuivre ; que, s'il venoit parier pour Londres, ou pour Bath, ou pour tout autre lieu, il seroit ce qu'il y avoit de plus contraire à mes desirs, & de plus contraire à ma réputation.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, assésé qu'il me verrait dans une terrine de mon goût, dans un lieu plus commode.

Celui-ci me conviendra, m'a-t-il répliqué, lorsque vous n'y serez plus pour

troubler mon repos, & pour reserver trop mon logement.

Il ne croyoit pas que ma maison eût été sûre. Comme je n'avois pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris soin de recommander le secret à ses gens, ni de madame Gramé lorsqu'elle m'avoit quitté; sans compter, m'a-t-il dit, qu'il avoit dans le voisinage trois ou quatre bonnes maisons, où les gens s'étoient déjà liés avec les domestiques. Il ne pouvoit penser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'aurois qu'à choisir, dans tout l'Angleterre, une demeure sûre & tranquille; & lorsqu'il m'y venroit habiter, il choisiroit la sienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, si ce sacrifice étoit nécessaire à mon repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerois jamais de l'avoir vu à la porte du jardin, n'y à lui de m'avoit mis dans la nécessité de le faire; que mes regrets ne faisoient qu'augmenter; que je croyois ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude & ma douleur; que tout ce que j'avois à désirer étoit qu'il me laissât le soin de

moi-même; & que, lorsqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à quelle réputation je devois m'attacher, & quelle récompense je devois choisir.

Ce discours a paru le jeter dans des réflexions plus profondes. Il auroit souhaité, m'a-t-il dit, d'en voir fort grave, que, sans m'offenser, & sans être soupçonné de vouloir s'écarter des lois que je lui avois imposées, il lui eût été permis de me faire une honorable proposition. Mais le respect sacré qu'il avoit pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redoublé à mon penchant de l'occasion qu'il avoit eue de me servir, lui faisoit la langue; & moins que je ne permisse de lui pardonner, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il venoit dire.

Il m'a fait une seconde prière, comme si ma permission même ne l'eût pas rassuré; &, baissant les yeux, avec un air de modestie qui lui feroit assez mal, il m'a proposé de ne pas différer la célébration. « Elle rétablira tout, s'il est bête » d'ajouter. Les deux ou trois premiers » mois, que vous êtes menacé de passer » dans l'obscurité & dans la crainte, nous » les passerons agréablement à visiter toute » ma famille, & à recevoir des visites

« Nous verrons *miſſe Honor* ; nous ver-  
 « rons qui vous voudra voir ; & rien  
 « n'aura mieux le chemin à la récom-  
 « piliation que vous avez tant à cœur. »  
 « Il eſt certain, ma chère amie, que  
 votre eſſai m'eſt revenu alors dans  
 toute ſa force. Je n'en ai pas trouvé  
 qu'ins dans ſes railons, & dans la vue  
 préſente de ma miſſe ſouffrance. Mais que  
 pouvois-je répondre ? L'aurois-je beſoin  
 de quelqu'un qui eût parlé pour moi. Je  
 ne pouvois agir tout d'un coup, comme  
 ſi le tems des délicatelles eût été paſſé. Je  
 n'avois pu ſuppléer que cette propoſition  
 eût arriver ſeule.

« Il eſt fort bien apperçu qu'elle ne  
 m'auroit pas. J'ai rougi, j'en ſuis sûr ;  
 je ſuis demeurée muette ; & je m'imagine  
 que j'avois l'air d'une folle. Il ne man-  
 que pas de courage. Auroit-il voulu que  
 je me fuſſe rendue au premier mot ? ſon  
 ſexe ne regarde-t-il pas le ſilence du mâ-  
 le comme une marque de faveur ? D'un  
 autre côté, ſortie depuis trois jours du  
 château d'Harlowe, après lui avoir dé-  
 claré, par mes lettres, que je ne penſois  
 point au mariage, ſans l'avoir ſeu paſſer,  
 en quelque ſorte, par un état d'épreuve,  
 quel moyen de l'encourager tout d'un  
 coup par deſignation d'approbation, ſur-tout

immédiatement après les vivacités aux-  
 quelles je venois de m'expoſer ? Je n'en  
 aurois pas été capable, quand il auroit  
 été queſtion de la vie.

« Il m'a regardé d'un œil ſec, malgré ſa  
 modéſtie étudiée, comme s'il eût voulu  
 pénétrer mes diſpoſitions ; & tandis qu'à peine  
 oſois-je lever mes regards ſur lui. Il m'a  
 demandé pardon avec beaucoup de reſ-  
 peſt. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je  
 ne le jugeaſſe pas digne d'une autre ré-  
 ponſe qu'un ſilence mépriſant. Le vérita-  
 ble amour craint toujours d'offenſer. (Pro-  
 ſez garde, Lovelace, ai-je penſé, qu'on  
 ne juge du vôtre par cette règle.) Il au-  
 roit obſervé inévitablement mes larmes, ſi  
 je ne lui avois permis....

« Je n'ai pas voulu l'entendre plus long-  
 tems. Je me ſuis levée, avec des marques  
 très-viſibles de conſuſion, & je l'ai  
 laiffé faire à lui-même ſes complimens  
 inſenſés.

« Ce que je puis ajouter, ma chère *miſſe*  
*Honor*, c'eſt que, ſ'il ſouhaitoit réellement la  
 cérémonie, il ne pouvoit avoir une plus  
 belle occasion pour preſſer mon conſente-  
 ment. Mais il l'a mangée, & l'indigna-  
 tion a ſuccédé. Mon érade à préſent ſera  
 de l'éloigner de moi.

CL. HARLOWE.

## L E T T R E C V.

M. LOVELACE à M. BEEFORD.

QUE faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie, & qui méprise les louanges, lorsqu'elle ne leur point approuvées de son propre cœur ?

Mais pourquoi cette admirable créature préfère-t-elle la débauche ? Pourquoi heurte-t-elle le pouvoir dont elle est absolument dépendante ? Pourquoi se fait-elle devant moi, de n'avoir jamais quitté la maison de son père ? Pourquoi me refuse-t-elle sa compagnie, jusqu'à me faire perdre patience, & me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment ? Enfin pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir & de son orgueil, ait pu la porter ?

Trouvée que, dans la situation, il n'y a ni de la prudence à me dire, & à me dépêcher que d'écouter en honte elle n'est plus mécontente & d'elle-même & de moi ; que je ne fais pas de ces hommes qui gagnent à être mieux con-

nués ; ( cette hardiesse, Beeford, te plairait-elle dans la bouche d'une captive ? ) qu'un mauvais sort la jette dans ma compagnie ; que, si je la crois digne des chagrins que je lui donne, je dois m'applaudir des artifices par lesquels j'ai pu éprouver une passion si extraordinaire dans le plus grand cœur de folie ; qu'elle ne se pardonne jamais à elle-même de s'être rendue à la porte du jardin, ni à moi de l'avoir forcé de me faire ( c'est ses propres termes ) ; qu'elle veut prendre soin d'elle-même ; que mon absence lui rendra la maison de madame Sedley plus agréable ; & que si je puis aller à Berks, à Londres, ou dans tout autre lieu, au diable, je sèpeste, ou elle m'envoie de tout son cœur !

Qu'elle entend mal ses intérêts ! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien ! à un libertin, tel qu'elle me croit ! au pouvoir duquel elle est actuellement ! J'étois indifférent, comme tu fais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulais voir à quel fin penchant pourroit la conduire, & quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois comment les femmes se déclarent. Douterois-tu qu'elle ne

déterminent les miennes ? Ses suites n'étoient-elles pas en effet grand nombre ? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière ?

Je veux examiner cette grande affaire à tête reposée, & je s'en informerai d'abord.

Si tu savois, si tu pouvois voir quel vil esclavage elle a fait de moi ! Elle m'a reproché d'avoir pris de grande air. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour, qui lui faisoient connoître que je ne pouvois vivre hors de sa présence. Elle s'en est vengée néanmoins. Elle a pris plaisir à me mortifier. Elle m'a traité avec un dédain.... par ma foi, *Belford*, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel point elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, où je ne déshonore par aucune de la conduite, & dans d'autres circonstances, j'aurois pu sur le champ humilier son orgueil.

C'est donc à ce point, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me faire, que je renais les épreuves, & l'essai de mes grandes inventions ; tantôt humble, tantôt fier ; tantôt ascendant, ou descendant ; tantôt me réduisant à la complaisance & à la soumission ; jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Je t'en dis

affez. Je pourrai m'expliquer davantage, à mesure que je me confirmerai dans mes desirs. Si je la vois obligée à faire revivre ses mécontentemens ; ... si les hauts et bas... Mais brisons. Ce n'est pas encore le temps des menaces.



## LETTRE CVL

M. L'OPÉLACE au même.

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurois besoin que de patience pour arriver au pouvoir suprême ? Qu'aurois-je moi à dire si toutes ces plaintes d'une réparation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, ne signifient que le mariage ; & si la véritable cause de tant de pénulances & d'inquiétude n'est que le délai qu'on me veut apporter à toucher cet article ?

Il m'eût été aisé une fois de l'effleurer ; mais je m'étois cru obligé de m'envelopper dans des nuages, & d'abandonner mon sujet aussi-tôt qu'on m'eût aperçu de mon intention ; dans la

crainte qu'on ne me reprochât d'abuser des circonstances; l'instant après la déesse qu'on m'avoit faite de rompre cette corde sans avoir donné des preuves de ma réformation, & sans avoir tenté une réconciliation avec les *Harlores*. Aujourd'hui que je me vois malade, in-juré, & si souvent puni de la justice, qu'il ne me reste aucun prétexte pour la venger; il lui pouvoit servir de m'échapper; sans compter qu'au moindre doute de ma bonté-faite, elle pourroit se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'*Harlores*, & se livrer à *Solmes*; j'ai parlé surabondamment, & j'ai apporté, quoiqu'avec des protestations indéfinies, & même avec un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, *Bessard*), des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que ses regards baissés, son silence, accompagné d'un tremblement de lèvres, & d'un sursaut redoublé de son cœur, m'eussent appris distinctement que l'offense n'étoit pas mortelle!

Charmante créature! si-je dis en moi-même, (regarde-toi, *Bessard*, de découvrir mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe) en suis-je donc sûre à ce

point? suis-je déjà maîtresse de la destinée de *Clarisse Harlores*? suis-je déjà cet homme réformé que je devois être avant que de recevoir le moindre encouragement? Est-ce ainsi que plus vous me consoliez, moins vous trouvez de raisons de perdre du pain pour moi? Et comment l'art entre-t-il dans un esprit si obéissant? *Michaelis*, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vue de m'approcher plus près de vous & de rendre apparemment le plaisir plus cher? Vos prières seules justifiées merveilleusement kamistes, & m'excitent à m'efforcer sur vous la fécondité de mon génie.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant même que vos desirs soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la récompense que vous avez eue à partir avec moi, dans une crise, où votre départ étoit nécessaire pour éviter un engagement forcé avec un misérable que vous devez haïr, si vous rendez plus de justice à votre mérite qu'à un méchant.

Je suis accoutumé, m'en doute par, aux peñsões d'une infirmité de femmes qui ne font pas au-dessous de vous pour le rang, quoique je n'en connoisse point

doit le même soit égal au vôtre. Deviens-  
drois-je le mari d'une femme qui m'a  
donné lieu de douter du degré que j'oc-  
cupe dans son estime ? Non, mon très-cher  
amour. J'ai tant de respect pour vos saintes  
lois, que je ne puis souffrir qu'elles soient  
violées par vous-même. D'ailleurs ne  
croyez pas que votre silence & votre sou-  
ffrance suffisent pour m'expliquer vos inten-  
tions. Je ne veux pas non plus qu'il me  
reste de l'inquiétude sur vos vœux, c'est-  
à-dire, du doute si c'est amour ou né-  
cessité qui vous inspire votre candé-  
scendance.

Sur ces principes, *Bessée*, quel autre  
parti avois-je à prendre que d'expliquer  
son silence comme une marque de mécon-  
tentement ? Je lui ai demandé pardon  
d'une hardiesse dont tout me portoit à la  
croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'a-  
venir mon respect seroit inviolable pour  
les vœux, & que je lui pourrois par  
toute ma conduite qu'un véritable amour  
entraîne toujours de déplaire & d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre ? Je m'ima-  
gine, *Bessée*, que c'est ce qu'elle a dit.

Répondre ? Ma foi, elle a paru cha-  
grinée, déconcertée, piquée, incertaine,  
autant que j'en ai pu juger, si la colere

devoit tomber sur elle-même ou sur moi.  
Cependant elle s'est tournée, comme pour  
cacher une larme, qui lui échappoit  
malgré elle : elle a pouffé un soupir, di-  
visé en trois ou quatre parties ; chacune  
avec la force qu'il falloit pour le faire en-  
tendre, mais en s'effaçant néanmoins de  
l'étrouffer ; & fortée enfin, elle m'a laissé  
métré dans le champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me  
parle point de générosité. Ne me parle  
point de compassion. Les forces ne font  
elles pas égales ? L'avantage n'est-il pas  
même de son côté ? Ne m'a-t-elle pas fait  
douter de son amour ? N'a-t-elle pas prin  
l'effrénée peine de me déclarer que sa  
haine pour *Solomon* venoit d'aucune  
considération pour moi ? & que dois-je  
pensar de chagrin qu'elle cesseroit de se voir  
hors de ses atteintes, ou, ce qui revient  
au même, de s'être rendue à la porte du  
jardin ?

Songes-tu quel seroit le mépris des  
orgueilleux *Harbours*, si je prenois le  
parti de l'épouser à présent ? Une famille  
inférieure à la mienne ! Nul d'eux n'est  
digne de mon alliance, à l'exception  
d'elle ! un bien considérable, dans lequel  
je suis me reformer pour être tout.





## LETTRE CVII.

M. LOVELACE *en même.*

MAIS cette femme, n'est-ce pas la divine *Clarisse*? (supprimez le nom d'*Harlowe*, que je méprise dans tout autre qu'elle) N'est-ce pas son adorable objet que retombe implicitement mes menaces? Si la vertu est la véritable noblesse, que *Clarisse* est-elle ennoblir par la science! & qu'une alliance avec elle seroit capable aussi d'ennoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie & qu'elle préfère à moi!

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien eu de reprochable jusqu'à présent dans elle-même? & quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé ne me rendroient-elles pas malheureux, aussi tôt que la nouveauté sera dépourvue de ses charmes, & que je serai en possession du bonheur où j'aspire? Un libertin capable de délicatesse, la passion plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu

dans

dans les femmes avec lesquelles il se lie, il s'accoutume à juger de toutes les autres par celles qu'il a connues. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à la persévérance d'un amour, lorsqu'il fait proportionner l'usage aux inclinations: c'est là, comme tu fais, le premier article de *si noble des libertins.*

Et quoi, *Lovelace*? veux-tu demander avec surprise: peux-tu donner de la plus admirable de toutes les femmes? Donnes-tu de la vertu de *Clarisse*?

Peu'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me feront trouver de l'impieété dans ce doute. Mais je te demande à mon tour, ne se peut-il pas que le principe de sa vertu son orgueil? De qui est-elle fille? De quel sexe est-elle? Si *Clarisse* est impécable, d'où lui vient son privilège? L'idée orgueilleuse de donner un grand exemple à son sexe pour l'avoir toujours jusqu'à présent. Mais cet orgueil n'est-il pas abhorré? Connais-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune & à l'humiliation? Humilie particulièrement une femme, & tu verras, avec très-peu d'exceptions, que l'abaissement passe jusqu'à l'inceste. *Mais Clarisse Harlowe* est-elle donc le modèle

Tome V. R

de la vertu ? est-ce la vertu-même ? Tout le monde en a eue l'idée, ne répondra-t-on, vous savez qui la compossent, mais ceux qui ont cru de parler d'elle.

C'est à-dire, que le bien commun est en la femme ! Mais le bien commun est-il en la vertu ? La femme est-elle éprouvée ? Ou est l'audaceux qui air été entre la vertu de *Clarisse* à l'épreuve ?

Je l'ai dit, *Belshaz*, que je voudrais raisonnez avec moi-même ; & je ne trouve rien de si difficile à discuter sans en être appesanti. Pouvons-la jusqu'à la rigueur.

Je fais que tout ce que m'est échappé jusqu'ici, & tout ce qui va servir volontiers de ma plume, ne se paroît ni si fier, ni si généreux dans un amant ; mais en montrant la vertu au croûet, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pour se triompher ? Enravons, pour un moment, toutes les considérations qui peuvent naître d'une faiblesse à laquelle quelques uns donneroient elle-même à propos le nom de *gratitude*, & qui n'est souvent que qu'à couronner un cœur noble.

As-tu, cher ami, je vais mettre ma charrue à la plus sèche époque ; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe que tu voudras instruire par

la communication de quelques passages de mes lettres, ce qu'elles doivent être pour mériter l'estime d'un galant homme ; ce qu'on attend d'elles ; & si elles ont à faire à quelque autre sorte de dévotion (ou pacifique, si tu veux), combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière & constante, à ne pas lui donner occasion de juger défavorablement de leur caractère, par des fautes habitude, qui fassent toujours traîner de faiblesse. Une femme n'a-t-elle pas en garde l'honneur d'un homme ? & les fautes ne jettent-elle pas plus de honte sur un ami que sur elle-même ? Ce n'est pas sans raison, *Belshaz*, que j'ai toujours eu de la peine pour l'un d'en avoir.

Au fait, envoie une fois, puisque je fais combi sur cette importante question ; faire, si je dois prendre une femme ; & si ce doit être une femme de la première ou de la seconde main ? L'examen sera de bonne foi. Je verrais, à cette chère personne, non seulement une sœur, mais une générale justice ; car mon dessein est de la juger par ses propres règles, mais bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi, c'est à-dire, avec

un homme d'un caractère fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, & qui a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse puisse trouver condamnable, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? l'a-t-elle été d'y perfidie ? N'importe qui étoit le tentateur, ou quelle étoit la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. A-t-elle perfidie contre la défiance de son père ? C'est un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eut-elle de plus hautes idées du devoir filial & de l'amour paternelle ? Non, jamais. Quels doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si respectueuse ? Qu'en a-t-elle dû penser dans le tems ? Quelles espérances en a-t-elle conçues ?

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidens redoutables, entre ses proches & l'honneur qu'ils insultent de concert.

Fait bien : mais pourquoi peinoit-elle plus d'intérêt à la sagesse des autres, qu'à

n'y enprenant aux autres ? D'ailleurs, la faiblesse concernée étoit-elle pas arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle connoître des raisons assez fortes pour la faire passer sur un devoir évident ; surtout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois l'entendre encore : quoi, Loredace ? c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur ?

Non, mon ami ; je n'accuse personne. Je ne fais que raisonner avec moi-même ; & dans le fond de mon cœur, je justifie & je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit la justification, ou à son faï-Mess, qui est le vénérable nom de l'amour.

Lui l'approuvons-nous un autre motif ? Ce sera, si tu veux, l'amour insensé que tout l'univers jugeoit excusable ; non parce qu'il le pensoit, pour ce le dire en passant, mais parce que tout l'univers sent qu'il peut être égaré par cette fatale passion.

Que ce soit donc l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un Loredace, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un Loredace au monde ? Combien de Loredace peuvent avoir été l'objet de son si charmant

figure & de tant d'admirables qualités ! C'est la réputation qui a commencée son affaire ; c'est sa beauté & l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes. Aujourd'hui, ce sont toutes ces forces ensemble qui forment un lien comme inséparable, & qui me la font juger digne de mes vœux, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur, de reconnaître cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond, n'y a-t-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre ? de quel vice caché sous son ombre ? de l'affection, par exemple ? ou, si tu veux, de l'orgueil ?

Que réplique-t-il ? La divine Clarisse seroit donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer. Elle seroit donc capable d'affection. Sa vertu n'auroit donc que l'orgueil pour fondement : &, s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine Clarisse ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle aimer un homme tel que le sien ; le faire trembler, lui qui s'est fait une habitude de triompher des autres femmes ; le faire douter si elle a de l'amour pour lui, ou pour quelque

homme au monde ; & n'avoir pu en tirer elle-même un juste empire, dans des occasions qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur ! (Tu vois, Bessie, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissé piéger par l'injustice d'autrui, jusqu'à se remettre d'abandonner la maison de ses pères, & de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère ; en s'étant même de faire dépendre son mariage de plusieurs suppositions choisées & sans vraisemblance ? Quand le sort de ses plaines auroit été capable de justifier toute autre femme, une Clarisse devoit-elle ouvrir l'oreille de son cœur à des ressentimens dont elle se connoitroit aujourd'hui d'avoir été si touchée ?

Mais voyez cette chère créature qui prend la résolution de révoquer sa promesse ; qui ne s'en détermine pas même à le rompre au premier-yeux avec son amant, homme dont elle connoit la hardiesse & l'impudence, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, & qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recevoir le fruit de ses services, c'est-à-dire, résolu de l'enlever. Voyez cet homme qui s'improvise actuellement, & qui en devient le maître

absolu. Ne peut-il pas se trouver, je le répète, d'autres *Lovelaces*, d'autres mécontents audacieux & constants qui lui ressemblent, quoiqu'ils puissent ne pas vouloir rompre-tout leurs devoirs par les mêmes voies ?

Est-il donc vrai qu'une *Clarisse* ait été fragile, suivant ses propres règles, fragile sur des points de cette importance ? & ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus ; qu'elle le soit sur le plus grand point, vers lequel toutes les autres fragilités semblent s'acheminier naturellement ?

Ne me dis pas que, pour nous comme pour ce sexe, la vertu est une faveur du ciel ; je ne parle ici que de l'empire moral que chacun peut avoir sur les sens : & ne me demande pas pourquoi l'homme & ne me demande pas pourquoi l'homme s'accorde des libertés qu'il refuse aux femmes, & dont il ne veut pas même qu'elles puissent être soupçonnées ? Vains arguments, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son mari, que celles d'un mari ne le sont pour la femme. Ne comprends-tu pas que si de cet ordre les premières jeteroient dans la succession des familles ? Le crime ne seroit-il donc égal ? D'ailleurs, j'ai vu quelques mariages où la femme est faite pour l'homme : cette

dépendance entraîne une obligation plus indélébile à la vertu.

Tu, *Lovelace* ! (ne disois-tu peut-être, si je te connoissois moins) toi, demander tant de perfection dans une femme !

Où, moi, puis-je te répondre. Connois-tu le grand César ? sçavois-tu qu'il résulta sa femme sur un simple soupçon ? César étoit aussi libéral que *Lovelace*, & n'étoit pas plus fier.

Cependant je conviens qu'il n'y ait peut-être jamais de femme qui ait tant approché que ma *Clarisse* de la nature angélique. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déjà fait des démarches qu'elle condamnait elle-même ? des démarches, dont le public & sa propre famille ne l'auroient pas crue capable, & que ses plus chers parents ne veulent pas lui pardonner ? Ne s'étonne pas même que je n'admets point, en faveur de la vertu, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes sensitives. Les persévérations & les tentations sont-elles point d'épreuves des ames vertueuses ? Il n'y a point d'obstacles ni de raffinemens qui autorisent la vertu à s'attendrir elle-même.

Reprens. Crois-tu que celui qui a pu la mener si loin, ne soit pas encore

ragé, par le succès, à marcher en avant ?  
 Il n'est qu'illicite que d'un effort, *Belford*.  
 Qui s'alarme d'un effort pour une femme  
 toute divine ? Tu fais que je me fais  
 quelquefois plus à faire des efforts sur de  
 jeunes personnes de mérite & d'un effort  
 bon nom. C'est une chose étrange que  
 je n'en aie pas encore trouvé une qui ait  
 tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-  
 tems pour épauler mon invention. J'en  
 ai tiré des conclusions fautiveuses ; & si je  
 n'en découvre aucune dont la vertu soit  
 incorruptible, tu vois que je serai en état  
 de pécher fortent contre tout le sexe.  
 Toutes les femmes sont donc intéressées  
 à l'épreuve que je médite. Quelle est celle  
 qui, comme *Clarissa*, ne vit pas vo-  
 lontiers sur sa tête l'honneur de toute  
 l'espèce ? Que celle qui le résisteroit  
 d'avance, & soutiendrait l'engagement à  
 sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des  
 idées prodigieusement hautes de la vertu  
 comme de toutes les graces & les per-  
 fections auxquelles je n'ai pas été capa-  
 ble de parvenir. Tous les libertins n'en  
 droient pas s'alarmer. Ils craindraient de  
 la condamner eux-mêmes, en approuvant  
 ce qu'ils négligent. Mais l'ingratitude a

sempres fait une éclatante partie de mon  
 caractère.

Surin, qui a bonne part, comme tu  
 peux croire, au succès que j'ai formé,  
 mit notre première pere à de rudes épreu-  
 ves ; & c'est à la conduite que ce bon  
 homme tira dans ces occasions, qu'il a  
 dû la réputation de son honneur, & l'heri-  
 tage qui lui est venu à la suite. Une  
 personne innocente, qui le malheur d'être  
 soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter  
 que tous les doutes soient éclaircis ?

*Rosalind*, dans *V. Ariste*, éloigna de  
 lui la coupe du chevalier *Martano*, sans  
 vouloir tenter l'expérience (\*). L'auteur  
 lui prisa de fort bonnes raisons ; à Pen-  
 sée quoi chercherai-je ce que je serois  
 à un désespoir de trouver ? Ma femme est  
 à d'un sexe fragile. Je ne puis avoir  
 à meilleure opinion d'elle. Si je trouve  
 à des raisons de l'assurer moins, la dis-  
 grace sera pour moi-même. Mais  
*Rosalind* n'en fut pas refusé de mettre la  
 dame à l'épreuve, avant qu'elle eût été  
 la femme, & lorsqu'il auroit pu tirer avan-  
 tage de ses lumières.

Pour moi, je n'aurois pas réjété la  
 coupe, quoique marié ; n'étois-je été que  
 pour me confier dans la bonne opi-

(\* ) Voyez *Rosalind le Pasteur*, liv. 27.

nion que j'aurois eu de l'abandonné de ma chère moitié. J'aurois voulu savoir si j'aurois une colombe ou un serpent dans mon sein.

En un mot, que perdre d'une vertu qui redonneroit les dévotions, & par conséquent, d'une femme qui voudroit les donner ? Je conclus que, pour établir parfaitement l'honneur d'une si excellente créature, il est nécessaire qu'elle soit éprouvée ; & par qui, si ce n'est par celui qu'elle accorde de l'avoir déjà fait ; mal-le lui des points de modestie impotente ? Son propre intérêt le demande ; non seulement parce qu'il a déjà fait quelque impression sur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire pressentir qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que la situation présente est un peu à son désavantage ; mais la victoire lui en sera plus glorieuse.

Ajoutons qu'une seule épreuve ne suffiroit pas : pourquoi ? parce que le cœur d'une femme peut être d'airain dans un moment, & de cire dans l'autre. Je l'ai vu mille fois, & toi sans doute aussi. Les femmes, dis-moi, ne passeroient pas mal leur temps, si tous les hommes s'avisoloient de les mettre à l'épreuve. Mais,

Bufford, ce n'est pas mon avis non plus. Quelque libertin, je ne suis pas ami du libertinage dans autrui, excepté dans toi & tes camarades. Enfin recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion : « Les petites fripponneries qui n'ont pas de » goût pour l'épouse, doivent faire un » choix qui répondra à leurs dispositions. » Elles doivent honorer de la possession » de bons & sages rochers, qui ne font » point accoutumés à la ruse ; qui les » prendront sur le pied qu'elles se don- » nent ; & qui, ne trouvant rien d'absolu- » ment mauvais dans eux-mêmes, ne se » porteront pas aisément à soupçonner les » autres. »

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si la victoire ne se range pas sous les étendards ? Que veux-tu ? Une fois subjuguée, comme tu fais, elle l'est pour toujours. C'est une source de nos maximes libertines. Quelle source de plaisir, pour un centième du mariage, de vivre avec une fille du mérite de Clarisse, sans cette inconnue formelle qui oblige les femmes à changer réellement de nom, & qui entraîne avec d'autres sujets de dégoût !

Mais si Clarisse est toujours divine, si Clarisse sera glorieuse de l'épreuve !

Et bien! je l'épouserai alors, m'en doute pas. Je bénirai mon droit; à qui j'ai l'obligation d'une femme que je regarderai comme un ange.

Mais n'avez-vous pas peur? Ne refusera-t-elle pas peut-être... Non, non, *Besset*. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Ma haine! Et pourquoi haïrait-elle un homme qui ne l'en aime que mieux après l'épreuve! Ajoute que j'ai le droit de résister à sa haine. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'épouser moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, de bonnes preuves de ma réformation!

Finissons cette grave & eloquente lettre, *Tai-méme*, que je suppose dans les motifs de la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle s'a prêté à employer l'influence qu'il se croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial, ne me promettant pas de tenter si je pourrai la réduire au rang des mortelles; d'essayer si, dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes, avec une santé si précieuse, elle est véritablement inflexible, & susceptible aux faiblesses de la nature!

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous les pas; j'observerai chaque moment, pour saisir celui que je cherche; d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui le présente pour me tourmenter, & qu'au fond elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si *Clarisse* est une femme, si *Clarisse* m'aime, je la suspendrai une fois en défaut. L'amour est un traître pour ceux qui leignent. L'amour au-dedans, l'indifférence au-dehors, elle fera plus qu'une femme, ou moi bien moins qu'un homme, si je ne fais pas victorieux.

A présent, *Besset*, va te informer de mes dessein. *Clarisse* est à moi; mais elle n'appartient plus encore. Quoique le mariage soit en mon pouvoir, qui me blâmera d'essayer si je ne puis être son vainqueur autrement? Si je manque de succès, la gloire n'en peut venir qu'un nouveau larme, & ma condition sera parfaite à l'avenir. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, & que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins.

Voilà maintenant toute la circulation de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant,



132 HISTOIRE  
 cabale (\*) est le mot. Que son secret ne  
 s'échappe pas, même en forge. Personne  
 ne doute qu'elle ne doive être ma femme.  
 Elle passera pour telle, lorsque je te don-  
 nerai le mot. En attendant, je ferais parade  
 de réformation ; & si je ne puis conduire  
 la belle à Londres, quelque'une de nos fa-  
 vorites me dédommagera de cette com-  
 plainte. J'ai tout dit.

(\*) Ce mot, dans leur société, était la même expression  
 du secret.

Fin de l'acte cinquième.



174891



174892

Cap Wrensch

Barb Grabowski

Josann Mehnig

ja  
 Copy Binder

E. Schlegel

174891  
 174892

Pedagogiczna Biblioteka Uniwersytecka  
im. Komisji Edukacji Narodowej  
w Lublinie

174 891 v